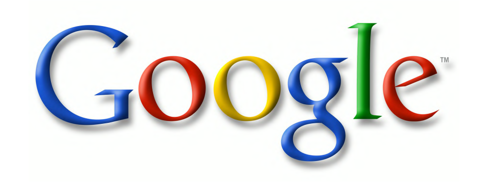
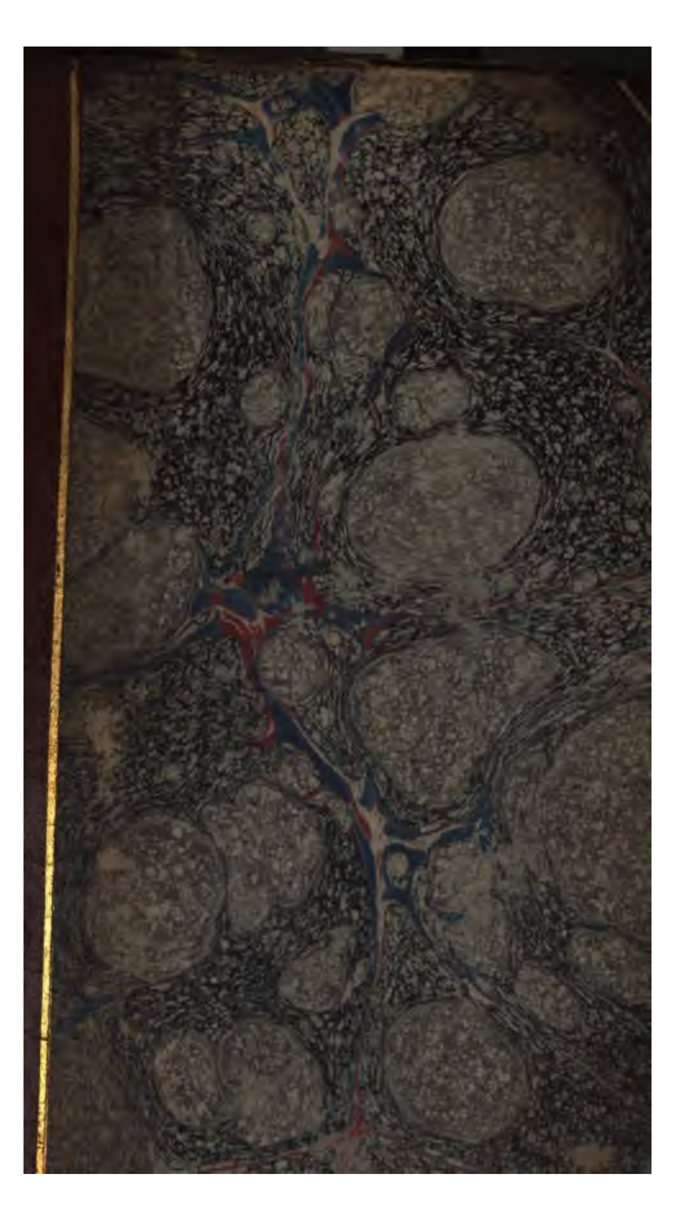




OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-QUATORZIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

LETTRES

DU PRINCE ROYAL

DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Cette correſpondance entre les deux hommes les plus extraordinaires peut-être que la nature ait produits ſur le trône et dans les lettres, eſt une des parties les plus piquantes de cette nouvelle édition : elle commence en 1736 et finit en 1778. Nous ne préviendrons pas les réflexions que cette lecture fera naître : pour qu'elle ſoit intéreſſante, il ſuffit qu'elle puiſſe ſervir à faire mieux connaître deux grands hommes.

L'un des deux, ſans doute, eſt bien connu, comme roi ; par ſa politique hardie et ſage, où ſon habileté conſiſte ſur-tout à n'être jamais fin ; par des victoires qu'il n'a dues ſouvent qu'à lui ſeul ; par ſon génie dans l'art militaire, qui l'a élevé peut-être au-deſſus de tous les généraux ; par l'exemple unique en Europe, depuis *Charlemagne* et *Guſtave-Vaſa*, d'un prince qui gouverne réellement par lui-même toutes les affaires d'un grand Etat.

On connaît tout ce qu'il a fait pour la légiſlation et l'adminiſtration de ſon pays. Des politiques ont blâmé quelques-uns de ſes principes en ce genre, en le plaignant de les avoir crus néceſſaires. Mais ſi le prince eſt connu, l'homme

eſt preſque ignoré : et c'eſt l'homme qu'on voit dans ces lettres, ſur-tout dans celles qu'il a écrites pendant ſa retraite de Remusberg. Le prince qui les dictait à vingt-quatre ans ne pouvait que devenir un grand roi : et l'on ſent que le philoſophe qui prenait plaiſir à s'enfoncer dans les ténèbres de la métaphyſique de *Wolf* dans le temps qu'il apprenait de M. de *Voltaire* l'art ſi difficile, pour un français même, de faire des vers français, ne ſe ſerait occupé que du ſoin de gouverner et d'éclairer ſes ſujets, ſi le ſort, en le plaçant à la tête d'une puiſſance naiſſante et encore faible, ne l'eût forcé de combattre pour ſa propre indépendance.

Ces lettres renferment de plus des leçons qui ſeront peut-être utiles aux ſouverains, parce qu'ils les recevront d'un de leurs égaux. Un prince peut rougir d'être éclairé ſur ſes intérêts et ſur ſes devoirs par un philoſophe qui n'a que du génie et de bonnes intentions ; mais aucun ne dédaignera d'apprendre quelque choſe du vainqueur de Dreſde et de Liſſa.

NOTICE

SUR LE ROI DE PRUSSE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

FRÉDERIC, roi de Pruffe, né le 24 janvier 1712.

Les uns l'appellent *Fréderic III*, parce que fon aïeul et fon père fe nommaient auffi *Fréderic.* Les autres le nomment *Fréderic II*, parce que fon père était moins connu fous le nom de *Fréderic* que fous celui de *Guillaume.* Mais il n'y a point de conteftation fur le titre de *grand* qu'on lui donne communément en Europe.

Il faut l'envifager fous plufieurs afpects différens.

Comme guerrier, on eft convenu que *Fréderic* et *Maurice* comte de Saxe, ont été les plus habiles capitaines de ce fiècle : tous deux comparables aux plus illuftres des fiècles paffés.

Fréderic a eu fur *Maurice* l'avantage d'être roi, et celui de pouvoir lever et difcipliner des troupes à fon choix ; avantage que rien ne peut compenfer. Tous deux fe font fignalés par des marches favantes, par des victoires, par des fiéges.

Fréderic a furmonté plus de difficulté que *Maurice*, ayant eu à combattre plus d'ennemis : tantôt les Autrichiens, tantôt les Français et les Ruffes. Son père avait augmenté jufqu'à foixante-fix mille hommes fes troupes qui n'étaient auparavant qu'au nombre de vingt mille. Le nouveau

roi, dès sa première campagne, eut plus de quatre-vingts mille hommes, et en eut ensuite jusqu'à cent quarante mille.

Sa première bataille fut celle de Molvitz en Silésie, le 10 d'avril 1741.

Le roi son père avait formé et discipliné son infanterie; mais la cavalerie avait été négligée, aussi fut-elle battue. L'infanterie rétablit l'ordre et remporta la victoire. *Fréderic* depuis ce jour discipline lui-même sa cavalerie, et la rendit une des meilleures de l'Europe.

Ce ne fut dans cette guerre contre la maison d'Autriche qu'un enchaînement de victoires. Celle de Czaslaw sur la rivière de Crudemka près de l'Elbe, le 17 mai 1742, fut une des plus célèbres. Le roi à la tête de sa cavalerie soutint long-temps l'effort de celle d'Autriche, et enfin la dissipa. Sa conduite seule fit le succès de cette journée.

La bataille de Fridberg gagnée contre les Autrichiens et les Saxons, le 4 juin 1745, lui fit encore plus d'honneur, au jugement de tous les militaires. On prétend qu'il écrivit au roi de France alors son allié: *J'ai acquitté à vue la lettre de change que vous avez tirée sur moi de votre camp de Fontenoi.*

La victoire remportée auprès de Prague, le 6 mai 1757, fut de toutes la plus brillante. Mais il acquit une autre espèce de gloire bien plus rare, en publiant de vive voix et par écrit, que si quelques semaines après il perdit la bataille

de Kolins, ce ne fut pas la faute de ſes troupes, mais la ſienne. Il avait attaqué avec trop d'opiniâtreté un corps inattaquable.

Enfin, ſans compter un grand nombre d'autres actions où il commanda toujours en perſonne, on connaît la bataille de Rosbak, où il défit preſqu'en un moment une armée trois fois auſſi forte que la ſienne, mais commandée par un général autrichien qui choiſit malheureuſement pour le combattre le terrain le plus défavorable, malgré les repréſentations des officiers français.

Au ſortir de cette bataille il court à l'autre extrémité de l'Allemagne; et au bout d'un mois il remporte la bataille déciſive de Liſſa, qui le mit au-deſſus de tous les événemens, comme au-deſſus des plus grands capitaines de ſon ſiècle.

Dans toutes ſes expéditions il porta toujours l'uniforme de ſes gardes: vêtu, nourri, couché comme eux; donnant tout à l'art de la guerre, rien au faſte, ni même à la nature.

En qualité de roi, ſi l'on veut conſidérer ſon gouvernement intérieur, on verra qu'il fut le légiſlateur de ſon pays, qu'il réforma la juriſprudence, abolit les procureurs, abrégea tous les procès, empêcha les fils de famille de ſe ruiner, bâtit des villes, plus de trois cents villages, et les peupla; encouragea l'agriculture et les manufactures: magnifique dans les jours d'appareil, ſimple et frugal dans tout le reſte.

Si l'on veut regarder en lui les talens qui diſtinguent l'homme dans quelque condition qu'il puiſſe naître, on ſera étonné qu'il ait cultivé tous les arts : la meilleure hiſtoire ſans contredit qu'on ait de Brandebourg eſt la ſienne ; il a compoſé des vers français remplis de penſées juſtes et utiles ; il a été un excellent muſicien ; et il n'a jamais parlé dans la converſation ni de ſes talens ni de ſes victoires.

Il a daigné admettre à ſa familiarité les gens de lettres, et ne les a jamais craints. Si dans cette familiarité il s'eſt élevé quelques nuages, il leur a fais ſuccéder le jour le plus ſerein et le plus doux.

LETTRES
DU PRINCE ROYAL
DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, 8 d'auguſte.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas la ſatisfaction de vous connaître perſonnellement, vous ne m'en êtes pas 173 moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicateſſe et d'art, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur qui fait honneur à notre ſiècle et à l'eſprit humain. Les grands-hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la diſpute à qui d'eux ou des anciens la préférence eſt due vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte une infinité d'autres connaiſſances qui à la vérité ont quelqu'affinité avec la poéſie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte

ne cadença des pensées métaphysiques : l'honneur
1736. vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation et de la justification du sieur *Wolf*, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, et pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière aussi relevée que précise et nette, est cruellement accusé d'irréligion et d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes ; leur génie supérieur les expose toujours aux traits envenimés de la calomnie et de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *Traité de Dieu*, *de l'ame et du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'enverrai, Monsieur, dès qu'il sera achevé ; et je suis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions qui se suivent géométriquement, et connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur et le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux arts et aux sciences, me font espérer que vous ne m'exclurrez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait pas d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous

dire que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre Henriade me charme et triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on en a faite. La tragédie de César nous fait voir des caractères soutenus; les sentimens y sont tous magnifiques et grands; et l'on sent que *Brutus* est ou romain ou anglais. Alzire ajoute aux grâces de la nouveauté, cet heureux contraste des mœurs des sauvages et des européans. Vous faites voir par le caractère de *Gusman* qu'un christianisme mal entendu, et guidé par le faux zèle, rend plus barbare et plus cruel que le paganisme même. 1736

Corneille, le grand *Corneille*, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, verrait avec étonnement, et peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les faveurs dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume qui jadis traça si spirituellement et si élégamment le Temple du goût?

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, Monsieur, de me les envoyer et de me les communiquer sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que, par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère

1736. néanmoins que vous ne vous laisserez pas préocci per par des préjugés généraux, et que vous fere une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvr ges, que je ne le serai par la possession de tous l biens passagers et méprisables de la fortune, qu'u même hasard fait acquérir et perdre. L'on peut rendre propres les premiers, s'entend vos ouvr ges, moyennant le secours de la mémoire, et i nous durent autant qu'elle. Connaissant le pe d'étendue de la mienne, je balance long-tem avant de me déterminer sur le choix des chos que je juge dignes d'y placer.

Si la poesie était encore sur le pied où elle fi autrefois, savoir que les poëtes ne savaient q fredonner des idylles ennuyeuses, des éylogu faites sur un même moule, des stances insipide ou que tout au plus ils savaient monter leur ly sur le ton de l'élégie, j'y renoncerais à jamai mais vous anoblissez cet art, vous nous montre des chemins nouveaux et des routes inconnu aux *** et aux *Rousseaux.*

Vos poésies ont des qualités qui les rendent re pectables et dignes de l'admiration et de l'étud des honnêtes gens. Elles sont un cours de moral où l'on apprend à penser et à agir. La vertu y e peinte des plus belles couleurs. L'idée de la vérit ble gloire y est déterminée; et vous insinuez l goût des sciences d'une manière si fine et si déli que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambit de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-j pas dit? malheureux, laisse-là un fardeau dont l

poids furpaffe tes forces : l'on ne peut imiter *Voltaire*, à moins que d'être *Voltaire* même. 1736.

C'eft dans ces momens que j'ai fenti que les avantages de la naiffance et cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce ne fervent qu'à peu de chofe, ou pour mieux dire à rien. Ce font des diftinctions étrangères à nous-mêmes et qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'efprit ne leur font-ils pas préférables ! Que ne doit-on pas aux gens que la nature a diftingués par ce qu'elle les a fait naître ! Elle fe plaît à former des fujets qu'elle doue de toute la capacité néceffaire pour faire des progrès dans les arts et dans les fciences ; et c'eft aux princes à récompenfer leurs veilles. Eh ! que la gloire ne fe fert-elle de moi pour couronner vos fuccès ! Je ne craindrais autre chofe, finon que ce pays peu fertile en lauriers n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent.

Si mon deftin ne me favorife pas jufqu'au point de pouvoir vous pofféder, du moins puis-je efpérer de voir un jour celui que depuis fi long-temps j'admire de fi loin, et de vous affurer de vive voix que je fuis avec toute l'eftime et la confidération due à ceux qui, fuivant pour le guide le flambeau de la vérité, confacrent leurs travaux au public,

MONSIEUR,

votre affectionné ami,

FÉDERIC, P. R. de Pruffe. (*)

(*) Le Roi de Pruffe a toujours figné *Féderic*, qui eft plus doux à prononcer que *Fréderic*.

1736.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 26 auguste.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont votre Altesse royale a daigné m'honorer. Mon amour propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâce au soin que vous prenez de cultiver par la saine philosophie une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous, par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui en pensant ainsi ne puisse ramener l'âge d'or dans ses Etats. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le sentez, Monsieur; c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité: vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que si un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère,

vous ferez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philosophes dignes de ce nom voleront dans vos Etats; et comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône. 1736.

L'illustre reine *Christine* quitta son royaume pour aller chercher les arts; régnez, Monseigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savans! Vous voyez, Monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour la plupart comme les courtisans même. Ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigans, aussi faux, aussi cruels; et toute la différence qui est entre les pestes de cour et les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité que ceux qui se disent les déclarateurs des commandemens célestes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société qu'obscurs dans leurs idées; et que leur ame soit gonflée de fiel et d'orgueil à proportion qu'elle est vide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un sophisme, et intéresser tous les rois à venger par le fer et par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbarà*.

Tout être pensant qui n'est pas de leur avis est un athée; et tout roi qui ne les favorise pas sera

damné. Vous favez, Monfeigneur, que le mie
1736. qu'on puiffe faire, c'eft abandonner à eux-mêm
ces prétendus précepteurs et ces ennemis réels
genre humain. Leurs paroles, quand elles fc
négligées, fe perdent en l'air comme du vent; m
fi le poids de l'autorité s'en méle, ce vent acqui
une force qui renverfe quelquefois le trône.

Je vois, Monfeigneur, avec la joie d'un cœ
rempli d'amour pour le bien public, la diftan
immenfe que vous mettez entre les hommes c
cherchent en paix la vérité, et ceux qui veul
faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent p
Je vois que les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Bay*
les *Locke*, ces ames fi élevées, fi éclairées et fi d
ces, font ceux qui nourriffent votre efprit, et q
vous rejetez les autres alimens prétendus que vc
trouveriez empoifonnés ou fans fubftance.

Je ne faurais trop remercier votre Alteffe roy
de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le pe
livre concernant M. *Wolf*. Je regarde fes idé
métaphyfiques comme des chofes qui font honne
à l'efprit humain. Ce font des éclairs au mili
d'une nuit profonde; c'eft tout ce qu'on pe
efpérer, je crois, de la métaphyfique. Il n'y
pas d'apparence que les premiers principes d
chofes foient jamais bien connus. Les fou
qui habitent quelques petits trous d'un bâ
ment immenfe, ne favent ni fi ce bâtime
eft éternel, ni quel en eft l'architecte,
pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent
conferver leur vie, de peupler leurs trou
et de fuir les animaux deftructeurs qui l

pour-

pourſuivent. Nous ſommes les ſouris ; et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas 1736. encore, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juſte, c'eſt M. *Wolf.* On peut le combattre, mais il faut l'eſtimer : ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe ; y a-t-il rien de plus beau et de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auraient le malheur d'être athées ?

La protection qu'il ſemble que vous donnez, Monſeigneur, à ce ſavant homme, eſt une preuve de la juſteſſe de votre eſprit et de l'humanité de vos ſentimens.

Vous avez la bonté, Monſeigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de* DIEU, *de l'ame et du monde.* Quel préſent, Monſeigneur, et quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du ſein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſolitaire ! Daignez me faire ce préſent, Monſeigneur ; mon amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, et ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſur cet art auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves et touchantes ne méritent guère d'être lus : vous ſentez qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de penſées. S'il y a

1736. quelque chofe de plus vil, c'eft de n'être que poëte fatirique et de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes font au Parnaffe ce que font dans les écoles ces docteurs qui ne favent que des mots, et qui cabalent contre ceux qui écrivent des chofes.

Si la Henriade a pu ne pas déplaire à V. A. R. j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme infpire pour les factieux, pour les perfecuteurs, pour les fuperftitieux, pour les tyrans et pour les rebelles. C'eft l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grâce devant un prince philofophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages: je vous obéirai, Monfeigneur; vous ferez mon juge, et vous me tiendrez lieu du public. Je vous foumettrai ce que j'ai hafardé en philofophie; vos lumières feront ma récompenfe: c'eft un prix que peu de fouverains peuvent donner. Je fuis fûr de votre fecret; votre vertu doit égaler vos connaiffances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à V. A. R. On va à Rome pour voir des églifes, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'eft une rareté plus merveilleufe. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je fuis, ne me permet pas d'en fortir. Vous penfez fans doute comme *Julien*, ce grand homme fi calomnié, qui difait que les amis doivent toujours être préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, foyez fûr, Monfeigneur, que je ferai con- 173
tinuellement des vœux pour vous, c'eft-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur fera au rang de vos fujets ; votre gloire me fera toujours chère. Je fouhaiterai que vous reffembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous reffemblent.

Je fuis avec un profond refpect,

De votre alteffe royale,

le très-humble, etc.

LETTRE III.

DU PRINCE ROYAL.

Ce 9 de feptembre.

MONSIEUR,

C'EST une épreuve bien difficile pour un écolier en philofophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour propre et la préfomption, ces cruels tyrans de l'ame qui l'empoifonnent en la flattant, fe croient autorifés par un philofophe, et, recevant des armes de vos mains, voudraient ufurper fur ma raifon un empire que je leur ai toujours difputé. Heureux fi en les convaincant et en mettant la philofophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageufe, que vous avez de moi!

Vous faites, Monfieur, dans votre lettre le portrait d'un prince accompli auquel je ne me

1736. reconnais point. C'eſt une leçon habillée de la façon la plus ingénieuſe et la plus obligeante; c'eſt enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité juſqu'aux oreilles d'un prince. Je me propoſerai ce portrait pour modèle, et je ferai tous mes efforts pour me rendre le digne diſciple d'un maître qui ſait ſi divinement enſeigner.

Je me ſens déjà infiniment redevable à vos ouvrages; c'eſt une ſource où l'on peut puiſer les ſentimens et les connaiſſances dignes des plus grands hommes. Ma vanité ne va pas juſqu'à m'arroger ce titre; et ce ſera vous, Monſieur, à qui j'en aurai l'obligation ſi j'y parviens.

Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Je vous la dois, Seigneur, il faut que je l'avoue.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre humain qui devrait vous mériter les ſuffrages de tous les peuples : j'oſe même avancer qu'ils vous doivent autant et plus que les Grecs à *Solon* et à *Lycurgue*, ces ſages législateurs dont les lois firent fleurir leur patrie, et furent le fondement d'une grandeur à laquelle la Grèce n'aurait jamais aſpiré ni oſé prétendre ſans eux. Les auteurs ſont les législateurs du genre humain; leurs écrits ſe repandent dans toutes les parties du monde; et étant connus de tout l'univers, ils manifeſtent des idées dont les autres ſont empreints. Ainſi vos ouvrages publient vos ſentimens. Le charme de votre éloquence eſt leur moindre beauté; tout ce que la force des penſées et le feu de l'expreſſion

peuvent produire d'achevé quand ils ſont réunis, s'y trouve. Ces véritables beautés charment vos 173
lecteurs, elles les touchent : ainſi tout un monde reſpire bientôt cet amour du genre humain que votre heureuſe impulſion a fait germer en lui. Vous formez de bons citoyens, des amis fidèles, et des ſujets qui abhorrant également la rebellion et la tyrannie, ne ſont zélés que pour le bien public. Enfin c'eſt à vous que l'on doit toutes les vertus qui font la ſureté et le charme de la vie. Que ne vous doit-on pas ?

Si l'Europe entière ne reconnaît pas cette vérité, elle n'en eſt pas moins vraie. Enfin ſi toute la nature humaine n'a pas pour vous la reconnaiſſance que vous méritez, ſoyez du moins certain de la mienne. Regardez déſormais mes actions comme le fruit de vos leçons. Je les ai enfin reçues, mon cœur en a été ému, et je me ſuis fait une loi inviolable de les ſuivre toute ma vie.

Je vois, Monſieur, avec admiration que vos connaiſſances ne ſe bornent pas aux ſeules ſciences : vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, et c'eſt là que vous avez puiſé le conſeil ſalutaire que vous me donnez en m'avertiſſant de me défier de moi-même. Je voudrais pouvoir me le répéter ſans ceſſe, et je vous en remercie infiniment, Monſieur.

C'eſt un déplorable effet de la fragilité humaine que les hommes ne ſe reſſemblent pas à eux-mêmes tous les jours : ſouvent leurs réſolutions ſe détruiſent avec la même promptitude qu'ils les ont priſes. Les Eſpagnols diſent très-judicieuſement : *Cet*

1736. *homme a été brave un tel jour.* Ne pourrait-on pas dire de même des grands hommes, qu'ils ne le sont pas toujours, ni en tout?

Si je désire quelque chose avec ardeur, c'est d'avoir des gens savans et habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce soit des soins perdus que ceux qu'on emploie à les attirer: c'est un hommage qui est dû à leur mérite, et c'est un aveu du besoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières.

Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je pense qu'une nation cultivée par les beaux arts, secondée par le génie et par l'émulation d'une autre nation voisine; quand je pense, dis-je, que cette même nation si polie et si éclairée ne connaît point le trésor qu'elle renferme dans son sein. Quoi! ce même *Voltaire* à qui nos mains érigent des autels et des statues est négligé dans sa patrie, et vit en solitaire dans le fond de la Champagne! C'est un paradoxe, c'est une énigme, c'est un effet bizarre du caprice des hommes. Non, Monsieur, les querelles des savans ne me dégoûteront jamais du savoir; je saurai toujours distinguer ceux qui avilissent les sciences, des sciences mêmes. Leurs disputes viennent ordinairement ou d'une ambition démésurée et d'une avidité insatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un mérite médiocre porte à l'éclat brillant d'un mérite supérieur qui l'offusque.

Les grands hommes sont exposés à cette dernière sorte de persécution. Les arbres dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, sont plus en

butte à l'impétüofité des vents que les arbriffeaux qui croiffent fous leur ombrage. C'eft ce qui du fond des enfers fufcita les calomnies répandues contre *Defcartes* et contre *Bayle*, c'eft votre fupériorité et celle de M. *Wolf* qui révoltent les ignorans, et qui font crier ceux dont la préfomption ridicule voudrait perdre tout homme dont l'efprit et les connaiffances effacent les leurs. Suppofez pour un moment que de grands hommes s'oublient jufqu'à s'acharner les uns contre les autres, doit-on pour cela leur retrancher le titre de *grands* et l'eftime que l'on a pour eux, fondée fur tant d'éminentes qualités? Le public d'ordinaire ne fait point de grâce; il condamne les moindres fautes; fon jugement ne s'attache qu'au préfent; il compte le paffé pour rien: mais on ne doit pas imiter le public dans cette façon de juger les hommes d'un mérite fupérieur. Je cherche des hommes favans, d'honnêtes gens; mais enfin ce font des hommes que je cherche; ainfi je ne dois pas m'attendre à les trouver parfaits. Où eft le modèle de vertu exempte de tout blâme? Il eft refté dans l'entendement du créateur; et je ne crois pas qu'il nous en ait encore donné de copie. Je défire qu'on ait pour mes défauts la même indulgence que j'ai pour ceux des autres. Nous fommes tous hommes, et par conféquent imparfaits: nous ne différons que par le plus ou le moins; mais le plus parfait tient toujours à l'humanité par un petit coin d'imperfection.

Pour les frélons du Parnaffe, quand ils m'étour-

1736

1736.

diffent de leurs querelles, je les renvoie à la préface d'Alzire où vous leur faites, Monsieur, une leçon qu'ils ne devraient jamais perdre de vue, et à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il me semble qu'ils se ressemblent tous, de quelque religion et de quelque nation qu'ils soient; leur dessein est toujours de s'arroger une autorité despotique sur les consciences; cela suffit pour les rendre persécuteurs zelés de tous ceux dont la noble hardiesse ose dévoiler la vérité, leurs mains sont toujours armées du foudre de l'anathême, pour écraser ce fantôme imaginaire d'irréligion qu'ils combattent sans cesse, à ce qu'ils prétendent, et sous le nom duquel en effet ils combattent les ennemis de leur fureur et de leur ambition. Cependant, à les entendre, ils prêchent l'humilité; vertu qu'ils n'ont jamais pratiquee. Les ministres d'un Dieu de paix qu'ils servent d'un cœur rempli de haine et d'ambition; leur conduite si peu conforme à leur morale, ferait à mon gré seule capable de décréditer leur doctrine.

Le caractère de la vérité est bien différent. Elle n'a besoin ni d'armes pour se défendre ni de violence pour forcer les hommes à la croire; elle n'a qu'à paraître, et dès que sa lumière a dissipé les nuages qui la cachaient, son triomphe est assuré.

Voilà, je crois, des traits qui désignent assez les ecclésiastiques pour leur ôter, s'ils les connaissaient, l'envie de nous choisir pour leurs panégyristes. Je connais assez qu'ils n'ont que des défauts, ou plutôt des vices, pour me croire

obligé

obligé en confcience à rendre juftice à ceux d'entre eux qui la méritent. *Defpréaux*, dans fa fatire contre les femmes, a l'équité d'en excepter trois dans Paris, dont la vertu était fi reconnue, qu'elles étaient à l'abri de fes traits. A fon exemple, je veux vous citer deux pafteurs, dans les Etats du roi mon père, qui aiment la vérité, qui font philofophes, et dont l'intégrité et la candeur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de MM. *Beaufobre* et *Reinbec*. 1736.

Il y a un certain vulgaire dans la même profeffion qui ne vaut pas la peine qu'on defcende jufqu'à s'inftruire de fes difputes. Je leur laiffe volontiers la liberté d'enfeigner leur religion, et au peuple celle de la croire ; car mon caractère n'eft point de forcer perfonne ; et ce même caractère qui me rend le défenfeur de la liberté, me fait haïr la perfécution et les perfécuteurs. Je ne puis voir, les bras croifés, l'innocence opprimée : il y aurait, non de la douceur, mais de la lâcheté et de la timidité à le fouffrir.

Je n'aurais jamais embraffé avec tant de chaleur la caufe de M. *Wolf*, fi je n'avais vu des hommes, qui pourtant fe difent raifonnables, porter leur aveugle fureur jufqu'à fe répandre en fiel et en amertume contre un philofophe qui ofe penfer librement, par la feule raifon de la diverfité de leurs fentimens et des fiens : voilà l'unique motif de leur haine. Le même motif leur fait exalter la mémoire d'un fcélérat, d'un

1736. perfide, d'un hypocrite, par cela feulement qu a penfé comme eux.

Je fuis charmé de voir, Monfieur, le témoigna que vous rendez aux quatre plus grands philofoph que l'Europe ait jamais portés. Leurs ouvrag font des tréfors de vérité; il eft bien fâche qu'il s'y trouve des erreurs. La diverfité leurs fentimens fur la métaphyfique nous f voir l'incertitude de cette fcience, et les born étroites de notre entendement. Si *Newton*, *Leibnitz*, fi *Locke*, ces génies fupérieurs, c gens dont l'efprit était accoutumé à penfer tou leur vie, n'ont pu entièrement fecouer le jo des opinions pour parvenir à des connaiffanc certaines, à quoi peut s'attendre un écolier philofophie tel que moi ?

M. *Wolf* fera très-flatté de l'approbation do vous honorez fa métaphyfique : elle la mérite effet ; c'eft un des ouvrages les plus achevés en genre. Il y a plaifir à fe foumettre aux yeux d'u juge auquel les beaux endroits et les faibles n'écha pent point.

Je fuis fâché de ne pouvoir accompagner m lettre de la traduction de cette métaphyfique do je vous ai envoyé une efpèce d'extrait, et que j vous ai promife toute entière. Vous favez, Mo fieur, que ces fortes d'ouvrages ne font pas petits et qu'ils fe font fort lentement. Je fais copie cependant ce qui eft achevé, et j'efpère de l joindre à la première de mes lettres.

J'accompagne celle-ci de la logique de M. *Wol* traduite par le fieur *Defchamps*, jeune homme n

1736.

avec assez de talent : il a l'avantage d'avoir été disciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilite dans sa traduction. Il me paraît qu'il a assez heureusement réussi : je souhaiterais seulement pour l'amour de lui qu'il corrigeât et abrégeât l'épître dédicatoire dans laquelle il me prodigue l'encens à pleines mains. Il aurait infiniment mieux trouvé sa place dans un prologue d'opéra au siècle de *Louis XIV*.

Ce n'est point uniquement en faveur de la Henriade, seul poëme épique qu'aient les Français, que je me déclare ; mais en faveur de tous vos ouvrages : ils sont généralement marqué au coin de l'immortalité.

C'est l'effet d'un génie universel et d'un esprit bien rare que de soutenir dans une élévation égale tant d'ouvrages de genres differens. Il n'y avait que vous, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, qui fussiez capable de réunir dans la même personne la profondeur d'un philosophe, les talens d'un historien, et l'imagination brillante d'un poëte. Vous me faites un plaisir infini et bien sensible en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages. Je ne les mérite que par tout le cas que j'en fais.

Les monarques peuvent donner des trésors, des royaumes mêmes, et tout ce qui peut flatter l'avarice, l'orgueil et la cupidité des hommes ; mais toutes ces choses restent hors d'eux, et loin de les rendre plus éclairés qu'ils ne le sont, elles ne servent ordinairement qu'à les corrompre. Le présent que vous me promettez, Monsieur,

1736. eſt de tout un autre uſage. On trouve dans l lecture de quoi corriger les mœurs et éclai ſon eſprit. Bien loin d'avoir la folle préſomptio de m'ériger en juge de vos ouvrages, je m contente de les admirer : le but que je me pro poſe dans mes lectures eſt de m'inſtruire. Ain que les abeilles, je tire le miel des fleurs, e je laiſſe les arraignées convertir les fleurs e venin.

Ce n'eſt point par ma faible voix que votr renommée, déjà ſi bien établie, peut accroître mais du moins ſera-t-on obligé d'avouer que deſcendans des anciens Goths et des peuple Vandales, les habitans des forêts d'Allemagn ſavent rendre juſtice au mérite éclatant, à l vertu, et aux talens des grands hommes d quelque nation qu'ils ſoient.

Je ſais, Monſieur, à quel chagrin je vous expo ſerais ſi j'avais l'indiſcrétion de communiquer le ouvrages manuſcrits que vous voudrez bien m confier. Repoſez-vous, je vous ſupplie, ſur me engagemens à ce ſujet ; ma foi eſt inviolable.

Je reſpecte trop les liens de l'amitié pour vouloi vous arracher des bras d'*Emilie* : il faudrait avoi le cœur dur et inſenſible pour exiger de vous un pareil ſacrifice ; il faudrait n'avoir ja connu la douceur qu'il y a d'être auprès d perſonnes que l'on aime, pour ne pas ſentir la peine que vous cauſerait une telle ſéparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige d'eſprit et de connaiſſances. Que de pareilles femmes ſont rares !

Soyez perſuadé, Monſieur, que je connais tout le prix de votre eſtime, mais que je me ſouviens en même temps d'une leçon que me donne *la Henriade*. 1736.

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

Peu de perſonnes le ſoutiennent, tous ſont accab'és ſous le faix.

Il n'eſt point de bonheur que je ne vous ſouhaite, et aucun dont vous ne ſoyez digne. Cirey ſera déſormais mon Delphes, et vos lettres, que je vous prie de me continuer, mes oracles. Je ſuis, Monſieur, avec une eſtime ſingulière.

votre très-affectionné ami, FÉDERIC.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI verſé des larmes de joie en liſant la lettre du 9 ſeptembre dont V. A. R. a bien voulu m'honorer; j'y reconnais un prince qui certainement ſera l'amour du genre humain. Je ſuis étonné de toute manière; vous parlez comme *Trajan*, vous écrivez comme *Pline*, et vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. Quelle différence entre les hommes! *Louis XIV* était un grand roi, je reſpecte ſa mémoire; mais il ne parlait pas auſſi humainement que vous, Monſeigneur, et ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ſes lettres: il ne

1736. ſavait pas l'orthographe de ſa langue. Berlin ſera ſous vos auſpices l'Athènes de l'Allemagne, et pourra l'être de l'Europe. Je ſuis ici dans une ville, où deux ſimples particuliers, M. *Boerhaave* d'un côté, et M. *s'Graveſande* de l'autre, attirent quatre ou cinq cents étrangers : un prince tel que vous en attirera bien davantage ; et je vous avoue que je me tiendrais bien malheureux, ſi je mourais avant d'avoir vu l'exemple des princes et la merveille de l'Allemagne.

Je ne veux point vous flatter, Monſeigneur, ce ferait un crime ; ce ferait jeter un ſouffle empoiſonné ſur une fleur ; j'en ſuis incapable ; c'eſt mon cœur pénétré qui parle à V. A. R.

J'ai lu la logique de M. *Wolf* que vous avez daigné m'envoyer ; j'oſe dire qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a les idées ſi nettes, ſi bien ordonnées, faſſe jamais rien de mauvais. Je ne m'étonne plus qu'un tel prince aime un tel philoſophe. Ils étaient faits l'un pour l'autre. V. A. R. qui lit ſes ouvrages peut-elle me demander les miens ? Le poſſeſſeur d'une mine de diamans me demande des grains de verre : j'obéirai, puiſque c'eſt vous qui ordonnez.

J'ai trouvé en arrivant à Amſterdam qu'on avait commencé une édition de mes faibles ouvrages. J'aurai l'honneur de vous envoyer le premier exemplaire. En attendant, j'aurai la hardieſſe d'envoyer à V. A. R. un manuſcrit que je n'oſerais jamais montrer qu'à un eſprit auſſi dégagé des préjugés, auſſi philoſophe, auſſi indulgent que vous l'êtes, et à un prince qui

mérite parmi tant d'hommages, celui d'une confiance ſans bornes. Il faudra un peu de temps 173 pour le revoir et le tranſcrire, et je le ferai partir par la voie que vous m'indiquerez. Je dirai alors :

Parve, ſed invideo, ſine me, liber, ibis ad illum.

Des occupations indiſpenſables et des circonſtances dont je ne ſuis pas le maître, m'empêchent d'aller moi-même porter à vos pieds ces hommages que je vous dois. Un temps viendra peut-être où je ſerai plus heureux.

Il paraît que V. A. R. aime tous les genres de littérature. Un grand prince a ſoin de tous les ordres de l'Etat ; un grand génie aime toutes les ſortes d'étude. Je n'ai pu dans ma petite ſphère que ſaluer de loin les limites de chaque ſcience ; un peu de métaphyſique, un peu d'hiſtoire, quelque peu de phyſique, quelques vers ont partagé mon temps : faible dans tous ces genres, je vous offre au moins ce que j'ai.

Si vous voulez, Monſeigneur, vous amuſer de quelques vers en attendant de la philoſophie, *carmina, poſſumus donare.* J'apprends que le ſieur *Thiriot* à l'honneur de faire quelques commiſſions pour V. A. R. à Paris. J'eſpère, Monſeigneur, que vous en ſerez très-content. Si vous aviez quelques ordres à donner pour Amſterdam, je ferais bien flatté d'être votre *Thiriot* de Hollande. Heureux qui peut vous ſervir, plus heureux qui peut approcher de vous !

Si je ne m'intéreſſais pas au bonheur des hommes, je ſerais fâché de vous voir deſtiné à être roi. Je vous voudrais particulier ; je voudrais que

1736. mon ame pût approcher en liberté de la vôtre; mais il faut que mon goût céde au bien public.

Souffrez, Monseigneur, qu'en vous je respecte encore plus l'homme que le prince; souffrez que de toutes vos grandeurs, celle de votre ame ait mes premiers hommages; souffrez que je vous dise encore combien vous me donnez d'admiration et d'espérance.

Je suis, etc.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 7 de novembre.

MONSIEUR,

JE suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de placer mon nom à la tête du bel ouvrage que vous venez de m'envoyer. (*) La matière qu'il renferme et la façon dont vous la tournez m'est si avantageuse, que je suis obligé d'avouer que l'on ne peut mieux confier le soin de sa renommée qu'entre vos mains. Les devoirs d'un roi sage et éclairé, le code du pape et des sept cardinaux, et l'histoire de la pédante érudition du roi *Jacques* d'Angleterre, sont certes des traits de maître. Sans que je m'étende à faire l'anatomie du reste de cet ouvrage, qui est une des pièces les plus achevées que j'ai vues de ma vie, je vous en fais mes remercîmens sincères, me trouvant heureux de l'avoir occasionné.

(*) Epître au P. R. de Prusse, volume d'*Epîtres*.

Je souhaiterais, Monsieur, de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance, par une épître en vers qui fût digne de vous être adressée. Mais comme les étoiles se cachent en la présence du soleil, dont la brillante lumière efface et ternit leur faible lueur; ainsi je sais imposer silence à ma verve novice et désavouée des Muses, quand il s'agit de vous écrire. Je sais que vos ouvrages n'ont aucun prix; ils portent en eux leur récompense, qui est l'immortalité. J'espère cependant que vous voudrez accepter, comme une marque de mon souvenir, le buste de *Socrate*, (*) que je vous envoie en faveur de ce qu'il fut le plus grand homme de la Grèce, et le maître qui forma *Alcibiade*. Fesant abstraction de ce que la calomnie le noircit, je pourrais le mettre en parallèle avec vous; mais craignant de blesser votre modestie, si je vous disais sur ce sujet le tiers de ce que je pense, je me contenterai de le dire à toute la terre qui me servira d'organe pour faire parvenir jusqu'à vous les sentimens d'estime et d'admiration avec lesquels je suis à jamais, Monsieur, votre très-affectionné ami, 1736.

FÉDERIC.

(*) Ce buste formait une pomme de canne, en or.

1736.

LETTRE VI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 18 de novembre.

VOLTAIRE, ce n'eſt point le rang et la puiſſance,
Ni les vains préjugés d'une illuſtre naiſſance,
Qui peuvent procurer la ſolide grandeur:
Du vulgaire ignorant telle eſt ſouvent l'erreur;
Mais un homme éclairé tient en main la balance;
Lui ſeul ſait diſtinguer le vrai de l'apparence:
Il n'eſt point ébloui par un trompeur éclat;
Sous des titres pompeux il découvre le fat;
Et d'illuſtres aïeux ne compte point la ſuite
Si vous n'héritez d'eux leur vertu, leur mérite.
Il eſt d'autres moyens de ſe rendre fameux,
Qui dépendent de nous et ſont plus glorieux:
Chacun a des talens dont il doit faire uſage,
Selon que le deſtin en régla le partage.
L'eſprit de l'homme eſt tel qu'un diamant précieux,
Qui ſans être taillé ne brille point aux yeux.
Quiconque a trouvé l'art d'anoblir ſon génie,
Mérite notre hommage en dépit de l'envie.
Rome nous vante encor les ſons de Corelli;
Le Français prévenu fredonne avec Lulli;
L'Enéide immortelle, en beautés ſi fertile,
Tranſmet juſqu'à nos jours l'heureux nom de Virgile
Carrache, le Titien, Rubens, Bonnarotti,
Nous ſont auſſi connus que l'eſt Algarotti,
Lui dont l'art du compas et le calcul excède
Le ſavoir tant vanté du célèbre Archimède.
On reſpecte en tous lieux le profond Caſſini;
La façade du Louvre exalte Bernini;

Aux mânes de Newton tout Londre encore encenſe;
Henri, le grand Colbert ſont chéris dans la France; 1736.
Et votre nom fameux par de ſavans exploits,
Doit être mis au rang des héros et des rois.

Monſieur, vous ſavez, ſans doute, que le caractère dominant de notre nation n'eſt pas cette aimable vivacité des Français. On nous attribue en revanche le bon ſens, la candeur, et la véracité de nos diſcours. Ce qui ſuffit pour vous faire ſentir qu'un rimeur du fond de la Germanie n'eſt pas propre à produire des impromptus; la pièce que je vous envoie n'a pas non plus ce mérite.

J'ai été long-temps en ſuſpens ſi je devais vous envoyer mes vers ou non, à vous l'*Apollon* du Parnaſſe français, à vous devant qui les *Corneille* et les *Racine* ne ſauraient ſe ſoutenir. Deux motifs m'y ont pourtant déterminé: celui qui eût ſurement diſſuadé tout autre, c'eſt, Monſieur, que vous êtes vous-même poëte, et que par conſéquent vous devez connaître ce déſir inſurmontable, cette fureur que l'on a de produire ſes premiers ouvrages: l'autre, et qui m'a le plus fortifié dans mon deſſein, eſt le plaiſir que j'ai de vous faire connaître mes ſentimens à la faveur des vers, ce qui n'aurait pas eu la même grâce en proſe.

Le plus grand mérite de ma pièce eſt, ſans contredit, de ce qu'elle eſt ornée de votre nom; mon amour propre ne m'aveugle pas juſqu'au point de croire cette épître exempte de défauts. Je ne la trouve pas digne même de vous être adreſſée. J'ai lu, Monſieur, vos ouvrages et ceux

736. des plus célèbres auteurs, et je vous aſſure que je connais la différence infinie qu'il y a entre leurs vers et les miens.

Je vous abandonne ma pièce; critiquez, condamnez, déſapprouvez-la, à condition de faire grâce aux deux vers qui la finiſſent. Je m'intéreſſe vivement pour eux: la penſée en eſt ſi véritable, ſi évidente, ſi manifeſte, que je me vois en état d'en défendre la cauſe contre les critiques les plus rigides, malgré la haine et l'envie, et en dépit de la calomnie.

Je ſuis, etc. FÉDERIC.

LETTRE VII
DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 3 de décembre.

MONSIEUR,

J'AI été agréablement ſurpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous avez bien voulu l'accompagner. Rien au monde ne m'aurait pu faire plus de plaiſir, n'y ayant aucuns ouvrages dont je ſois auſſi avide que des vôtres. Je ſouhaiterais ſeulement que la ſouveraineté que vous m'accordez en qualité d'être penſant me mît en état de vous donner des marques réelles de l'eſtime que j'ai pour vous, et que l'on ne ſaurait vous refuſer.

J'ai lu la Diſſertation ſur l'ame que vous adreſſez au père *Tournemine*. (*) Tout homme

(*) Cette Diſſertation eſt imprimée dans les *Mélanges littéraires*, tome III, page 271.

raifonnable qui ne peut croire que ce qu'il peut comprendre, et qui ne décide pas témérairement fur des matières que notre faible raifon ne faurait approfondir, fera toujours de votre fentiment. Il eft certain que l'on ne parviendra jamais à la connaiffance des premières caufes. Nous qui ne pouvons pas comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que DIEU ne faurait réunir la penfée à la matière ? Ce qu'il y a de fûr, c'eft que je fuis matière et que je penfe. Cet argument me prouve la vérité de votre propofition. 1736

Je ne connais le père *Tournemine* que par la façon indigne dont il a attaqué M. *Beaufobre* fur fon hiftoire du manichéifme. Il fubftitue les invectives aux raifons ; faible et groffière reffource qui prouve bien qu'il n'avait rien de mieux à dire. Quant à mon ame, je vous affure, Monfieur, qu'elle eft bien la très-humble fervante de la vôtre. Elle fouhaiterait fort qu'un peu plus dégagée de fa matière, elle pût aller s'inftruire à Cirey ;

A cet endroit fameux où mon ame révère
Le favoir d'Emilie, et l'efprit de Voltaire :
Oui c'eft là que le Ciel, prodiguant fes faveurs,
Vous a doué d'un bien préférable aux grandeurs.
Il m'a donné du rang le frivole avantage ;
A vous tous les talens : gardez votre partage.

Ce n'eft pas à vous, Monfieur, que je dirai tout ce que je penfe des pièces que vous venez de m'envoyer. L'ode remplie de beautés ne contient que des vérités très-évidentes ; l'épître à *Emilie*

1736. eſt un merveilleux abrégé du ſyſtéme de M. *Newton*; et *le Mondain*, aimable pièce qui reſpire que la joie, eſt, ſi j'ofe m'exprimer ainſi un vrai cours de morale. La jouiſſance d'une volupté pure eſt ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde. J'entends cette volupté donnée par *Montagne*, et qui ne donne point dans l'excès d'une ébauche outrée.

J'attends la *Philoſophie de Newton* avec grande impatience; je vous en aurai une obligation infinie. Je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que M. de *Voltaire*. Vous m'inſtruiſez en vers, vous m'inſtruiſez en proſe; il faudrait un cœur bien revêche pour être indocile à vos leçons.

J'attends encore *la Pucelle*. J'eſpère qu'elle ne ſera pas plus auſtère que tant d'autres héroïnes qui ſe ſont pourtant laiſſées vaincre par les prières et les perſévérances de leurs amans.

J'ai reçu des paquets de votre part: celui-ci Monſieur eſt le troiſième. J'ai répondu aux deux premiers. Je vous ai enſuite adreſſé des vers, et voici ma quatrième lettre dont j'attends réponse. La raiſon de ces retardemens eſt en partie cauſée par les poſtes d'Allemagne qui vont lentement, et d'ailleurs mes lettres font un grand détour, paſſant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de me l'indiquer, je ferai charmé de m'en ſervir.

Vous êtes trop au-deſſus des louanges pour que je vous en donne; mais en même temps trop amateur de la vérité pour vous offenſer de l'entendre

Souffrez donc, Monsieur, que je vous réitère toute l'estime que j'ai pour vous. Mes louanges se bornent à dire que je vous connais. Puisse toute la terre vous connaître de même ! Puissent mes yeux un jour voir celui dont l'esprit fait le charme de ma vie ! 1736

Je suis avec une véritable considération, Monsieur,

votre très-affectionné ami,
FÉDERIC.

LETTRE VIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, décembre.

MONSIEUR,

JE vous avoue que j'ai senti une secrète joie de vous savoir en Hollande, me voyant par-là plus à portée de recevoir de vos nouvelles, quoique je craignisse, de la façon dont vous me marquez y être, que quelque fâcheuse raison ne vous eût obligé de quitter la France et de prendre l'*incognito*. Soyez sûr; Monsieur, que ce secret ne transpirera pas par mon indiscrétion.

La France et l'Angleterre sont les deux seuls Etats où les arts soient en considération. C'est chez eux que les autres nations doivent s'instruire. Ceux qui ne peuvent pas s'y transporter en personne, peuvent du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres puiser des connaissances et des

lumières. Leurs langues par conféquent mérit
1736. bien que les étrangers les étudient, princi
ment la françaife qui, felon moi, pour l'él
la fineffe, l'énergie et les tours, a une grâce par
ticulière. Ce font ces motifs fuffifans qui m'on
engagé à m'y appliquer. Je me fens récompenf
richement de mes peines par l'approbation qu
vous m'accordez avec tant d'indulgence.

Louis XIV était un prince grand par une
finité d'endroits; un folécifme, une faute d'o
thographe ne pouvait ternir en rien l'éclat de f
réputation établie par tant d'actions qui l'on
immortalifé. Il lui convenait en tout fens de dire
Cæfar eft fupra grammaticam. Mais il y a des ca
particuliers qui ne font pas généralement appli
cables. Celui-ci eft de ce nombre; et ce qui étai
un défaut imperceptible en *Louis XIV*, devien
drait une négligence impardonnable en tout autre

Je ne fuis grand par rien. Il n'y a que mon ap
plication qui pourra peut-être un jour me ren
utile à ma patrie; et c'eft-là toute la gloi qu
j'ambitionne. Les arts et les fciences ont toujou
été les enfans de l'abondance. Les pays où ils on
fleuri ont eu un avantage inconteftable fur ceu
que la barbarie nourriffait dans l'obfcurité. Outr
que les fciences contribuent beaucoup à la fé
licité des hommes, je me trouverais fort heureu
de pouvoir les amener dans nos climats reculés
où jufqu'à préfent elles n'ont que faiblemen
pénétré; femblable à ces connaiffeurs en ta
bleaux, qui favent les juger, qui connaiff
les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pa

même

ême à broyer des couleurs. Je ſuis frappé par ce qui eſt beau ; je l'eſtime, mais je n'en ſuis pas moins ignorant. Je crains ſérieuſement, Monſieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuſe de moi. Un poëte s'abandonne volontiers au feu de ſon imagination; et il pourrait fort bien arriver que vous vous forgeaſſiez un fantôme à qui vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devrait ſon exiſtence qu'à la fécondité de votre imagination. 1736

Vous avez lu, ſans doute, le poëme d'Alaric de M. de *Scudéri*; il commence, ſi je ne me trompe, par ce vers :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce que l'on peut dire; mais malheureuſement le poëte en reſte là ; et la ſuperbe idée que l'on s'était formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas ; et je vous avoue, Monſieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui, coulant doucement près de leur ſource, s'accroiſſent dans leur cours, et roulent enfin, parvenues à leur embouchure, des flots ſemblables à ceux de la mer.

Je m'acquitte enfin de ma promeſſe, et je vous envoie par cette occaſion la moitié de la méthaphyſique de *Wolf*: l'autre moitié ſuivra dans peu. Un homme que j'aime et que j'eſtime s'eſt chargé de cette traduction par amitié pour moi. Elle eſt très-exacte et fidelle. Il en aurait châtié le ſtyle ſi des affaires indiſpenſables ne l'avaient arraché de chez moi. J'ai pris ſoin de marquer les endroits

1736. principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation : vous avez l'efprit trop jufte pour ne le pas goûter.

La propofition de l'*être fimple*, qui eft une efpèce d'atome, ou des monades dont parle *Leibnitz*, vous paraîtra peut-être un peu obfcure. Pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'efpace, de l'étendue, des limites et de la figure.

Le grand ordre de cet ouvrage, et la connexion intime qui lie toutes les propofitions les unes avec les autres, eft, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La manière de raifonner de l'auteur eft applicable à toutes fortes de fujets. Elle peut-être d'un grand ufage à un politique qui fait s'en fervir. J'ofe même dire qu'elle eft applicable à tous les fujets de la vie privée.

La lecture des ouvrages de M. *Wolf*, bien loin de m'offufquer les yeux fur ce qui eft beau, me fournit encore des motifs plus puiffans pour y donner mon approbation.

J'attends vos ouvrages en vers et en profe avec égale impatience. Vous augmenterez de beaucoup, Monfieur, toute la reconnaiffance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des perfonnes plus éclairées, mais jamais à aucune qui en fît plus de cas. Votre réputation vous met au-deffus de l'éloge, mais les fentimens d'admiration que j'ai pour vous m'empêchent de me taire. Vous favez, Monfieur, que quand on fent bien quelque chofe, il eft difficile, pour ne pas dire impoffible, de le cacher.

J'entrevois tant de modeſtie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je 17
crains de la choquer, même en ne diſant qu'une partie de la vérité.

J'avoue que j'aurais une grande envie de vous voir et de connaître, Monſieur, en votre perſonne ce que ce ſiècle, et la France ont produit de plus accompli. La philoſophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La conſidération de votre ſanté qui, à ce qu'on m'aſſure, eſt délicate ; vos arrangemens particuliers, joints à un motif que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me ſont des raiſons ſuffiſantes pour ne vous point preſſer ſur ce ſujet. J'aime mes amis d'une amitié déſintéreſſée, et je préfèrerai en toutes occaſions leur intérêt à mon agrément. Il ſuffit que vous me laiſſiez l'eſpérance de vous voir une fois dans la vie. Votre correſpondance me tiendra lieu de votre perſonne : j'eſpère qu'elle ſera plus facile à préſent, vu la commodité des poſtes.

Je vous prie, Monſieur, de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en Angleterre ; en ce cas vous pouvez remettre vos lettres à notre envoyé *Bork*. Je ſouffre beaucoup en voyant un homme de votre mérite la victime et la proie de la méchanceté des hommes. Le ſuffrage que je vous donne doit, par mon éloignement, vous tenir lieu de celui de la poſtérité. Triſte et frivole conſolation ! Elle a pourtant été celle de tous les grands hommes qui avant vous ont ſouffert de la haine que les ames baſſes et

envieufes portent aux génies fupérieurs. l
1736. gens peu éclairés fe laiffent féduire par la
lignité des méchans; femblables à ces chiens
fuivent en tout le chef de meute, qui aboi
quand ils entendent aboyer, et qui prennent
vilement le change avec lui. Quiconque eft é
par la vérité fe dégage des préjugés; il la
couvre, et les détefte; il dévoile la calomn
et l'abhorre. Soyez fûr, Monfieur, que ces c
fidérations font que je vous rendrai toujours
tice. Je vous croirai toujours femblable à v
même. Je m'intérefferai toujours vivement à
qui vous regarde; et la Hollande, pays qui
m'a jamais déplu, me deviendra une terre f
puifqu'elle vous contient. Mes vœux vous
vront par-tout: et la parfaite eftime que j'ai p
vous, étant fondée fur votre mérite, ne cef
que quand il plaira au Créateur de mettre fi
mon exiftence. Ce font les fentimens avec
quels je fuis, Monfieur,

votre très-parfaitement affectionné

FÉDERIC.

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Leyde, janvier.

MONSEIGNEUR,

Si j'étais malheureux je ferais bientôt consolé : on m'apprend que V. A. R. a daigné m'envoyer son portrait ; c'est ce qui pouvait jamais m'arriver le plus flatteur après l'honneur de jouir de votre présence. Mais le peintre aura-t-il pu exprimer dans vos traits ceux de cette belle ame à laquelle j'ai consacré mes hommages ? J'ai appris que M. *Chambrier* avait retiré le portrait à la poste ; mais sur le champ madame la marquise *du Châtelet*, *Emilie*, lui a écrit que ce trésor était destiné pour Cirey. Elle le revendique, Monseigneur; elle partage mon admiration pour votre Altesse royale; elle ne souffrira pas qu'on lui enlève ce dépôt précieux ; il fera le principal ornement de la maison charmante qu'elle a bâtie dans son désert. On y lira cette petite inscription : *Vultus Augusti, mens Trajani.* 1737.

Apparemment, Monseigneur, que le bruit du présent dont vous m'avez honoré a fait croire que j'étais en Prusse. Toutes les gazettes le disent : il est douloureux pour moi qu'en devinant si bien mon goût, elles aient si mal deviné mes marches. Vous ne doutez pas, Monseigneur, de l'envie extrême que j'ai d'aller vous admirer de

plus près ; mais j'ai déjà eu l'honneur de v
1737. mander qu'une occupation indispensable me tenait ici. C'est pour être p us digne de bontés, Monseigneur, que je suis à Leyde ; c pour me fortifier dans les connaissances des chc que vous favorisez. Vous n'aimez que les v tés, et j'en cherche ici. Je prendrai la lit d'envoyer à votre Altesse royale la petite p vision que j'aurai faite : vous démêlerez d coup d'œil les mauvais fruits d'avec les bons.

En attendant si V. A. R. veut s'amuser pa petite suite du *Mondain*, j'aurai l'honneur l'envoyer incessamment ; c'est un petit essai morale mordaine où je tâche de prouver a quelque gaieté que le luxe, la magnificen les arts, tout ce qui fait la splendeur d'un E en fait la richesse, et que ceux qui crient con ce qu'on appelle *le luxe*, ne sont guère que *pauvres* de mauvaise humeur. Je crois qu'on p enrichir un Etat en donnant beaucoup de pla à ses sujets. Si c'est une erreur, elle me pa jusqu'ici bien agréable. Mais j'attendrai le s timent de V. A. R. pour savoir ce que je dois penser. Au reste, Monseigneur, c'est par p humanité que je conseille les plaisirs. Le m n'est guère que l'étude et la solitude. Mais i a mille façons d'être heureux. Vous mér tez l'être de toutes : ce sont les vœux que je f pour vous.

LETTRE X. 1.73

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, janvier.

NON, Monſieur, je ne vous ai point envoyé mon portrait ; une pareille manie ne m'eſt jamais venue dans l'eſprit. Mon portrait n'eſt ni aſſez beau ni aſſez rare pour vous être envoyé. Un mal-entendu a donné lieu à cette mépriſe. Je vous ai envoyé, Monſieur, une bagatelle pour marque de mon eſtime ; un buſte de *Socrate* en guiſe de pommeau ſur une canne ; et la façon dont cette canne a été roulée, à la manière dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette erreur. Ce buſte, de toutes façons, était plus digne de vous être envoyé que mon portrait. C'eſt l'image du plus grand homme de l'antiquité, d'un philoſophe qui a fait la gloire des païens, et qui juſqu'à nos jours eſt l'objet de la jalouſie et de l'envie des chrétiens. *Socrate* fut calomnié : eh ! quel grand homme ne l'eſt pas ? Son eſprit, amateur de la vérité, revit en vous. Auſſi vous ſeul méritez de conſerver le buſte de ce philoſophe. J'eſpère, Monſieur, que vous voudrez bien le conſerver.

Madame la marquiſe *du Châtelet* me fait bien de l'honneur de vouloir bien s'intéreſſer pour mon ſoi-diſant portrait. Elle ſerait capable de me donner meilleure opinion de moi que je n'en ai jamais eu et que je n'en devrais avoir. Ce ſerait à moi de deſirer le ſien. Je vous

1737. avoue que les charmes de son esprit m'ont fait oublier sa matière. Vous trouverez peut être que c'est penser trop philosophiquement à mon âge, mais vous pourriez vous tromper. L'éloignement de l'objet et l'impossibilité de le posséder, peuvent y avoir autant de part que la philosophie. Elle ne doit pas nous rendre insensibles ni empêcher d'avoir le cœur tendre; elle ferait en ce cas plus de mal que de bien aux hommes.

Il semble en effet que quelque démon familier se soit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voix publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis que vous ne vous serviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage; et qu'en cas que vous me fissiez le plaisir de venir en ce pays-ci, j'en aurais des nouvelles plus intimes. Le public me croit plus heureux que je ne le suis. Je me tue de le détromper. Je me sens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière besoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connaissance des sciences, je crois que la conversation du fameux M. *s'Gravesende* pourra vous être fort agréable. Il doit posséder la philosophie de *Newton* dans la dernière perfection. M. *Boerhaave* ne vous sera pas d'un moindre secours pour le consulter sur l'état de votre santé. Je vous la recommande, Monsieur. Outre le

penchant

penchant que vous vous sentez naturellement 1737
pour la conservation de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelque nouvelle attention à celle que vous avez déjà pour l'amour d'un ami qui s'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde. J'ose vous dire que je sais ce que vous valez, et que je connais la grandeur de la perte que tout le monde ferait en vous : les regrets que l'on donnerait à vos cendres seraient inutiles et superflus pour ceux qui les sentiraient. Je prévois ce malheur et je le crains; mais je voudrais le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaisir, Monsieur, de m'envoyer vos nouvelles productions. Les bons arbres portent toujours de bons fruits. La Henriade et vos ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je suis fort curieux de voir la suite du *Mondain* que vous me promettez. Le plan que vous m'en marquez est tout fondé sur la raison et sur la vérité. En effet la sagesse du Créateur n'a rien fait inutilement dans ce monde. DIEU veut que l'homme jouisse des choses créées, et c'est contrevenir à son but que d'en user autrement. Il n'y a que les abus et les excès qui rendent pernicieux ce qui d'ailleurs est bon en soi-même.

Ma morale, Monsieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaisirs et tout ce qui y contribue. La briéveté de la vie est le motif qui m'enseigne d'en jouir. Nous n'avons qu'un temps dont il faut profiter Le passé n'est qu'un rêve, le futur est incertain : ce principe

n'eſt point dangereux ; il faut ſeulement n'en
1737. point tirer de mauvaiſe conſéquence.

Je m'attends que votre eſſai de morale ſera l'hiſtoire de mes penſées. Quoique mon plus grand plaiſir ſoit l'étude et la culture des beaux arts, vous ſavez, Monſieur, mieux que perſonne, qu'ils exigent du repos, de la tranquillité et du recueillement d'eſprit ;

Car loin du bruit et du tumulte,
Apollon s'était retiré
Au haut d'un côteau conſacré
Par les neuf Muſes à ſon culte.
Pour courtiſer les doctes Sœurs,
Il faut du repos, du ſilence,
Et des travaux en abondance
Avant de goûter leurs faveurs.
Voltaire, votre nom immortel dans l'hiſtoire,
Eſt gravé par leurs mains aux faſtes de la gloire.

Il y a bien de la témérité pour un écolier, ou pour mieux dire à une grenouille du ſacré vallon d'oſer croaſſer en préſence d'*Apollon*. Je le reconnais, je me confeſſe, et vous en demande l'abſolution. L'eſtime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il eſt bien difficile de ſe taire ſur de certaines vérités, quand on en eſt bien pénétré, riſque à s'exprimer bien ou mal. Je ſuis dans ce cas : c'eſt vous qui m'y mettez, et qui par conſéquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre.

Je ſuis à jamais avec toute la conſidération que vous méritez, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

1737

LETTRE XI.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 14 de janvier.

MONSIEUR,

Vous me faites la plus jolie galanterie du monde. Je reçois un paquet ſous mon adreſſe, je reconnais les cachets, j'ouvre, et je trouve Mérope. Je lis, je ſuis charmé, j'admire, et je ſuis obligé d'augmenter la reconnaiſſance que je vous dois, et que je ne croyais plus ſuſceptible d'accroiſſement. Mérope eſt une des plus belles tragédies qu'on ait faites : l'économie de la pièce eſt menée avec adreſſe ; la terreur croît de ſcène en ſcène ; et la tendreſſe maternelle, ſubſtituée à l'amour doucereux, m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paraît infiniment plus pathétique que celle d'une paſſion frivole. Les vers ſont pleins de nobleſſe, les ſentimens expliqués avec dignité : enfin la conduite de la pièce, l'expreſſion des mœurs, la vraiſemblance, le dénouement, tout y eſt auſſi heureuſement amené qu'on peut le déſirer. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez faire une pièce auſſi parfaite que Mérope. J'en ſuis charmé, j'en ſuis extaſié, et je ne finirais point ſi ce n'était pour épargner votre modeſtie.

Si je ne puis vous payer avec une même monnaie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma reconnaiſſance. Je vous prie, con-

1737. ſervez la bague que je vous envoie comme u
monument du plaiſir que votre incomparabl
tragédie m'a cauſé. Si vous n'aviez jamais fai
que Mérope, cette pièce ſuffirait ſeule pour fair
paſſer votre nom juſqu'aux ſiècles les plus recu
lés : vos ouvrages ſuffiraient pour immortaliſe
vingt grands hommes, dont aucun ne manque
rait de gloire.

Vous m'avez obligé ſenſiblement par les at
tentions que vous me témoignez en toutes le
occaſions qui ſe préſentent. Je reſte toujours e
arrière avec vous, et je m'impatiente de ne pou
voir pas vous témoigner toute l'étendue des ſen
timens pleins d'eſtime avec leſquels je ſuis
votre très - fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de m
part à l'incomparable *Emilie*, *Céſarion* n'eſt pa
encore arrivé ; il faut avouer que l'amour eſ
un grand maître.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

Les lauriers d'Apollon ſe fanaient ſur la terre,
Les Beaux - Arts languiſſaient ainſi que les vertus,
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre ;
La nature indignée élève alors ſa voix :
Je veux former, dit elle, un règne heureux et juſte,
Je veux qu'un héros naiſſe, et qu'il joigne à la fois

Les talens de Virgile et les vertus d'Augufte,
Pour l'ornement du monde et l'exemple des rois. 173
Elle dit; et du ciel les Vertus defcendirent,
Tout le Nord treffaillit, tout l'Olympe accourut,
L'olive, les lauriers, les myrtes reverdirent,
Et Fréderic parut.

Que votre modeftie, Monfeigneur, pardonne ce petit enthoufiafme à cette vénération pleine de tendreffe que mon cœur fent pour vous.

J'ai reçu les lettres charmantes de votre Alteffe royale, et des vers tels qu'en fefait *Catulle* du temps de *Céfar*. Vous voulez donc exceller en tout? J'ai appris que c'eft donc *Socrate* et non *Fréderic* que votre Alteffe royale m'a donné. Encore une fois, Monfeigneur, je détefte les perfécuteurs de *Socrate*, fans me foucier infiniment de ce fage au nez épaté.

Socrate ne m'eft rien, c'eft Fréderic que j'aime.

Quelle différence entre un bavard athénien, avec fon démon familier, et un prince qui fait les délices des hommes et qui en fera la félicité!

J'ai vu à Amfterdam des Berlinois: *Fruere famâ tui, Germanice.* Ils parlent de votre Alteffe royale avec des tranfports d'admiration. Je m'informe de votre perfonne à tout le monde. Je dis: *Ubi eft Deus meus? Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment de l'Europe; *Deus tuus* excelle dans les arts et dans les plaifirs; il eft plus inftruit qu'*Alcibiade*, joue de la flûte comme *Télémaque*, eft fort au-deffus de ces deux grecs; et alors je dis comme le vieillard *Siméon*:

Quand mes yeux verront-ils le fauveur de ma vie?

1737. J'aurais déjà dû adreſſer à votre Alteſſe royale cette Philoſophie promiſe et cette Pucelle non promiſe; mais premièrement, croyez, Monſeigneur, que je n'ai pas eu un inſtant dont j'aie pu diſpoſer. Secondement, cette Pucelle et cette Philoſophie vont tout droit à la ciguë. Troiſièmement, ſoyez perſuadé que la curioſité que vous excitez dans l'Europe, comme prince et comme être penſant, a continuellement les yeux ſur vous. On épie nos démarches et nos paroles; on mande tout, on ſait tout.

Il y a par le monde des vers charmans qu'on attribue à *Auguſte-Virgile-Fréderic*, quand *Tournemine* dit:

Il avoûra, voyant cette figure immenſe,
Que la matière penſe.

Ce n'eſt pas votre Alteſſe royale qui m'a envoyé cela, d'où le ſais-je? Croyez, Monſeigneur, que tout miniſtre étranger, quelqu'attaché qu'il vous ſoit et quelqu'aimable qu'il puiſſe être, ſacrifiera tout au petit mérite de conter des nouvelles aux ſupérieurs qui l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Veſel le paquet que j'oſe adreſſer à votre Alteſſe royale. Mais permettez encore que je vous répète comme *Lucrèce* à *Memmius*:

Tantùm Relligio potuit ſuadere malorum.

Ce vers doit être la deviſe de l'ouvrage. Vous êtes le ſeul prince ſur la terre à qui j'oſaſſe l'envoyer. Regardez-moi, Monſeigneur, comme le ſujet le plus attaché que vous ayez, car je n'ai point et ne veux avoir d'autre maître. Après cela décidez.

Je pars inceſſamment de Hollande malgré moi; l'amitié me rappelle à Cirey: on eſt venu 173 me relancer ici. Le plus grand prince de la terre eſt devenu mon confident. Si donc votre Alteſſe royale a quelques ordres à me donner, je la ſupplie de les adreſſer ſous le couvert de M. *du Breuil*, à Amſterdam, il me les fera tenir. Ils arriveront tard; auſſi dans mes complaintes de la Providence il y aura un grand article ſur l'injuſtice extrême de n'avoir pas mis Cirey en Pruſſe.

Je ſuis avec la vénération la plus tendre, permettez-moi ce mot, Monſeigneur, etc.

LETTRE XIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, février.

MONSIEUR,

J'AI reçu avec beaucoup de plaiſir *la Défenſe du Mondain*, et le joli badinage au ſujet de *la Mule du pape.* Chacune de ces pièces eſt charmante dans ſon genre. Le faux zèle de votre voiſin le dévot repréſente très-bien celui de beaucoup de perſonnes qui, dans leur ſtupide ſainteté taxent tout de péché tandis qu'ils s'aveuglent ſur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la tranſition du vin dont notre béat humecte ſon goſier ſéché à force d'argumenter. Le pauvre qui vit des vanités des grands, le dieu qui du temps de *Tulle* était de bois, et d'or ſous

le conſulat de *Luculle*, etc. ſont des endroits
737. dont les beautés marchent à grands pas vers
l'immortalité. Mais, Monſieur, pourrais-je v
préſenter mes doutes ? C'eſt le moyen de m'inſ-
truire par les bonnes raiſons dont vous v
ſervirez, ſans doute.

Peut-on donner l'épithète de *chimérique* à l'hiſtoire romaine ; hiſtoire avérée par le témoignage de tant d'auteurs, de tant de monumens reſpectables de l'antiquité et d'une infinité médailles, dont il ne faudrait qu'une partie p établir les vérités de la religion ? Les étendards de foin des Romains me ſont inconnus ; m ignorance ne peut ſervir d'excuſe ; mais, autant que je peux m'en reſſouvenir, leurs premiers étendards furent des mains ajuſtées au haut d'une perche.

Vous voyez, Monſieur, un diſciple qui demande à s'inſtruire : vous voyez en même temps un ami ſincère qui agit avec franchiſe ; et j'eſpère que votre eſprit juſte et pénétrant s'apercevra facilement que mon amitié ſeule vous parle : uſez-en, je vous prie, de même à mon égard.

J'avoue que mes réflexions ſont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte, mais l'eſtime que j'ai pour vous, étant trop bien établie, ſera toujours la même.

Je ſuis à jamais, Monſieur, votre très-affectionné ami, FÉDERIC.

1737.

LETTRE XIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 8 de février.

MONSIEUR,

NE vous embarrassez nullement du bruit qui s'est répandu sur la correspondance que j'ai avec vous : ce bruit ne nous peut faire de la peine à l'un ni à l'autre. Il est vrai que des personnes superstitieuses, dont il y a tant dans ce pays, et peut-être plus qu'ailleurs, ont été scandalisées de ce que j'étais en commerce de lettres avec vous : ces personnes me soupçonnent d'ailleurs de ne point croire à la rigueur tout ce qu'elles [illegible] nt article de foi. Vos ennemis les ont si [illegible]t prévenues par les calomnies qu'ils répandent sur votre sujet avec la dernière malignité, que ces bons dévots damnent saintement ceux qui vous préfèrent à *Luther* et à *Calvin*, et qui poussent l'endurcissement du cœur jusqu'à oser vous écrire. Pour me débarrasser de leurs importunités, j'ai cru que le parti le plus convenable était de faire avertir le gazetier de Hollande et d'Amsterdam qu'il me ferait plaisir de ne parler de moi en aucune façon.

Voilà, Monsieur, la vérité de tout ce qui s'est passé ; vous pouvez y ajouter foi. Je peux vous assurer que je me fais honneur de vous estimer, et que je tire gloire de rendre hommage

à votre génie. Je consentirai même à faire im-
1737. primer tous les endroits de mes lettres où il est
parlé de vous, pour manifester aux yeux du
monde entier que je ne rougis point de me
éclairer d'un homme qui mérite de m'instruu
et qui n'a d'autre défaut que d'être trop s
rieur au reste des hommes. Mais vous, Monsi
vous n'avez pas besoin d'un témoignage
faible que le mien pour affermir votre réputat
si bien établie par vous-même. Ce fond
est plus noble et plus solide que celui de
suffrages. Dans tout autre siècle que celui
nous vivons, je n'aurais pas interdit au
Franchin la liberté de parler de moi, et
de la façon qu'il lui aurait plu. Il ne risquen
jamais de faire le *Bajazet* au mont Saint-Mic
C'est une règle de la prudence; et vous savez,
Monsieur, qu'il faut céder aux circonstances e
s'accommoder au temps. Je me suis vu oblig.
de la pratiquer.

Vous avez reçu avec tant d'indulgence le
vers que je vous ai adressés, que je hasarde de
vous envoyer une *ode sur l'oubli*. Ce sujet n'a
pas été traité, que je sache. Je vous demande
Monsieur, à son égard, toute l'inflexibilité d'un
maître et la sévère rigidité d'un censeur. Vos
corrections m'instruiront; elles me vaudront des
préceptes dictés par *Apollon* même et l'inspira-
tion des Muses.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de me mar-
quer vos doutes sur la Métaphysique de *Wolf*.
Je vous enverrai dans peu le reste de l'ouvrage.

Je crois que vous l'attaquerez par la définition qu'il fait de *l'Etre ſimple.* Il y a une morale du même auteur : tout y eſt traité dans le même ordre que dans la Métaphyſique : les propoſitions ſont intimement liées les unes avec les autres, et ſe prêtent, pour ainſi dire, mutuellement la main pour ſe fortifier. Un certain *Jordan* que vous devez avoir vu à Paris, en a entrepris la traduction. Il a quitté ſaint *Paul* en faveur d'*Ariſtote.*

1737

Wolf établit à la fin de ſa Métaphyſique l'exiſtence d'une ame différente du corps ; il s'explique ſur l'immortalité en ces termes : *L'ame ayant été créée de* DIEU *tout d'un coup et non ſucceſſivement,* DIEU *ne peut l'anéantir que par un acte formel de ſa volonté.* Il ſemble croire l'éternité du monde, quoiqu'il n'en parle pas en termes auſſi clairs qu'on le déſirerait.

Ce que l'on peut dire de plus palpable ſur ce ſujet eſt, ſelon mes faibles lumières, que le monde eſt éternel dans le temps, ou bien dans la ſucceſſion des actions ; mais que DIEU qui eſt hors des temps doit avoir été avant tout. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que le monde eſt beaucoup plus vieux que nous ne le croyons. Si DIEU de toute éternité l'a voulu créer, la volonté et le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'enſuit néceſſairement que le monde eſt éternel. Ne me demandez pas, je vous prie, Monſieur, ce que c'eſt qu'éternel, car je vous avoue par avance qu'en prononçant ce terme je dis un mot que je n'entends pas moi-même. Les queſtions

métaphysiques sont au-dessus de notre portée.
1737. Nous tâchons en vain de deviner les choses excèdent notre compréhension; et dans ce de ignorant la conjecture la plus vraisembl passe pour le meilleur systéme.

Le mien est d'adorer l'Etre suprême, uniquement bon, uniquement miséricordieux, et qui par cela seul mérite mes hommages; d'ado et de soulager, autant que je le peux, les hu dont la misérable condition m'est connue et m'en rapporter sur le reste à la volonté du Créateur qui disposera de moi comme bon lui s blera et duquel, arrive ce qui peut, je n'ai rien craindre. Je compte bien que c'est là à peu prè votre confession de foi.

Si la raison m'inspire, si j'ose me flatter qu'elle parle par ma bouche, c'est d'une manière qui vous est avantageuse: elle vous rend justice comme au plus grand homme de France et comme à un mortel qui fait honneur à la parole.

Si jamais je vais en France, la première chose que je demanderai ce sera : où est M. de *Voltaire*? Le roi, sa cour, Paris, Versailles, ni le sexe, ni les plaisirs n'auront part à mon voyage; ce sera vous seul. Souffrez que je vous livre encore un assaut au sujet du poëme de la Pucelle. Si vous avez assez de confiance en moi pour me croire incapable de trahir un homme que j'estime; si vous me croyez honnête homme, vous ne me le refuserez pas. Ce caractère m'est trop précieux pour le violer de ma vie; et ceux qui me connaissent savent que je ne suis ni indiscret ni imprudent.

Continuez, Monfieur, à éclairer le monde. 1737.
Le flambeau de la vérité ne pouvait être confié
de meilleures mains. Je vous admirerai de
in, ne renonçant cependant pas à la fatisfac-
on de vous voir un jour. Vous me l'avez pro-
is, et je me réferve de vous en faire reffouve-
r à temps.

Comptez, Monfieur, fur mon eftime : je ne la
nne pas légérement; et je ne la retire pas de
me. Ce font les fentimens avec lefquels je
is à jamais, Monfieur, votre très-affectionné
i,

FÉDERIC.

LETTRE XV.

DU PRINCE ROYAL.

Février.

MONSIEUR,

J'AI été très agréablement furpris par les vers
que vous avez bien voulu m'adreffer; ils font
gnes de l'auteur. Le fujet leplus ftérile devient
ond entre vos mains. Vous parlez de moi, et je
ne me reconnais plus : tout ce que vous touchez
e convertit en or.

Mon nom fera connu par tes fameux écrits,
Des temps injurieux affrontant les mépris,
Je renaîtrai fans ceffe, autant que tes ouvrages
Triomphans de l'envie, iront d'âges en âges
De la poftérité recueillir les fuffrages,
Et feront en tout temps le charme des efprits.

De tes vers immortels, un pied, un hémiftiche,
1737. Où tu places mon nom comme un faint dans fa niche,
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avait feul mérité.

Qui faurait qu'*Alexandre le grand* exifta jadis fi *Quinte-Curce* et quelques fameux hiftoriens n'euffent pris foin de nous tranfmettre l'hiftoire de fa vie? Le vaillant *Achille* et le fage *Nestor* n'auraient pas échappé à l'oubli des t[illegible] fans *Homère* qui les célébra. Je ne fuis, je [illegible] affure, ni une efpèce ni un candidat de gran[illegible] homme; je ne fuis qu'un fimple individu q[illegible] n'eft connu que d'une petite partie du continent et dont le nom, felon toutes les apparences, n[illegible] fervira jamais qu'à décorer quelque arbre d[illegible] généalogie, pour tomber enfuite dans l'obfc[illegible] té et dans l'oubli. Je fuis furpris de mon imprudence, lorfque je fais réflexion que je vous adreffe des vers. Je défapprouve ma témérité dans le temps que je tombe dans la même faute. *Defpréaux* dit:

Qu'un âne pour le moins, inftruit par la nature,
A l'inftinct qui le guide obéit fans murmure,
Ne va point follement, de fa bifarre voix,
Défier aux chanfons les oifeaux dans les bois.

Je vous prie, Monfieur, de vouloir bien être mon maître en poéfie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de difciple plus docile et plus fouple que je le ferai. Bien loin de m'offenfer de vos corrections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi.

Un entier loiſir m'a donné le temps de m'oc- 1737.
uper à la ſcience qui me plaît. Je tâche de pro-
er de cette oiſiveté, et de la rendre utile en
l'appliquant à l'étude de la philoſophie, de
hiſtoire, et en m'amuſant avec la poéſie et la
uſique. Je vis à préſent comme un homme,
t je trouve cette vie infiniment préférable à la
najeſtueuſe gravité et à la tyrannique contrainte
les cours. Je n'aime pas un genre de vie meſuré
la toiſe. Il n'y a que la liberté qui ait des appas
our moi.

Des perſonnes peut-être prévenues vous ont
ait un portrait trop avantageux de moi. Leur
mitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous,
Monſieur, je vous prie, de la deſcription que
ous faites de la Renommée,

Dont la bouche indiſcrète en ſa légèreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.

Quand des perſonnes d'un certain rang rempliſ-
ent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le
rix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir
chevée. D'où peut venir une ſi étrange diffé-
ence? ou bien nous ſommes moins capables
ue d'autres de faire bien ce que nous feſons,
u de vils adulateurs relèvent et font valoir
os moindres actions.

Le feu roi de Pologne, *Auguſte*, calculait
e grands nombres avec aſſez de facilité; tout
nde s'empreſſait à vanter ſa haute ſcience
ns les mathématiques: il ignorait juſqu'aux
lémens de l'algèbre.

Diſpenſez-moi, je vous prie, de vous citer

plufieurs autres exemples que je pourrai
1737. alléguer.

Il n'y a eu de nos jours de grand prince
tablement inftruit que le czar *Pierre I.* I
non-feulement legislateur de fon pays,
poffédait parfaitement l'art de la marine.
architecte, anatomifte, chirurgien quel
dangereux, foldat expert, économe confo
enfin, pour en faire le modele de to
princes il aurait fallu qu'il eut eu une édu
moins barbare et moins féroce que cell
avait reçue dans un pays où l'autorité a
n'était connue que par la cruauté.

On m'a affuré que vous étiez amateur de l
ture: c'eft ce qui m'a déterminé à vous e
la tête de *Socrate* qui eft affez bien tra
Je vous prie de vous contenter de mon inte

J'attends avec une veritable impatienc
Philofophie et ce Poëme (*) *qui mènen
droit à la ciguë.* Je vous affure que je garde
fecret inviolable fur ce fujet. Jamais pe
ne faura que vous m'avez envoyé ces de
ces, et bien moins feront-elles vues. Je
fais une affaire d'honneur. Je ne peux
en dire davantage, fentant toute l'in
qu'il y aurait de trahir, foit par imprudenc
par indifcrétion, un ami que j'eftime
m'oblige.

Les miniftres étrangers, je le fais, fon
efpions privilégiés des cours. Ma confianc
pas aveugle ni deftituée de prévoyance f
fujet. D'où pouvez-vous avoir l'épigram

(*) La pucelle.

j'ai faite sur M. *la Croze*? Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros savant occasionna ce badinage ; c'était une saillie d'imagination dont la pointe consiste dans une équivoque assez triviale, et qui était passable dans la circonstance où je l'ai faite, mais qui d'ailleurs est assez insipide. La pièce du père *Tournemine* se trouve dans la Bibliothèque française : M. *la Croze* l'a lue. Il hait les jésuites comme les chrétiens haïssent le diable, et n'estime d'autres religieux que ceux de la congrégation de Saint-Maur dans l'ordre desquels il a été. 1737

Vous voilà donc parti de la Hollande. Je sentirai le poids de ce double éloignement. Vos lettres seront plus rares ; et mille empêchemens fâcheux concourront à rendre notre correspondance moins fréquente. Je me servirai de l'adresse que vous me donnez du sieur *du Breuil*. Je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres et le retour des vôtres.

Puissiez-vous jouir à Cirey de tous les agrémens de la vie ! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous, ni ce que vous meritez. Marquez, je vous prie, à madame la marquise *du Châtelet* qu'il n'y a qu'elle seule à qui je puisse me resoudre de céder M. de *Voltaire*, comme il n'y a qu'elle seule aussi qui soit digne de vous posséder.

Quand même Cirey serait à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la satisfaction de m'y rendre un jour. On a vu voyager des rois pour

1737. de moindres fujets, et je vous affure qı curiofité égale l'eftime que j'ai pour vous. étonnant que je défire voir l'homme l digne de l'immortalité, et qui la tient d même ?

Je viens de recevoir des lettres de Berli l'on m'écrit que le réfident de l'empereu reçu la Pucelle imprimée. Ne m'accufe d'indifcrétion. Je fuis avec toute l'(imaginable, Monfieur,

votre-très-affectionné ami

FÉDERIC.

LETTRE XVI.

DE M. DE VOLTAIR

Mars.

MONSEIGNEUR,

Je ne fais pas où commencer: je fuis e de plaifir, de furprife, de reconnaiffance

Pollio et ipfe facit nova carmina, pafcite taur

Vous faites à Berlin des vers français tels en fefait à Verfailles du temps du bon g(des plaifirs. Vous m'envoyez la métaph} de M. *Wolf*, et j'ofe vous dire que votre A royale a bien l'air de l'avoir traduite elle-n Vous m'envoyez M. de *Bork* dans le fein (folitude: vous favez combien un homme (de votre bienveillance doit m'être che: reçois à la fois quatre lettres de votre A

fujet,

royale ; le bufte de *Socrate* eft à Cirey. Je fuis ébloui de tant de biens ; j'ai une peine extrême me recueillir affez pour vous remercier. 1737.

Les grandes paffions parleront les premières : ces paffions, Monfeigneur, font vous et les vers.

Moderne Alcibiade, aimable et grand génie,
Sans avoir fes défauts, vous avez fes vertus :
Protecteur de Socrate, ennemi d'Anitus,
Vous ne redoutez point qu'on vous excommunie.
Je ne fuis point Socrate : un oracle des Dieux
Ne s'avifa jamais de me déclarer fage,
Et mon Alcibiade eft trop loin de mes yeux.
C'eft vous que j'aimerais, vous qui feriez mon maître,
Vous contre la ciguë illuftre et fûr appui,
Vous fans qui tôt ou tard un Anitus, un prêtre,
Pourrait dévotement m'immoler comme lui.

Monfeigneur, autrefois *Augufte* fit des vers pour *Horace* et pour *Virgile* ; mais *Augufte* s'était fouillé par des profcriptions : *Charles IX* fit des vers, et même affez jolis, pour *Ronfard* ; mais *Charles IX* fut coupable d'avoir au moins permis la Saint-Barthelemi pire que les profcriptions. Je ne vous comparerai qu'à notre *Henri le grand*, à *François I.* Vous favez fans doute, Monfeigneur, cette charmante chanfon de *Henri le grand* pour fa maîtreffe :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur :
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Voilà des modèles d'hommes et de rois ; et vous les furpafferez. M. de *Bork* a ému mon

1737. cœur par tout ce qu'il m'a dit de votre A
royale ; mais il ne m'a rien appris.

Vous fentez bien, Monfeigneur, que j'
recevoir vos lettres très-tard, attendu
voyage. Enfin madame *du Châtelet* les a r
avec le Socrate. Le fieur *Thiriot* aura
retirer le paquet à la poſte plutôt ; ma
Chambrier le retira, et croyant que c'était
portrait, il voulait comme de raiſon le ga
Emilie eſt au déſeſpoir que ce ne ſoit que *So*
Monſeigneur, le palais de Cirey s'eſt
d'être orné de l'image du ſeul prince que
comptions ſur la terre. *Emilie* l'attend ; el
mérite ; et vous êtes juſte.

M. *Thiriot* a encore cru que j'allais en P
L'éclat de vos bontés pour moi l'a perſua
beaucoup de monde. On inféra cette nou
dans les gazettes il y a preſque un mois.
Monſeigneur, la pénétration de votre e
vous aura fait deviner mon caractère ; je
ſûr que vous m'aurez rendu la juſtice d
perſuadé que j'ai la plus extrême envie de
faire ma cour, mais que je n'ai eu nulleme
deſſein d'y aller. Je ſuis incapable de faire
telle démarche ſans un ordre précis.

La cour du roi votre père et votre perſo
Monſeigneur, doivent attirer des étrang
mais un homme de lettres qui vous eſt att
ne doit pas aller ſans ordre.

Je ne comptais pas aſſurément ſortir de C
il y a un mois. Madame *du Châtelet*, dont l'
eſt faite ſur le modèle de la vôtre, et q

ſurement avec vous une harmonie préétablie, devait me retenir dans ſa cour que je préfère, 1737.
ſans héſiter, à celle de tous les rois de la terre, et comme ami, et comme philoſophe, et comme homme libre, car

Fuge ſuſpicari
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere luſtrum.

Un orage m'a arraché de cette retraite heureuſe : la calomnie m'a été chercher juſque dans Cirey. Je ſuis perſécuté depuis que j'ai fait la Henriade. Croiriez-vous qu'on m'a reproché plus d'une fois d'avoir peint la Saint-Barthelemi avec des couleurs trop odieuſes ? On m'a appelé athée, parce que je dis que les hommes ne ſont point nés pour ſe detruire. Enfin la tempête a redoublé et je ſuis parti par les conſeils de mes meilleurs amis. J'avais eſquiſſé les principes aſſez faciles de la philoſophie de *Newton* ; madame *du Châtelet* avait ſa part à l'ouvrage : *Minerve* dictait, et j'écrivais. Je ſuis venu à Leyde travailler à rendre l'ouvrage moins indigne d'elle et de vous ; je ſuis venu à Amſterdam le faire imprimer et faire deſſiner les planches. Cela durera tout l'hiver. Voilà mon hiſtoire et mon occupation : les bontés de votre Alteſſe royale exigeaient cet aveu.

J'étais d'abord en Hollande ſous un autre nom pour éviter les viſites, les nouvelles connaiſſances et la perte du temps ; mais les gazettes ayant débité des bruits injurieux ſemés par mes ennemis, j'ai pris ſur le champ la réſolution

de les confondre en les démentant e
1737. fesant connaître.

Je n'ai pas encore eu le temps de l
la métaphysique dont vous avez daign
présent; le peu que j'en ai lu m'a
chaîne d'or qui va du ciel en terre. Il
vérité des chainons si déliés, qu'o
qu'ils ne se rompent; mais il y a tant
avoir faits, que je les admire, tout fragi
peuvent être.

Je vois très-bien qu'on peut c
l'espèce d'harmonie préétablie où M. *I*
venir, et qu'il y a bien des choses à di
son systême; mais il n'y a rien à dire
vertu et contre son génie. Le taxer d'a
d'immoralité, enfin le persécuter, m
absurde. Tous les théologiens de tous l
gens enivrés de chimères sacrées, ress
aux cardinaux qui condamnèrent *Ga*
voudraient-ils point brûler vif M. *Wo*
qu'il a plus d'esprit qu'eux? Ange tut
Wolf et de la raison, grand Prince, gé
et facile, est-ce qu'un coup d'œil
n'impose pas silence aux sots?

Dans les lettres que je reçois de votr
royale, parmi bien des traits de prin
philosophe, je remarque celui où vou
Cæsar est supra grammaticam. Cela est t
il sied très-bien à un prince de n'être pas
mais il ne sied pas d'écrire et
graphier comme une femme. Un prin
en tout avoir reçu la meilleure éduca

e ce que *Louis XIV* ne savait rien, de ce qu'il e savait pas même la langue de sa patrie, je onclus qu'il fut mal élevé. Il était né avec un prit juste et sage; mais on ne lui apprit qu'à anser et à jouer de la guitarre. Il ne lut jamais : s'il avait lu, s'il avait su l'histoire, vous auez moins de Français à Berlin. Votre royaume e se serait pas enrichi en 1686 des dépouilles u sien. Il aurait moins écouté le jésuite *le Telr*, il aurait, etc. etc. etc. 1737.

Ou votre éducation a été digne de votre génie, onseigneur, ou vous avez tout suppléé. Il n'y aucun prince à présent sur la terre qui pense omme vous. Je suis bien fâché que vous n'ayez oint de rivaux. Je serai toute ma vie, etc.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

DELICIAE HUMANI GENERIS,

CE titre vous est plus cher que celui de *monseiur*, d'*altesse royale*, et de *majesté*, et ne ous est pas moins dû.

Je dois d'abord rendre compte à votre Altesse oyale de mes marches, car enfin je me suis t votre sujet. Nous avons, nous autres cathoques, une espèce de sacremens que nous apelons la Confirmation; nous y choisissons un

1737. faint pour être notre patron dans le ciel, n
efpèce de Dieu tutélaire : je voudrais bien fa
pourquoi il me ferait permis de me choifi
petit dieu plutôt qu'un roi ? Vous êtes fait
être mon roi, bien plus affurément que
François d'Affife ou faint *Dominique* ne font
pour être mes faints. C'eft donc à mon roi
j'écris ; et je vous apprends, *Rex amate*,
je fuis revenu dans votre petite province
Cirey où habitent la philofophie, les grâces
liberté, l'étude. Il n'y manque que le port
votre Majefté. Vous ne nous le donnez pc
vous ne voulez point que nous ayons des i
pour les adorer, comme dit la fainte écri

J'ai vu enfin le Socrate dont votre Al
royale m'a daigne faire le préfent : ce p
me fait relire tout ce que *Platon* dit de *So*
Je fuis toujours de mon premier avis :

La Grèce, je l'avoue, eut un brillant deftin,
Mais Fréderic eft né : tout change ; je me flatte
Qu'Athènes quelque jour doit céder à Berlin ;
Et déjà Fréderic eft plus grand que Socrate,

auffi dégagé des fuperftitions populaires,
modefte qu'il etait vain. Vous n'allez point
une églife de luthériens vous faire déclarer
plus fage de tous les hommes : vous vo
nez à faire tout ce qu'il faut pour l'être. V
n'allez point de maifon en maifon, comme S
crate, dire au maître qu'il eft un fot, au préc
teur qu il eft un âne, au petit garçon qu'il
un ignorant : vous vous contentez de pe
tout cela de la plupart des animaux qu'

appelle

appelle hommes, et vous ſongez encore malgré cela à les rendre heureux. 1737.

J'ai à répondre aux critiques que votre Alteſſe royale a daigné me faire dans une de ſes lettres, au ſujet des anciens Romains qui dans les champs de Mars *portaient jadis du ſoin pour étendard.*

Le colonel du plus beau régiment de l'Europe de la peine à conſentir que les vainqueurs de la ſixieme partie de notre continent n'aient pas toujours eu des aigles d'or à la tête de leurs mées. Mais tout a un commencement. Quand les Romains n'étaient que des payſans, ils 'aient du foin pour enſeignes ; quand ils furent *populum latè regem*, ils eurent des aigles d'or. *Ovide* dans ſes faſtes dit expreſſément des iciens Romains :

Non illos cælo labentia ſigna movebant,
Sed ſua quæ magnum perdere crimen erat ;

itithèſe aſſez ridicule de dire : Ils ne connaiſſent point les ſignes céleſtes, ils ne connaiſſent que les ſignes de leurs armées. Il continue et dit, en parlant de ces ſignes, de ces enſeignes :

Illaque de fœno ; ſed erat reverentia fœno
Quantaque nunc aquilas cernis habere tuas.
Pertica ſuſpenſos portabat longa maniplos :
Undè maniplaris nomina miles habet.

Voilà mes bottes de foin bien conſtatés. A l'égard des premiers temps de leur hiſtoire, je m'en rapporte à votre Alteſſe royale comme ſur tous les premiers temps. Que penſez-vous de

—— *Remus* et de *Romulus*, fils du dieu *Mars*?
1737. la louve? du pivert? de la tête d'homme to
fraîche qui fit bâtir le capitole? des dieux
Lavinium qui revenaient à pied d'Albe à L
nium? de *Castor* et de *Pollux* combattant au
de Nigillo? d'*Attilius Navius* qui coupait
pierres avec un rasoir? de la vestale qui t
un vaisseau avec sa ceinture? du palladiu
des boucliers tombés du ciel? enfin de
Scevola, de *Lucrèce*, des *Horaces*, de *Curti*
histoires non moins chimériques que les mirac
dont je viens de parler. Monseigneur, il
mettre tout cela dans la salle d'*Odin* avec no
sainte Ampoule, la chemise de la Vierge,
sacré prépuce, et les livres de nos moines.

J'apprends que votre Altesse royale vient
faire rendre justice à M. *Wolf*. Vous immor
lisez votre nom; vous le rendez cher à tou
siècles en protégeant le philosophe éclairé co
tre le théologien absurde et intrigant. Conti
grand prince, grand homme; abattez le mo
tre de la superstition et du fanatisme, ce vé
table ennemi de la divinité et de la raison. Soy
le roi des philosophes: les autres princes
sont que les rois des hommes.

Je remercie tous les jours le ciel de ce q
vous existez. *Louis XIV*, dont j'aurai l'honne
d'envoyer un jour à votre Altesse royale l'histo
manuscrite, a passé les dernières années de
vie dans de misérables disputes au sujet d'u
bulle ridicule pour laquelle il s'intéressait
savoir pourquoi, et il est mort tiraillé par d

prêtres qui s'anathématisaient les uns les autres avec le zèle le plus insensé et le plus furieux. 1737.
Voilà à quoi les princes sont exposés : l'ignorance, mère de la superstition, les rend victimes des faux dévots. La science que vous possédez vous met hors de leurs atteintes.

J'ai lu avec une grande attention la Métaphysique de M. *Wolf.* Grand Prince, me permettez-vous de dire ce que j'en pense ? Je crois que c'est vous qui avez daigné la traduire : j'y ai vu des petites corrections de votre main. *Emilie* vient la lire avec moi.

C'est de votre Athènes nouvelle
Que ce trésor nous est venu ;
Mais Versailles n'en a rien su,
Ce trésor n'est pas fait pour elle.

Cette *Emilie*, digne de *Fréderic*, joint ici son admiration et ses respects pour le seul prince qu'elle trouve digne de l'être ; mais elle en est d'autant plus fâchée de n'avoir point le portrait votre Altesse royale. Il y a enfin quelque chose e prêt selon vos ordres. J'envoie celle-ci au maître de la poste de Trèves en droiture sans asser par Paris ; de-là elle ira à Vésel. Daignez ordonner si vous voulez que je me serve de cette voie.

Je suis avec un profond respect etc.

1737.

LETTRE XV

DU PRINCE ROY

Remusberg, le 7 d'avril.

MONSIEUR,

IL n'y a pas jusqu'à votre manière
qui ne me soit garant des attentions
que vous avez pour moi. Vous me
ton extrêmement flatteur; vous me
louanges; vous me donnez des titr
partiennent qu'à de grands hommes
combe sous le faix de ces louanges.

Mon empire sera bien petit, Mo
n'est composé que de sujets de vot
Faut-il des rois pour gouverner des pl
des ignorans pour conduire des gens
en un mot, des hommes pleins de le
pour contenir les vices de ceux qui
ment, non par la crainte des châtir
par la puérile appréhension de l'en
démons, mais par amour de la vertu

La raison est votre guide, elle est
veraine, et *Henri le grand*, le sain
protége. Une autre assistance vous se
fine. Cependant si je me voyais, re
au poste que j'occupe, en état de vo
sentir les effets des sentimens que j'ai
vous trouveriez en moi un saint qui
jamais invoquer en vain: je commenc

en donner un petit échantillon. Il me paraît que vous ſouhaitez d'avoir mon portrait ; vous le 17 voulez, je l'ai commandé ſur l'heure.

Pour vous montrer à quel point les arts ſont en honneur chez nous, apprenez, Monſieur, qu'il n'eſt aucune ſcience que nous ne tâchions d'anoblir. Un de mes gentilshommes nommé *Knobelſdorf*, qui ne borne pas ſes talens à ſavoir manier le pinceau, a tiré ce portrait. Il ſait qu'il travaille pour vous, et que vous êtes connaiſſeur : c'eſt un aiguillon qui ſuffit pour l'animer à ſe ſurpaſſer. Un de mes intimes amis, le baron de *Keyſerling* ou *Céſarion*, vous rendra mon effigie. Il ſera à Cirey vers la fin du mois prochain. Vous jugerez, en le voyant, s'il ne mérite pas l'eſtime de tout honnête homme. Je vous prie, Monſieur, de vous confier à lui. Il eſt chargé de vous preſſer vivement au ſujet de la Pucelle, de la Philoſophie de *Newton*, de l'Hiſtoire de *Louis XIV*, et de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins d'être né poëte ? Je ne ſuis pas aſſez aveuglé ſur moi-même pour imaginer que j'aie le talent de la verſification. Ecrire dans une langue étrangère, y compoſer des vers, et qui pis eſt, ſe voir déſavoué d'*Apollon*, c'en eſt trop.

Je rime pour rimer ; mais eſt-ce être poëte,
Que de ſavoir marquer le repos dans un vers ;
Et ſe ſentant preſſé d'une ardeur indiſcrète,
Aller pſalmodier ſur des ſujets divers ?
Mais, lorſque je te vois t'élever dans les airs,

Et d'un vol assûré prendre l'essor rapide,
1737. Je crois dans ce moment que Voltaire me guide:
Mais non, Icare tombe, et périt dans les mers.

En vérité nous autres poëtes nous promettons beaucoup et tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adressés, je tombe dans la même faute. Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle soit capable d'attirer M. de *Voltaire*, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe.

Je me rends, Monsieur, à vos raisons. Vous justifiez vos vers à merveille. Les Romains ont eu des bottes de foin en guise d'étendards. Vous m'éclairez, vous m'instruisez; vous savez me faire tirer profit de mon ignorance même.

Par quoi mon régiment a-t-il pu exciter votre curiosité? je voudrais qu'il fût connu par sa bravoure et non par sa beauté. Ce n'est pas par un vain appareil de pompe et de magnificence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec lesquelles *Alexandre* assujettit la Gréce et conquit la plus grande partie de l'Asie, étaient conditionnées bien differemment. Le fer fesait leur unique parure. Ils étaient par une longue et pénible habitude endurcis aux travaux; ils savaient endurer la faim, la soif, et tous les maux qu'entraîne après soi l'âpreté d'une longue guerre. Une rigoureuse et rigide discipline les unissait intimement ensemble, les fesait tous concourir à un même but,

et les rendait propres à exécuter avec promp-
titude et vigueur les desseins les plus vastes de 173
leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'histoire romaine, je me suis vu engagé à soutenir sa vérité, et cela par un motif qui vous surprendra. Pour vous l'expliquer, je suis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me sera possible.

Il y a quelques années qu'on trouva dans un anuscrit du Vatican l'histoire de *Romulus* et de *Remus*, rapportée d'une manière toute différente : celle dont elle nous est connue. Ce manuscrit fait foi que *Remus* s'échappa des poursuites le son frère, et que pour se dérober à sa jalouse fureur, il se réfugia dans les provinces septentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une ville située auprès d'un grand ac, à laquelle il donna son nom; et qu'après a mort il fut inhumé dans une île qui s'élevant du sein des eaux, forme une espèce de montagne au milieu du lac.

Deux moines sont venus ici il y a quatre ans, de la part du pape, pour découvrir l'endroit que *Remus* a fondé, selon la description que je viens d'en faire. Ils ont jugé que ce devait être Renusberg, ou comme qui dirait *Mont-Remus*. Ces bons pères ont fait creuser dans l'île de toutes parts pour découvrir les cendres de *Remus*. Soit qu'elles n'aient pas été conservées assez soigneusement, ou que le temps qui détruit tout, les ait confondues avec la terre, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont rien trouvé.

37. Une chofe qui n'eft pas plus avérée que c
là, c'eft qu'il y a environ cent ans, en
les fondemens de ce château, on trouva
pierres fur lefquelles était gravée l'hiftoire
vol des vautours. Quoique les figures aient
fort effacées, on en a pu reconnaitre quel
chofe. Nos gothiques aïeux, malheureuf
fort ignorans et peu curieux des antiquités,
négligé de nous conferver ces précieux
mens de l'hiftoire, et nous ont par conféq
laiffés dans une incertitude obfcure fur la vé
d'un fait auffi important.

On a trouvé, il n'y a pas trois mois,
remuant la terre dans le jardin, une urne p
monnaies romaines : mais qui étaient fi viei
que le coin en était quafi tout effacé. Je l
envoyées à M. de *la Croze*. Il a jugé que le
antiquité pouvait être de dix-fept à dix-
fiècles.

J'efpère, Monfieur, que vous me faurez g
de l'anecdote que je viens de vous appren
et qu'en fa faveur vous excuferez l'intérêt que je
prends à tout ce qui peut regarder l'hiftoire d
des fondateurs de Rome, dont je crois confer
la cendre. D'ailleurs on ne m'accufe point
trop de crédulité. Si je péche ce n'eft pas
fuperftition.

Ma foi fe défiant même du vraifemblable,
En évitant l'erreur cherche la vérité.
Le grand, le merveilleux approchent de la fable ;
Le vrai fe reconnait à la fimplicité.

L'amour de la vérité et l'horreur de l'injuftice
m'ont fait embraffer le parti de M. *Wolf*. La

ŕité nue a peu de pouvoir fur l'efprit de la plupart des hommes ; pour fe montrer, il faut qu'elle foit revêtue du rang, de la dignité et de la protection des grands. 1737.

L'ignorance, le fanatifme, la fuperftition, un zèle aveugle, mêlé de jaloufie, ont pourfuivi M. *Wolf*. Ce font eux qui lui ont imputé des crimes, jufqu'à ce qu'enfin le monde commence à appercevoir l'aurore de fon innocence.

Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'eft point due, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je peux vous affurer que je n'ai point traduit la métaphyfique de M. *Wolf*; c'eft un de mes amis à qui l'honneur en eft dû. Un enchaînement d'événemens l'a conduit en Ruffie où il eft depuis quelques mois, quoiqu'il mérite un fort meilleur. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occafionné, et celui de la correction. Le copifte tient le refte de cette traduction ; je l'attends tous les jours ; vous l'aurez dans peu.

Le fouvenir d'*Emilie* m'eft bien flatteur. Je vous prie de l'affurer que j'ai des fentimens très-diftingués pour elle, car l'Europe la compte au rang des plus grands hommes.

Que pourrais-je refufer à *Newton* venu à la plus haute fcience, revêtu des agrémens de la beauté, des charmes et des grâces de la jeuneffe ?

J'envoie cette lettre par le canal du fieur *du Breuil*, à l'adreffe que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il ferait bon de prendre des mefures avec le maître de pofte de Trèves pour régler

1737. notre petite correfpondance. J'atte vous ayez pris des arrangemens avec de me fervir de cette voie.

Quand eft-ce que le plus grand hor France n'aura plus befoin de tant d tions ? Eft-ce que vos compatriotes feuls à vous dénier la gloire qui vous Sortez de cette ingrate patrie, et ve un pays où vous ferez adoré. Que v trouvent un jour dans cette nouvelle leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux
Fais-nous part du tréfor de ta philofophie:
Des peuples de favans fuivront tes étend:
Eclaire-les du feu de ton puiffant génie.
Les myrtes, les lauriers foignés dans ce ca
Attendent que, cueillis par les mains d'En
Ils fervent quelque jour à te ceindre le fr
J'en vois crever Rouffeau de fureur et d'e

Je viens de recevoir l'Enfant prodig plein de beaux endroits; il n'y manq dernière main.

Vos lettres me font un plaifir infini; vous avoue que je leur préférerais de b la fatisfaction de m'entretenir avec vo vous affurer de vive voix de la plus eftime avec laquelle je fuis à jamais, M

votre très-affectionné a

FÉDERIC.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

. . . .

VOILA, Monseigneur, les réflexions que vous 'avez ordonné de faire sur cette ode (*) dont votre Altesse royale a daigné embellir la poésie françaife. Souffrez que je vous dise encore combien je suis étonné de l'honneur que vous faites à notre langue ; et sans fatiguer davantage votre modestie de tout ce que m'inspire mon admiration, je suis venu au détail de chaque strophe. Après avoir cueilli avec votre Altesse royale les fleurs de la poésie, il faut passer aux épines de la métaphysique.

J'admire avec votre Altesse royale l'esprit vaste et précis, la méthode, la finesse de M. *Wolf*. Il me paraît qu'il y a de la honte à le persécuter, et de la gloire à le protéger. Je vois avec un plaisir extrême que vous le protégez en prince, et que vous le jugez en philosophe.

Votre Altesse royale a senti, en esprit supérieur, le point critique de cette métaphysique, d'ailleurs admirable. Cet être simple dont il parle, donne naissance à bien des difficultés. Il y a, dit-il art. XVI, des êtres simples par-tout où il y a des êtres composés. Voici ses propres paroles : " S'il n'y avait pas des êtres simples, il faudrait que toutes les parties les plus petites

(*) Sur l'Oubli.

1737. ,, confiftaffent en d'autres parties ; et comme on ,, ne pourrait indiquer aucune raison d'où viendraient les êtres compofés, auffi peu qu'on ,, pourrait comprendre d'où exifterait un nombre s'il ne devait point contenir d'unités, il ,, faut à la fin concevoir des êtres fimples ,, lefquels les êtres compofés ont exifté."

Enfuite, art. LXXX : " Les êtres fimp ,, n'ont ni figure, ni grandeur, et ne peuvent ,, remplir d'efpace."

Ne pourrait-on pas répondre à ces affertions, 1°. Un être compofé eft néceffairement divil à l'infini; et cela eft prouvé géométriquem 2°. S'il n'eft pas phyfiquement divifible à l'infini, c'eft que nos inftrumens font trop groffiers; c'eft que les formes et les générations des chofes ne pourraient fubfifter, fi les premiers princi pes dont les chofes font formées, fe divifaient fe décompofaient. Divifez, décompofez le p mier germe des hommes, des plantes, il n'y aura plus ni hommes ni plantes. Il faut donc qu'il y ait des corps indivifés.

Mais il ne s'enfuit pas de-là que ces premiers germes, ces premiers principes foient indivifibles en effet, fimples, fans étendue; car alors ils ne feraient pas corps, et il fe trouverait qu la matière ne ferait pas compofée de matière que les corps ne feraient pas compofés de corps ce qui ferait un peu étrange.

Que fera-ce donc que les premiers principe de la matière ? Ce feront des corps divifible

fans doute ; mais qui feront indivifes tant que la nature des chofes fubfiftera. 1737.

Mais quelle fera la raifon fuffifante de l'exiftence des corps ? Il n'y a certainement que deux façons de concevoir la chofe : ou les corps font tels par leur nature neceffairement, ou ils font l'ouvrage de la volonte d'un libre, et très-libre Etre fuprême. Il n'y a pas un troifième parti à prendre Mais dans les deux opinions on a des difficultés bien grandes à réfoudre.

Quelle fera donc l'opinion que j'embrafferai ? celle où j'aurai, de compte fait, moins d'abfurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le fyftême de l'exiftence neceffaire de la matiere : je me range donc à l'opinion de l'exiftence de l'Etre fuprême, comme la plus vraifemblable et la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonftration, proprement dite, de l'exiftence de cet Etre indépendant de la matière. Je me fouviens que je ne laiffais pas, en Angleterre, d'embarraffer un peu le fameux docteur *Clarke*, quand je lui difais : On ne peut appeler démonftration, un enchaînement d'idées qui laiffe toujours des difficultés. Dire que le quarré conftruit fur le grand côté d'un triangle, eft égal au quarré des deux côtés, c'eft une démonftration qui, toute compliquée qu'elle eft, ne laiffe aucune difficulté. Mais l'exiftence d'un être créateur, laiffe encore des difficultés infurmontables à l'efprit humain. Donc cette vérité ne peut être mife au

1737. rang des démonſtrations proprement dites. Je la crois cette verité ; mais je la crois comme ce qui eſt le plus vraiſemblable ; c'eſt une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres.

Il y aurait ſur cela bien des choſes à dire ; mais ce ſerait porter de l'or au Pérou que de fatiguer votre Alteſſe royale de réflexions philoſophiques.

Toute la métaphyſique, à mon gré, contient deux choſes : la première, ce que les hommes de bon ſens ſavent ; la ſeconde, ce qu'ils ne ſauront jamais.

Nous ſavons, par exemple, ce que c'eſt qu'une idée ſimple, une idée compoſée : nous ne ſaurons jamais ce que c'eſt que cet être qui a des idées. Nous meſurons les corps ; nous ne ſaurons jamais ce que c'eſt que la matière. Nous ne pouvons juger de tout cela que par la voie de l'analogie : c'eſt un bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, avec lequel nous ne laiſſons pas d'aller et auſſi de tomber.

Cette analogie m'apprend que les bêtes étant faites comme moi, ayant du ſentiment comme moi, des idées comme moi, pourraient bien être ce que je ſuis. Quand je veux aller au-delà, je trouve un abyme, et je m'arrête ſur le bord du précipice.

Tout ce que je ſais, c'eſt que, ſoit que la matière ſoit éternelle, (ce qui eſt bien incompréhenſible) ſoit qu'elle ait été créée dans le temps, (ce qui eſt ſujet à de grands embarras) ſoit que notre ame périſſe avec nous, ſoit qu'elle jouiſſe de l'immortalité, on ne peut dans ces incertitudes

sans doute ; mais qui seront indivises tant que nature des choses subsistera. 173

Mais quelle sera la raison suffisante de l'existence des corps? Il n'y a certainement que deux façons de concevoir la chose : ou les corps sont tels par leur nature necessairement, ou ils sont l'ouvrage de la volonté d'un libre, et très-libre Etre suprême. Il n'y a pas un troisième parti à prendre Mais dans les deux opinions on a des difficultés bien grandes à résoudre.

Quelle sera donc l'opinion que j'embrasserai? celle où j'aurai, de compte fait, moins d'absurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le systême de l'existence nécessaire de la matiere : je me range donc à l'opinion de l'existence de l'Etre suprême, comme la plus vraisemblable et la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonstration, proprement dite, de l'existence de cet Etre indépendant de la matière. Je me souviens que je ne laissais pas, en Angleterre, d'embarrasser un peu le fameux docteur *Clarke*, quand je lui disais : On ne peut appeler démonstration, un enchainement d'idées qui laisse toujours des difficultés. Dire que le quarré construit sur le grand côté d'un triangle, est égal au quarré des deux côtés, c'est une démonstration qui, toute compliquée qu'elle est, ne laisse aucune difficulté. Mais l'existence d'un être créateur, laisse encore des difficultés insurmontables à l'esprit humain. Donc cette vérité ne peut être mise au

Un des plus grands biens que vous ferez
hommes, ce ſera de fouler aux pieds la ſu
tition et le fanatiſme ; de ne pas perme
qu'un homme en robe perſécute d'au
hommes qui ne penſent pas comme lui. I
très-certain que les philoſophes ne troubler
jamais les Etats. Pourquoi donc troubler
philoſophes ? Qu'importait à la Hollande
Bayle eût raiſon ? Pourquoi faut-il que *Jur*
ce miniſtre fanatique, ait eu le crédit de
arracher à *Bayle* ſa petite fortune ? Les phi
phes ne demandent que de la tranquillité ;
ne veulent que vivre en paix ſous le gouve
ment établi ; et il n'y a pas un théologien
ne voulût être le maître de l'Etat. Eſt-il po
que des hommes qui n'ont d'autre ſcience
le don de parler ſans s'entendre et ſans
entendus, aient dominé et dominent e
preſque par-tout !

Les pays du Nord ont cet avantage ſur l
de l'Europe, que ces tyrans des ames
moins de puiſſance qu'ailleurs. Auſſi les
du Nord ſont-ils, pour la plupart,
ſuperſtitieux et moins méchans qu'aille
prince italien ſe ſervira du poiſon et ira à c
L'Allemagne proteſtante n'a ni de pareil
de pareils monſtres ; et en général ie n'a
de peine à prouver que les rois les moin
titieux ont toujours été les meilleurs p

Vous voyez, digne héritier de l'eſprit
Aurèle, avec quelle liberté j'oſe vo
Vous êtes preſque le ſeul ſur la terre qu
qu'on vous parle ainſi.

1737

LETTRE XX.

DU PRINCE ROYAL.

A Amate, le 14 de mai.

MONSIEUR,

: vous demande excuse de l'injustice que je
ıs ai faite et à votre sincérité dans ma dernière
re. Je suis charmé de m'être trompé et de
r que vous me connaissez assez pour vouloir
:ver les fautes que j'ai faites.

e passe condamnation au sujet de mon ode.
:onviens de toutes les fautes que vous me
rochez : mais loin de me rebuter, je vous
ortunerai encore avec quelques-unes de
s pièces que je vous prierai de vouloir corri-
avec la même sincérité. Si je n'y profite
:ement, je trouve toujours ce moyen heu-
x pour vous excroquer quelques bons vers.

e passe à présent à la philosophie. Vous
'ez en tout la route des grands génies, qui,
de se sentir animés d'une basse et vile
usie, estiment le mérite où ils le rencontrent
e prisent sans prévention. Je vous fais des
ıplimens à la place de M. *Wolf* sur la manière
ıtageuse dont vous vous expliquez sur son
t. Je vois, Monsieur, que vous avez très-
ı compris les difficultés qu'il y a sur l'*être*
le. Souffrez que j'y reponde.

es géomètres prouvent qu'une ligne peut

1737. être divisée à l'infini; que tout ce
côtés ou deux faces, ce qui revient
peut l'être également: mais, dans la p
de M. *Wolf*, il ne s'agit, si je ne me t
de lignes ni de points, il s'agit des
parties indivisibles qui composent l

Personne ne peut ni ne pourra
apercevoir : donc on n'en peut avoir
nous n'avons d'idées nettes que des
tombent sous nos sens M. *Wolf* dit
l'*être simple* n'est pas, il écarte l'espa
gueur, la largeur, etc. avec beaucoup
tion, pour prévenir le raisonnement
tres qui n'est plus applicable à son ê
parce qu'il n'a aucune propriété de
Notre philosophe se sert de l'artific
Paul, qui après nous avoir promenés j
le sanctuaire des cieux, nous abando
propre imagination, suppléant par
d'*ineffable* à ce qu'il n'aurait pu expl
donner prise sur lui.

Il me semble cependant qu'il n'y
plus vrai, que toute chose composée
des parties. Ces parties en peuvent a
tour autant que vous en voudrez ima
enfin il faut pourtant qu'on trouve d
et faute de n'avoir pas l'organe des y
l'attouchement assez subtil, faute d'
assez délicats, nous ne décomposer
la matière jusqu'à pouvoir trouver

Que vous représentez-vous quand
sez à un régiment composé de qui

ommes? Vous vous repréfentez ces quinze 1737.
cents hommes comme autant d'unités ou comme autant d'individus réunis fous un même chef. Prenons un de ces hommes feul : je trouve que c'eft un être fini, qui a de l'étendue, largeur, épaiffeur, etc. que cet être a des bornes, et par conféquent une figure : je trouve qu'il eft divifible à l'infini. Pourrait-il être un être fini et infini en même temps? Non, car cela implique contradiction. Or, comme une chofe ne faurait être et ne pas être en même temps, il faut néceffairement que l'homme ne foit pas infini: donc il n'eft pas divifible à l'infini; donc il y a des unités qui, prifes enfemble, font des nombres compofés; et ce font ces nombres, dès qu'ils font compofés, qu'on nomme matière.

Je vous abandonne volontiers le divin *Ariftote*, le divin *Platon*, et tous les héros de la philofophie fcolaftique. C'étaient des hommes qui avaient recours à des mots pour cacher leur ignorance. Leurs difciples les en croyaient fur leur réputation ; et des fiècles entiers fe font contentés de parler fans s'entendre. Il n'eft plus permis de nos jours de fe fervir de mots que dans leur fens propre. M. *Wolf* donne la définition de chaque mot, il règle fon ufage ; et ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de difputes qui ne naiffent fouvent que d'un jeu de mots, ou de la différente fignification que les perfonnes y attachent.

Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphyfique ; mais je vous avoue qu'in-

dépendamment de cela, je ne faurais défer à mon efprit, naturellement curieux, d'ap fondir les myftères qui l'intéreffent beauco et qui l'attirent par les difficultés qu'ils prefentent.

Vous me dites le plus poliment du monde je fuis une bête. Je m'en étais bien doute peu jufqu'à préfent; mais je commence à en convaincu. A parler férieufement vous n'a pas tort; et cette raifon, prérogative dont hommes tirent un fi glorieux avantage, qu ce qui la pofsède? des hommes qui, pour v enfemble, ont été obligés de fe choifir de périeurs, et de fe faire des lois, pour s'app dre que c'était une injuftice de s'entretuer fe voler, etc. Ces hommes raifonnables fe la guerre pour de vains argumens qu'ils ne prennent pas : ces êtres raifonnables on religions différentes, toutes plus abfurd unes que les autres; ils aiment à vivre temps, et fe plaignent de la durée du te de l'ennui pendant toute leur vie. Soi les effets de cette raifon qui les diftin brutes?

On peut m'objecter les favantes déc des géomètres, les calculs de M. *Ber* de *Newton*: mais en quoi ces gens-là ils plus raifonnables que les autres? Ils toute leur vie à chercher des propofit briques, des rapports de nombres; iraient aucun profit de la courte et br te la vie.

Que j'approuve un philofophe

:lasser auprès d'*Emilie* ! Je sais bien que je pré- 1737
:erais infiniment sa connaissance à celle du
ntre de gravité, de la quadrature du cercle,
l'or potable, et du péché contre le Saint-
prit.

Vous parlez, Monsieur, en homme instruit
r ce qui regarde les princes du Nord. Ils ont
contestablement de grandes obligations à
uther et à *Calvin*, (pauvres gens d'ailleurs)
i les ont affranchis du joug des prêtres et de
cour romaine, et qui ont augmenté considé-
blement leurs revenus par la sécularisation des
ens ecclésiastiques. Leur religion cependant
:st pas purifiée de superstitieux et de bigots.
ous avons une secte de béats qui ne ressem-
ent pas mal aux presbytériens d'Angleterre,
qui sont d'autant plus insupportables qu'ils
mnent avec beaucoup d'orthodoxie et sans
pel tous ceux qui ne sont pas de leur avis.
i est obligé de cacher ses sentimens pour ne se
int fa re d'ennemis mal à propos. C'est un
overbe commun, et qui est dans la bouche
tout le monde, de dire : cet homme n'a ni
ni loi. Cela vaut seul la décision d'un con-
e. On vous damne, sans vous entendre, et
vous persécute, sans vous connaître. D'ail-
irs, attaquer la religion reçue dans un pays,
it attaquer dans son dernier retranchement
nour propre des hommes, qui leur fait pré-
er un sentiment reçu et la foi de leurs pères
oute autre créance, quoique plus raisonnable
e la leur.

Je pense comme vous, Monsieur, sur M.

1732. *Bayle*. Cet indigne *Jurieu* qui le persécutait, oubliait le premier devoir de toute religion, qui est la charité. M. *Bayle* m'a paru d'ailleurs d'autant plus estimable, qu'il était de la secte des académiciens qui ne fesaient que rapporter simplement le pour et le contre des questions, sans décider témérairement sur des sujets dont nous ne pouvons découvrir que les abymes.

Il me semble que je vous vois à table, le verre à la main, vous ressouvenir de votre ami. Il m'est plus flatteur que vous buviez à ma santé, que de voir ériger en mon honneur les temples qu'on érigeait à *Auguste*. *Brutus* se contentait de l'approbation de *Caton* : les suffrages d'un sage me suffisent.

Que vous prêtez un secours puissant à mon amour propre ! je lui oppose sans cesse l'amitié que vous avez pour moi ; mais qu'il est difficile de se rendre justice ! et combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous sentons une pente si naturelle !

Mon petit ambassadeur partira dans peu p[illegible] Cirey, muni d'un crédit et du portrait que v[illegible] voulez absolument avoir. Des occupations militaires ont retardé son départ. Il est comme le Messie annoncé : je vous en parle toujours et il n'arrive jamais. C'est à lui que je vous prie remettre tout ce que vous voudrez conf[illegible] [illegible] ma discrétion. Je suis avec une très-part[illegible] estime, Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XXI. 1737

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

J'AI reçu la lettre du prince philoſophe, (du 14 mai) et j'apprends qu'il y a un gros paquet pour moi entre les mains du ſieur *du Breuil Tronchin*, à Amſterdam. Ce paquet eſt probablement la ſeconde partie de la métaphyſique; tout eſt de votre reſſort, prince inimitable. Je ſuis avec votre Alteſſe royale comme un cercle infiniment petit, concentrique à un cercle infiniment grand; toutes les lignes du cercle infiniment grand vont trouver le centre du pauvre infiniment petit; mais quelle différence de leur circonférence! J'aime tout ce que votre génie aime; mais je touche à peine ce que vous embraſſez. Je vois non-ſeulement le protecteur de M. *Wolf*, mais une intelligence égale à lui. Je is oſer parler à cette intelligence.

Vous me faites l'honneur de me dire qu'un être tel que l'homme ne ſaurait être fini et infini à la fois, et que cela impliquerait contraction: il eſt vrai qu'il ne ſaurait être fini et infini dans le même ſens; mais il peut être fini phyſiquement, et être diviſible à l'infini géométriquement. Cette diviſion à l'infini n'eſt autre choſe que l'impoſſibilité d'aſſigner un dernier point indiviſible; et cette impuiſſance eſt ce que les hommes appellent infini en petit; de même que

l'impuiſſance d'aſſigner les bornes de l'éte
1737. eſt ce que nous appelons l'infini en grand.

Par exemple, ſoit une unité: 1 eſt fini; prenez $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, etc. vous n'épuiſere mais cette ſerie. Il eſt pourtant vrai que ſérie, une moitié, un quart, un huitième, u zième, priſe toute entière, eſt égale à cette u Voilà, je crois, tout le ſecret de l'infini en

De même, prenez tout d'un coup l'infi grand, il eſt certain que les nombres 1, 2 8, 16, 32, etc. n'en approcheront jamais; prenez tous ces nombres à la fois, ſans com ils ſont égaux à l'infini.

Cette méthode eſt celle des géomètres; eſt démontrée; on ne peut pas en appeler.

Il n'y a donc nulle contradiction entre deux propoſitions: cette unité eſt finie; ſérie $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$; égale à cette unité, eſt infini

Ces vérités, ces démonſtrations géom ques n'empêchent point du tout qu'il n'y ait êtres indiviſés dans la nature, des êtres des atomes; ſans quoi le monde ne ſerait organiſé. Il eſt très-vrai que la matière eſt c ſée d'indiviſés parce qu'il faut des êtres inal bles pour faire des germes qui ſont toujour mêmes; parce que les élémens des êtres mi ne ſeraient pas élémens s'ils étaient compo il eſt donc très-vrai que les principes des ch ſont des ſubſtances, dures, ſolides, indiviſi is ces principes ſont-ils pour cela inc ples? je n' vois nullement la conſéquen S'ils étaient encore diviſés, cet univers ne ſe

pas tel qu'il eſt; mais il eſt toujours clair qu'ils ſont diviſibles, puiſqu'ils ſont matière, qu'ils ont des côtés. 1737.

Tant que les élémens du feu, de l'eau, de l'air, feront tels qu'ils ſont, indiviſés, ils feront les mêmes; la nature ne changera pas; mais l'auteur de la nature peut les diviſer.

Reſte actuellement à comprendre comment, ſelon M. *Wolf*, la matière ſerait compoſée d'êtres ſimples ſans étendue; c'eſt à quoi ma pauvre ame ne peut arriver. J'attends la ſeconde partie de cette métaphyſique dont votre Alteſſe royale daigne me faire préſent. J'eſpère que cette ſeconde partie me donnera des ailes pour m'élever vers l'être ſimple; ma miſérable peſanteur me rabaiſſe toujours vers l'être étendu.

Quand eſt-ce que j'aurai des ailes, pour aller rendre mes reſpects à l'être le moins ſimple, le plus univerſel qui exiſte dans le monde, à votre Alteſſe royale?

Madame la marquiſe *du Châtelet* attend avec patience cet homme aimable que *Fréderic* apele ſon ami, cet *Ephestion* de cet *Alexandre*.

Monſeigneur, je vais enfin uſer de vos bontés; je vais prendre la liberté de mettre en uſage votre caractère bienfeſant. Je demande inſtamment une grâce au prince philoſophe.

Je m'aviſai, je ne ſais comment, il y a quelques années, d'écrire une eſpèce d'hiſtoire de cet homme moitié *Alexandre*, moitié *Don Quichotte*, de ce roi de Suède ſi fameux. M. *Fabrice*, qui avait été ſept ans auprès de lui, l'envoyé de France et

l'envoyé d'Angleterre, un colonel de
1737. m'avaient donné des mémoires. Ces
très-bien pu se tromper; et j'ai si
était difficile d'écrire une histoire cor
Tous ceux qui ont vu les mêmes év
ont vus avec des yeux différens; le
contredisent. Il faudrait pour écrire l'
roi que tous les témoins fussent mort
Rome on attend pour faire un sai
maîtresses, ses créanciers, ses valets
ou ses pages soient enterrés.

De plus, je me reproche fort d'avo
deux tomes pour un seul homme,
homme n'est pas vous.

J'ai honte, sur-tout, d'avoir parlé
combats, de tant de maux faits aux l
m'en repens d'autant plus, que quelc
ont dit, en parlant de ces combats, qu
pas dit vrai, attendu que je n'avais
leurs régimens; ils supposaient que je
leur histoire.

J'aurais bien mieux fait d'éviter tou
de combats donnés chez les Sarmates
plus profondément dans le détail de c
czar pour le bien de l'humanité. Je
cas d'une lieue en quarré défrichée
plaine jonchée de morts.

On a commencé une nouvelle édi
folies en prose et en vers; il me sen
folies deviendraient plus utiles, si je
abrégé des grandes choses qu'a faites C
et des choses utiles qu'a faites le czar

Je n'ai pas de mémoires de Moscovie dans ma ——
et e de Cirey. La philosophie, les belles- 1737
res, la paix, la félicité y habitent; mais on
y a aucune nouvelle des Russes.

Je me jette aux pieds de votre Altesse royale; e la supplie de vouloir bien engager un serviteur :lairé qu'elle a en Moscovie, à répondre aux questio ci-jointes. J'aurai à votre Altesse royale l'ob- ion d'avoir mieux connu la vérité: c'est un nmerce rare entre des princes et des particuliers. 7ous ne ressemblez en rien aux autres princes: demandera aux autres des biens, des hon- ırs; on demandera à vous seul d'être éclairé. Salomon du Nord, la reine de Saba, c'est-à- :e, de Cirey, joint ses sentimens d'admiration x miens.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 25 mai.

C'est sans doute un héros, c'est un sage, un grand homme,
ui fonda cet asile embelli par vos pas;
is cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome,
Rémus ne le méritait pas.
Scipion l'africain bravant sa république,
quittant un sénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui fesait trembler Rome et qui fut son appui.
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette auguste science

D'embellir la raiſon, de forcer les eſprits.
1737. Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix;
L'art d'aimer, de le dire, et ſur-tout l'art de plaire
Tous trois vous ont formé, leur eſprit vous éclair
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux.
Vous ſuivez leur exemple, ils ſont vos vrais ai
La véritable Rome eſt cette heureuſe enceinte,
Où les Plaiſirs pour vous vont tous ſe ſigna
L'autre Rome eſt tombée, et n'eſt plus q ia
Remusberg eſt la ſeule où je voudrais al .

Voilà, Monſeigneur, ce que je penſe du Rémus; je ſuis deſtiné à avoir en tout des opi fort différentes des moines. Vos deux antiq capuchons, ſoi-diſant envoyés par le pape voir ſi le frère de *Romulus* a fondé votre devaient bien faire un ſaint de ce *Re* , pouvant faire le fondateur de votre palais; apparemment que *Remus* aurait été auſſi de ſe voir en paradis qu'en Pruſſe.

On attend avec impatience dans le petit de Cirey, deux choſes qui ſeront bien rares France. Le portrait d'un prince tel que vous, M. de *Keyſerling*, que votre Alteſſe royale du nom de ſon ami intime.

Louis XIV diſait un jour à un homme avait rendu de grands ſervices au roi d'Eſ *Charles II*, et qui avait eu ſa familiarité : Le d'Eſpagne vous aimait donc beaucoup! Ah, répondit le pauvre courtiſan, eſt-ce que autres rois vous aimez quelque choſe?

Vous voulez donc, Monſeigneur, avoir

les vertus qu'on leur souhaite si inutilement, et dont on les a toujours loués si mal à propos ; ce 1737
n'est donc pas assez d'être supérieur aux hommes par l'esprit comme par le rang, vous l'êtes encore .r le cœur. Vous, prince et ami ! Voilà deux ands titres réunis qu'on a cru jusqu'ici incom-atibles.

Cependant, j'avais toujours osé penser que c'é- aux princes à sentir l'amitié pure, car d'ordi- e les particuliers qui prétendent être amis, ont rivaux. On a toujours quelque chose à se dis- er ; de la gloire, des places, des femmes, et -tout des faveurs de vous autres maîtres de la rre, qu'on se dispute encore plus que celles des mmes, qui vous valent pourtant bien.

Mais il me semble qu'un prince, et sur-tout un nce tel que vous, n'a rien à disputer, n'a point e rival à craindre, et peut aimer sans embarras et tout à son aise. Heureux, Monseigneur, qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre ! M. de *Keyserling* ne désire rien, sans doute. Tout ce qui m'étonne, c'est qu'il voyage.

Cirey est aussi, Monseigneur, un petit temple dédié à l'amitié. Madame *du Châtelet*, qui, je vous assure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de son sexe, n'est pas indigne de sa visite, et elle le recevra comme l'ami du prince *Fréderic*.

Que votre Altesse royale soit bien persuadée, Monseigneur, qu'il n'y aura jamais à Cirey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici une petite statue de l'Amour, au bas de laquelle nous avons mis

1736. *noto Deo*; nous mettrons au bas de votre port *soli Principi*.

Je me fais bien mauvais gré de ne dire dans mes lettres, à votre Altesse royale, au nouvelle de la littérature française à laquelle v daignez vous intéresser; mais je vis dans retraite profonde, auprès de la dame la plus (mable du siècle présent, et avec les livres du siè passé; il n'est guère parvenu dans ma retraite nouveautés qui méritent d'aller au Mont-P

Nos belles-lettres commencent à bien (rer; soit qu'elles manquent d'encouragement, que les Français, après avoir trouvé le bien siècle de *Louis XIV*, aient aujourd'hui le mal de chercher le mieux; soit qu'en tout | nature se repose après de grands efforts, co les terres après une moisson abondante.

La partie de la philosophie la plus le hommes, celle qui regarde l'ame, ne jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra penser librement. Un certain nombre de superstitieux fait grand tort ici à toute vérité *Cicéron* vivait, et qu'il écrivît *De naturâ Deo* ou ses Tusculanes; si *Virgile* disait:

> *Felix qui potuit rerum cognoscere causas:*
> *Atque metus omnes et inexorabile fatum*
> *Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis ava*

Cicéron et *Virgile* courraient grand risque; il que les jésuites à qui il est permis de tout dire si votre Altesse royale a lu ce qu'ils disent, je d qu'elle leur fasse le même honneur qu'à M. *Ro* Pour bien écrire l'histoire, il faut être

's libre; mais la plupart des français réfugiés
Hollande ou en Angleterre, ont altéré la pureté 1737.
leur langue.

A l'égard de nos universités; elles n'ont guère
l'autre mérite que celui de leur antiquité. Les
ançais n'ont point de *Wolf*, point de *Mac-Laurin*, point de *Manfredy*, point de *s'Gravesande*,
i de *Muschembroek*. Nos professeurs de physi-
:, pour la plupart, ne sont pas dignes d'étudier
is ceux que je viens de citer. L'académie des
ciences soutient très-bien l'honneur de la nation,
is c'est une lumière qui ne se répand pas encore
z généralement; chaque académicien se borne
à des vues particulières, nous n'avons ni bonne
physique, ni bons principes d'astronomie pour
instruire la jeunesse; et nous sommes obligés en
cela d'avoir recours aux étrangers.

L'opéra se soutient parce qu'on aime la musique,
et malheureusement cette musique ne saurait être,
mme l'italienne, du goût des autres nations. La
.édie tombe absolument. A propos de comédie;
suis très-mortifié, Monseigneur, qu'on ait en-
voyé l'Enfant prodigue à votre Altesse royale.
remièrement, la copie que vous avez n'est point
on véritable ouvrage; en second lieu, la véri-
ble n'est qu'une ébauche, que je n'ai ni le
ps, ni la volonté d'achever.

Je parle à votre Altesse royale avec la naïveté
i n'est peut-être que trop mon caractère. Je vous
s, Monseigneur, ce que je pense de ma nation,
s vouloir la mépriser ni la louer: je crois que
es Français vivent un peu dans l'Europe sur leur

—— crédit, comme un homme riche
1737. infenfiblement. Notre nation a befoi
maître pour être encouragée; et, pou
feigneur, je ne demande rien que la
des regards du prince *Fréderic*. Il
fanté qui me manque, fans cela je
bien à mériter vos bontés, mais peu
peu de fanté, cela fait un pauvre.

Je fuis avec un profond refpect,

LETTRE XXI

DU PRINCE RO

A Naven, le 25 de mai.

MONSIEUR,

Je viens de munir mon cher *Céfa*
ce qu'il lui fallait pour faire le
Cirey. Il vous rendra ce portrait q
lez avoir abfolument. Il n'y a que la
matérialité de mon corps qui em
efprit de l'accompagner.

Céfarion a le malheur d'être né
(le baron de *Keyferling*, fon père
chal de la cour du duc de Courlan
eft le *Plutarque* de cette Béotie
vous le recommande au poffible.
entièrement à lui. Il a le rare ava
homme d'efprit et difcret en même
dirai, en le voyant partir:

Cher vaiſſeau qui portes Virgile
Sur le rivage Athénien, etc. 173

Si j'étais envieux, je le ſerais du voyage que Céſarion va faire. La ſeule choſe qui me conſole, eſt l'idée de le voir revenir comme ce chef des Argonautes qui emporta les tréſors de Colchos. Quelle joie pour moi, quand il me rendra la Pucelle, le Règne de *Louis XIV*, la Philoſophie de *Newton*, et les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu juſqu'ici communiquer au public! Ne me privez pas de cette conſolation. Vous qui déſirez ſi ardemment le bonheur des humains, voudriez-vous ne pas contribuer au mien? Une lecture agréable entre, ſelon moi, ur beaucoup dans l'idée du vrai bonheur.

Il eſt juſte que vous aſſuriez de mes attentions *nus-Newton*. La ſcience ne pouvait jamais ſe mieux loger que dans le corps d'une aimable perſonne. Quel philoſophe pourrait réſiſter à ſes gumens? En ſe laiſſant guider par cette aimable philoſophe, la raiſon nous guiderait-elle toujours? Pour moi, je craindrais fort les flèches dorées du petit Dieu de Cythère.

Céſarion vous rendra compte de l'eſtime parfaite que j'ai pour vous: il vous dira juſqu'à quel point nous honorons la vertu, le mérite et les talens. Croyez, je vous prie, tout ce qu'il vous dira de ma part; et ſoyez ſûr qu'on ne peut exagérer la conſidération avec laquelle je ſuis, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

37. LETTRE XXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Rupin, le 6 de Juillet.

MONSIEUR,

Si j'étais né poëte, j'aurais répondu en vers stances charmantes, à votre lettre du 25 mais des revues, des voyages, des coli s e fièvres m'ont tellement fatigué, que l'hél demeuré inexorable aux prières que je lui ai de m'infpirer fon feu divin.

Remusberg eft la feule où je voudrais aller....

Ce vers m'a caufé le plus grand plaifir monde; je l'ai lu plus de mille fois. Ce ferait apparition bien rare dans ce pays qu'un génie votre ordre, un homme libre de préjugés, et d l'imagination eft gouvernée par la raifon. bonheur pourrait égaler le mien fi je pouv nourrir mon efprit du vôtre, et me voir guidé vos foins dans le chemin du vrai bien?

Je ne vous donne l'hiftoire de *Remus* que p ce qu'elle vaut. Les origines des nations f pour la plupart fabuleufes; elles ne prouvent c l'antiquité des établiffemens. Mettez l'anecd de *Remus* à côté de l'hiftoire de la fainte Ampou et des opérations magiques de *Merlin*.

Les antiquaires à capuchons ne feront jama ni mes hiftoriographes, ni les directeurs de confcience. Que votre façon de penfer eft dif rente de ces fuppôts de l'erreur! vous aimez

ité, ils aiment la fuperftition; vous pratiquez vertus, ils fe contentent de les enfeigner, ils 1737.
nient, et vous pardonnez. Si j'étais catho-
ie, je ne choifirais ni faint *François* d'Affife,
nt *Bruno* pour mes patrons. J'irais droit à
irey, où je trouverais des vertus et des talens
érieurs en tout genre à ceux de la haire et
froc.

Ces rois fans amitié et fans retour, dont vous
arlez, me paraiffent reffembler à la bûche que
er donna pour roi aux grenouilles. Je ne
nais l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a
. Je peux même dire, fans affecter des senti-
is qui ne me font pas naturels, que je renon-
ais à toute grandeur fi je la croyais incompa-
e avec l'amitié. Vous avez bien votre part à la
nne. Votre naiveté, cette fincérité et cette
le confiance que vous me témoignez dans
les occafions, méritent bien que je vous
ne le titre d'ami.

Je voudrais que vous fuffiez le précepteur des
que vous leur appriffiez à être hommes,
oir des cœurs tendres, que vous leur fiffiez
naî le véritable prix des grandeurs, et le
voi i les oblige à contribuer au bonheur des

on pauvre *Céfarion* a été arrêté tout court
par la goutte. Il s'en eft défait du mieux qu'il a
u, et s'eft mis en chemin pour Cirey. C'eft à
vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que
'ai pour lui.

En prenant congé de mon petit ami, je lui ai

dit : fongez que vous allez au paradis te
1737. à un endroit mille fois plus délicieux que
Calypſo, que la déeſſe de ces lieux ne le
rien à la beauté de l'enchantereſſe de *Télé*
que vous trouverez en elle tous les agré
l'eſprit, ſi préférables à ceux du corps ; q
merveille occupe ſon loiſir par la recherc
vérité. C'eſt là que vous verrez l'eſprit
dans ſon dernier degré de perfection, l
ſans auſtérité, entourée des tendres
des ris. Vous y verrez d'un côté le
Voltaire, et de l'autre, l'aimable au
Mondain : celui qui ſait s'élever au-d
Newton, et qui, ſans s'avilir, ſait
Philis. De quelle façon, mon cher *Cé*
pourra-t-on vous faire abandonner un ſ
plein de charmes ? Que les liens d'une
amitié ſont faibles contre tant d'appas !

Je remets mes intérêts entre vos mai
à vous, Monſieur, de me rendre m
Il eſt peut-être l'unique mortel digne de
citoyen de Cirey ; mais ſouvenez-vous q
tout mon bien, et que ce ſerait une i
criante de me le ravir.

J'eſpère que mon petit ambaſſadeur
chargé de la toiſon d'or, c'eſt-à-dire,
Pucelle et de tant d'autres pièces à m
miſes, mais encore plus impatiemment att
Vous ſavez que j'ai un goût déterminé p
ouvrages : il y aurait plus que de la cruau
les refuſer.

Il me ſemble que la dépravation du go

a si générale en France que vous le croyez. Les 1737
ançais connaissent encore un *Apollon* à Cirey,
s *Fontenelle*, des *Crébillon*, des *Rollin* pour la
rté et la beauté du style historique; des d'*Olivet*
ur les traductions; des *Bernard* et des *Gresset*,
ont les muses naturelles et polies peuvent très-
en remplacer les *Chaulieu* et les *la Fare*.

Si *Gresset* pèche quelquefois contre l'exactitude,
est excusable par le feu qui l'emporte; plein de
s pensées, il néglige les mots. Que la nature
it peu d'ouvrages accomplis! et qu'on voit peu
Voltaires! J'ai pensé oublier M. de *Réaumur*,
i, en qualité de physicien, est en grande répu-
tion chez vous. Voilà ce qui me paraît la quin-
ssence de vos grands hommes. Les autres auteurs
me paraissent pas fort dignes d'attention. Les
lles-lettres ne sont plus récompensées, comme
les l'étaient du temps de *Louis le grand*. Ce
ince, quoique peu instruit, se fesait une affaire
rieuse de protéger ceux dont il attendait son
mortalité. Il aimait la gloire, et c'est à cette
ble passion que la France est redevable de son
adémie et des arts qui y fleurissent encore.

Quant à la métaphysique, je ne crois pas
'elle fasse jamais fortune ailleurs qu'en Angle-
rre. Vous avez vos bigots, nous avons les
itres. L'Allemagne ne manque ni de supersti-
eux, ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés,
mal-fesans au dernier point, et qui sont d'autant
us incorrigibles, que leur stupide ignorance
ur interdit l'usage du raisonnement. Il est cer-
in qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie

1737. de pareils fujets. Un homme qui paffe pour n
point de religion, fût-il le plus honnête h
du monde, eft généralement décrié. La
eft l'idole des peuples; ils adorent t
ne comprennent point. Quiconque ofe y
d'une main profane, s'attire leur h
abomination. J'aime infiniment Ci Je
dans fes Tufculanes beaucoup de t
formes aux miens. Je ne lui c
dire, s'il vivait de nos jours:

Mourir peut être un mal, mais être mort n'ef

En un mot, *Socrate* a préféré la ciguë à
de contenir fa langue; mais je ne fais s'il
plaifir à être le martyr de l'erreur d
qu'il y a de plus réel pour nous dans ce
c'eft la vie. Il me femble que tout hon
nable devrait tâcher de la conferver.

Je vous affure que je méprife trop les jé
pour lire leurs ouvrages. Les mauvaifes di
tions du cœur éclipfent en eux toutes les
de l'efprit. Nous vivons d'ailleurs fi peu, et
avons, pour la plupart, fi peu de m
qu'il ne faut nous inftruire que de ce qu'il
de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'Hiftoire
la Vierge de Kfenftocem, par M. de *Beau*
j'efpère que vous ferez content du tour et du
de cette pièce. Autant que je m'y c
n'ai point remarqué de fautes contre la p
de la langue. Il eft vrai que la plupart
réfugiés la négligent beaucoup. Il s'en t

ırtant quelques-uns qui, je crois, pourraient 17
ı être réprouvés par votre académie. Nos
lités et notre académie des ſciences ſe
ent dans un triſte état : il paraît que les
veulent déſerter ces climats.

Fréderic I, roi de Pruſſe, prince d'un génie
t borné, bon, mais facile, a fait aſſez fleurir
arts ſous ſon règne. Ce prince aimait la
deur et la magnificence ; il était libéral
ı'à la profuſion. Epris de toutes les louan-
qu'on prodiguait à *Louis XIV*, il crut
en choiſiſſant ce prince pour ſon modèle,
ı pouvait pas manquer d'être loué à ſon
r. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir
ſinge de celle de Verſailles : on imitait tout ;
rémonial, harangues, pas meſurés, mots
aptés, grands mouſquetaires, etc., etc.
ouffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil
étail.

La reine *Charlotte*, épouſe de *Fréderic*, était
e princeſſe qui, avec tous les dons de la
ure, avait reçu une excellente éducation.
le était fille du duc de Lunebourg, depuis
:eur d'Hanovre. Cette princeſſe avait connu
rı lièrement *Leibnitz*, à la cour de ſon père.
;e ſavant lui avait enſeigné les principes de la
ilofophie, et ſur-tout de la métaphyſique. La
eine conſidérait beaucoup *Leibnitz*, elle était
commerce de lettres avec lui, ce qui lui fit
aire de fréquens voyages à Berlin. Ce philoſophe
mait naturellement toutes les ſciences ; auſſi
poſſédait-il toutes. M. de *Fontenelle*, en

1737. parlant de lui, dit très-spirituel ; q
décomposant, on trouverait
pour former beaucoup d'autres sa . L'a
ment de *Leibnitz* pour les sc , l
jamais perdre de vue le soin et
conçut le dessein de former à I in
sur le modèle de celle de Paris, y
cependant quelques légers c
verture de son dessein à la reine,
mée, et lui promit de l'assister t tion

On parla un peu de *Louis XIV* ;
mes assurèrent qu'ils découvriraient e
d'étoiles dont le roi serait indubi
parrain ; les botanistes et les m ans
sacreraient leurs talens, etc. Qui
résister à tant de genres de persuasion ? A
vit-on les effets. En moins de rien l'obser
fut élevé, le théâtre de l'anatomie ou
l'académie toute formée eut *Leibnitz*
directeur. Tant que la reine vécut, l'a
se soutint assez bien ; mais, après sa
n'en fut pas de même. Le roi son époux
de près. D'autres temps, d'autres soins.
sent les arts dépérissent ; et je vois, les
aux yeux, le savoir fuir de chez nos
l'ignorance, d'un air arrogant, et la b
des mœurs s'en approprier la place.

Du laurier d'Apollon, dans nos stériles cham
La feuille négligée, est désormais flétrie :
Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la p
Et de la gloire et des tal

Je crois avoir porté un jugement ju
l'Er

nt prodigue. Il s'y trouve des vers que j'ai 1737.
ɔrd reconnus pour les vôtres ; mais il y en a
res qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un
er que d'un maître.

ɹous avons l'obligation aux Français d'avoir
revivre les ſciences. Après que des guerres
es, l'établiſſement du chriſtianiſme, et les
quentes invaſions des barbares, eurent porté
coup mortel aux arts réfugiés de Grèce en
e, quelques ſiècles d'ignorance s'écoulèrent,
nd, enfin, ce flambeau ſe ralluma chez vous.
Français ont écarté les ronces et les épines
avaient entièrement interdit aux hommes le
in de la gloire qu'on peut acquérir dans les
es-lettres. N'eſt-il pas juſte que les autres
ns conſervent l'obligation qu'elles ont à la
nce du ſervice qu'elle leur a rendu générale-
? Ne doit-on pas une reconnaiſſance égale
ceux qui nous donnent la vie, et à ceux qui
fourniſſent les moyens de nous inſtruire ?
uant aux Allemands, leur défaut n'eſt pas de
nquer d'eſprit. Le bon ſens leur eſt tombé en
tage ; leur caractère approche aſſez de celui
Anglais. Les Allemands ſont laborieux et
fonds : quand une fois ils ſe ſont emparés
e matière ils pèſent deſſus. Leurs livres ſont
diffus aſſommant. Si on pouvait les corriger
leur peſanteur et les familiariſer un peu plus
ec les grâces, je ne déſeſpèrerais pas que ma
ion ne produisît de grands hommes. Il y a
endant une difficulté qui empêchera toujours
e nous ayons de bons livres en notre langue :

el'e confiſte en ce qu'on n'a pas f
1737. des mots ; et comme l'Allemagne eſ
en une infinité de ſouverains, il n'y a
moyen de les faire conſentir à ſe ſoum
déciſions d'une académie.

Il ne reſte donc plus d'autre reſſo
ſavans que d'écrire dans des langues é
et comme il eſt très-difficile de les p
fond, il eſt fort à craindre que notre
ne faſſe jamais de fort grands progr
trouve encore une difficulté qui n'eſt pa
que la première ; les princes mépriſent
ment les ſavans ; le peu de ſoin que ces
portent à leur habillement, la poudre d
dont ils ſont couverts, et le peu de p
qu'il y a entre une tête meublée de bo
et la cervelle vide de ces ſeigneurs, fon
moquent de l'extérieur des ſavans, tan
grand homme leur échappe. Le jugemen
ces eſt trop reſpecté des courtiſans, p
s'aviſent de penſer d'une manière diffé
ils ſe mêlent également de mépriſer
les valent mille fois. *O tempora! ô m*

Pour moi, qui ne me ſens point fa
ſiècle où nous vivons, je me conten
point imiter l'exemple de mes égaux.
prêche ſans ceſſe que le comble de l'
c'eſt l'orgueil ; et reconnaiſſant la ſupé
vous autres grands hommes, je vous cr
de mon encens ; et vous, Monſieur, de
eſtime : elle vous eſt entièrement acquiſ
dez-moi comme un ami déſintéreſſé, et

levez la connaiffance qu'à votre mérite. Je vous m pied à l'étrier, et prêt à partir. Je ferai 1737 retour dans quinze jours. Je fuis à jamais,

Monfieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC

LETTRE XXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

MONSEIGNEUR,

E fuis entouré de vos bienfaits; M. de *Keyfer*., le portrait de votre Alteffe royale, la feconde tie de la Métaphyfique de M. *Wolf*, la Differtaon de M. de *Beaufobre*, et fur-tout la lettre charıante que vous avez daigné m'écrire de Rupin, 6 de juillet. Avec cela on peut braver la fièvre : la langueur qui me minent; et je m'aperçois ɔn peut fouffrir et être heureux.

Votre aimable ambaffadeur n'a plus de goutte; o allons le perdre; il n'eft venu que pour fe : regretter; il retourne vers le prince qu'il et dont il eft aimé; il laiffe à Cirey un nir éternel de lui, et le règne de *Fréderic* ien établi. Il emporte mon tribut; j'ai donné ɪut ce que j'avais. On dit qu'il y a eu des 'rans qui dépouillaient leurs fujets; mais les ɔns fujets donnent volontiers tous leurs biens ɪx bons princes.

J'ai donc mis dans un petit paquet tout c
1737. j'ai fait de l'hiftoire de *Louis XIV*, que
pièces de vers qui ont été imprimées à la
de la Henriade, d'une manière très-fau
quelques morceaux de philofophie. Je me
dit, en fefant emballer toutes mes penfée

Pauvre petit génie, oferas-tu paraître
Devant ce génie immortel?
Pour être digne de ton maître,
Il faudrait être univerfel,
Et tu n'as pas l'honneur de l'être.

Ton prince, continuai-je, aime, connaît,
tive tous les arts, depuis la mufique jufqu
vraie philofophie; il connaît fur-tout le g
art de plaire; et s'il ne joignait pas à fes vertus
de l'indulgence, M. de *Keyferling* n'emport
pas un fi énorme paquet.

Enfin, Monfeigneur, vous m'avez infpir
que les princes infpirent fi rarement, la
fiance la plus grande.

J'aurais bien voulu joindre la Pucelle au
du tribut : votre ambaffadeur vous dira q
chofe eft impoffible. Ce petit ouvrage eft, d
près d'un an, entre les mains de madam
marquife *du Châtelet*, qui ne veut pas s'en
faifir. L'amitié dont elle m'honore ne lui pe
pas de hafarder une chofe qui pourrait me fé
d'elle pour jamais : elle a renoncé à tout
vivre avec moi dans le fein de la retraite
l'étude : elle fait que la moindre connaiff
qu'on aurait de cet ouvrage exciterait cert
ment un orage. Elle craint tous les accid

; fait que M. de *Keyserling* a été gardé à vue à
asbourg, qu'il le fera encore à son passage, qu'il 1737.
épié, qu'il peut être fouillé : elle sait sur-tout
; vous ne voudriez pas hasarder de faire le mal-
ır de vos deux sujets de Cirey pour une plaisan-
ie en vers. Votre Altesse royale trouverait ce petit
ème d'un ton un peu différent de l'Histoire de
uis XIV et de la Philosophie de *Newton*; *sed
lce est desipere in loco.* Malheur aux philo-
:s qui ne savent pas se dérider le front! Je re-
de l'austérité comme une maladie : j'aime encore
ıx mille fois être languissant et sujet à la fièvre,
me je le suis, que de penser tristement. Il me
ıle que la vertu, l'étude et la gaieté, sont
sœurs qu'il ne faut point séparer : ces trois
ınités sont vos suivantes; je les prends pour
maîtresses.

a métaphysique entre pour beaucoup dans votre
nensité; je n'ai donc pas hésité de vous soumet-
mes doutes sur cette matière, et de demander à
royales mains un petit peloton de fil pour me
nduire dans ce labyrinthe. Vous ne sauriez croire,
seigneur, quelle consolation c'est pour madame
Châtelet et pour moi, de voir combien vous
ısez en philosophe, et combien votre vertu
:teste la superstition. Si la plupart des rois ont en-
le fanatisme dans leurs Etats, c'est qu'ils
ıent ignorans, c'est qu'ils ne savaient pas que
prêtres sont leurs plus grands ennemis.

En effet, y a-t-il un seul exemple, dans l'his-
:e du monde, de prêtres qui aient entretenu
ırmonie entre les souverains et leurs sujets? Ne

voit-on pas par-tout au contraire des
1737. qui ont levé l'étendard de la discorde e
révolte ? Ne sont-ce pas les presbytériens
qui ont commencé cette malheureuse
civile qui a coûté la vie à *Charles I*, à
qui était honnête homme ? N'est-ce
moine qui a assassiné *Henri III*, roi de l
L'Europe n'est-elle pas encore remplie de
de l'ambition ecclésiastique ? Des évêq
nus princes, et ensuite vos confrère
l'électorat, un évêque de Rome foula
pieds les empereurs, n'en sont-ils pas
forts témoignages ?

Pour moi, quand je songe à quel point l
mes sont faibles et fous, je suis toujours
que dans les temps d'ignorance les papes
pas eu la monarchie universelle.

Je suis persuadé qu'il ne tient à présent
souverain d'étouffer chez lui toutes semer
fureur religieuse et de discorde ecclésiasti
n'y a qu'à être honnête homme et nul
dévot : les hommes, tous sots qu'ils sont
tent bien dans leur cœur que la vert
mieux que la dévotion. Sous un roi dév
n'y a que des hypocrites ; un roi honnête
forme des hommes comme lui.

J'ose ainsi penser tout haut devant votre
royale, car votre caractère divin m'enc
tout. Je viens de finir une conversation ave
Keyserling ; il a encore enflammé mon
mon admiration pour votre personne. To
malheur est d'avoir une santé qui prob

m'empêchera d'être le témoin du bien que vous ferez aux hommes, et des grands exemples que vous donnerez. Heureux ceux qui verront ces beaux jours! D'autres verront de près la gloire et le bonheur de votre gouvernement ; mais moi, j'aurai joui des bontés du prince philoſophe, j'aurai eu les prémices de ſa grande ame, j'aurai été trop heureux, etc.... 1737.

LETTRE XXVI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 16 d'auguſte.

Quoi! ſans ceſſe ajoutant merveilles ſur merveilles,
..aire, à l'univers tu conſacres tes veilles:
on content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les eſprits.
intôt, du grand Newton débrouillant le ſyſtême,
découvre à nos yeux ſa profondeur extrême;
:ôt, de Melpomène arborant les drapeaux,
verve nous prépare à des charmes nouveaux.
paſſes de Thalie aux pinceaux de l'hiſtoire:
grand Charle et du Czar éterniſant la gloire,
marqueras dans peu, de ta ſavante main,
eurs vices, leurs vertus, et quel fut leur deſtin;
e ce héros vainqueur la brillante folie,
ce législateur les travaux en Ruſſie;
dans ce parallèle, effroi des conquérans,
montreras aux rois le ſeul devoir des grands.

Pour moi, de ces climats habitant ſédentaire,
Qui ſans prévention rends juſtice à Voltaire,

J'admire en tes écrits de diverse nature,
1737. Tous les dons dont le Ciel te combla sans mesure.
Que si la Calomnie, avec ses noirs serpens,
Veut flétrir sur ton front tes lauriers verdoyans,
Si, du fond de Bruxelle, un Rufus en furie, (*)
Sait lancer son venin au sein de ta patrie:
Que mon simple suffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la postérité!

Où prenez-vous, Monsieur, tout le
pour travailler ? Ou vos momens valent le
de ceux des autres, ou votre génie heureu
fécond surpasse celui de l'ordinaire des g
hommes. A peine avez-vous achevé d'éclair
philosophie de *Newton*, que vous tra
enrichir le théâtre français d'une tragédie
velle: et cette pièce, qui, selon les appar
n'a pas encore quitté le chantier, est déjà
d'un nouvel ouvrage que vous projetez.

Vous voulez faire au czar l'honneur d'
son histoire en philosophe. Non content d
surpassé tous les auteurs qui vous ont pr
par l'élégance, la beauté et l'utilité de
vrages, vous voulez encore les surpas
nombre. Empressé à servir le genre
vous consacrez votre vie entière au bi
La providence vous avait réservé pour app
aux hommes à préférer la lyre d'*Amphion*
élevait les murs de Thèbes, à ces instru
liqueux qui fesaient tomber ceux de Jéru

Le témoignage de quelques vérités décou
et de quelques erreurs détruites est, à mon a

(*) *Rousseau*.

le

plus beau trophée que la postérité puisse ériger la gloire d'un grand homme. Que n'avez-vous 1737.
onc pas à prétendre, vous qui êtes aussi fidèle u culte de la vérité que zélé destructeur des préjugés et de la superstition ?

Vous vous attendez, sans doute, à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux nécessaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes proposé de travailler. Quelle sera votre surprise nd vous ne recevrez qu'une métaphysique et s vers ! C'est cependant tout ce que j'ai pu vous voyer. Une métaphysique diffuse et un copiste ffeux ne font guère de chemin ensemble.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raisonnent géométrique et pressant sur les infiniment tits. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai cune idée de l'infini. Je crois que nous ne diffrons que dans la façon de nous exprimer. Je ous avoue encore que je ne connais que deux ortes de nombres, des nombres pairs et des nomes impairs : or, l'infini n'étant un nombre ni r ni impair, qu'est-il donc ?

je vous ai bien compris, votre sentiment, ui est aussi le mien, est que la matière, relatint aux hommes, est divisible infiniment ; ils uront beau décomposer la matière, ils n'arrivet jamais aux unités qui la composent. Mais, éellement et relativement à l'essence des choses, tière doit nécessairement être composée d'un nas d'unités qui en sont les seuls principes, et le l'auteur de la nature a jugé à propos de nous

cacher. Or qui dit matière, sans l'idée d
1737. unités jointes et arrangées ensemble, dit un
qui n'a aucun sens. La modification de ces u
détermine ensuite la différence des êtres.

M. *Wolf* est peut-être le seul philosophe
ait eu la hardiesse de faire la définition de l
simple. Nous n'avons de connaissance que
choses qui tombent sous nos sens, ou qu'on
exprimer par des signes; mais nous ne pou
avoir de connaissance intuitive des unités, p
que jamais nous n'aurons d'instrumens assez
pour pouvoir séparer la matière jusqu'à ce p
La difficulté est à présent de savoir comment
peut expliquer une chose qui n'a jamais f
nos sens. Il a fallu nécessairement donner d
velles définitions et des définitions différentes
tout ce qui a rapport avec la matière.

M. *Wolf*, pour arriver à cette définition, n
prépare par celle qu'il fait de l'espace et de l'
due. Si je ne me trompe, il s'en explique ainsi

" L'espace est le vide qui est entre les par
" de façon que tout être qui a des pores oc
" toujours un espace entre eux. Or tous les
" composés doivent avoir des pores, les u
" sensibles que les autres, selon leur diffé
" composition: donc tous les êtres composés
" tiennent un espace. Mais, une unité n'a
" point de parties, et par conséquent point
" terstice ou de pores, ne peut point, par
" séquent, tenir d'espace."

Wolf nomme l'étendue, la continuité des êt
Par exemple: une ligne n'est formée que p

ingement d'unités qui se touchent les unes 1737.
itres, et qui peuvent se suivre en igne courbe
oite. Ainsi une ligne a de l'étendue ; mais
re, un, qui n'est pas continu, ne peut oc-
r d'étendue. Je le répète encore ; l'étendue
, selon *Wolf*, que la continuité des êtres.
etit moment d'attention vous fera trouver
léfinitions si vraies, que vous ne pourrez
refuser votre approbation. Je ne vous de-
le qu'un coup d'œil : il vous suffit, Mon-
, pour vous élever non-seulement à l'*être*
e, mais au plus haut degré de connaissance
el l'esprit humain peut parvenir.

viens de voir un homme, à Berlin, avec
l je me suis bien entretenu de vous. C'est
ministre *Bork* qui est de retour d'Angle-
Il m'a fort alarmé sur l'état de votre santé :
finit point quand il parle des plaisirs que
conversation lui a causés. L'esprit, dit-il,
phe des infirmités du corps.

us serez servi en philosophe, et par des phi-
ies, dans la commission dont vous m'avez
apable. J'ai tout aussitôt écrit à mon ami,
ssie ; il répondra avec exactitude et avec
aux points sur lesquels vous souhaitez des
cissemens. Non content de cette démarche,
ds de déterrer un secrétaire de la cour qui
t que revenir de Moscovie, après un séjour
t-huit ans consécutifs. C'est un homme de
on sens, un homme qui a de l'intelligence,
i est au fait de leur gouvernement ; il
plus véridique. Je l'ai chargé de me

1737. cacher. Or qui dit matière, ſans l'idée de ces unités jointes et arrangées enſemble, dit un mot qui n'a aucun ſens. La modification de ces unités détermine enſuite la différence des êtres.

M. *Wolf* eſt peut-être le ſeul philoſophe qui ait eu la hardieſſe de faire la définition de l'*être ſimple*. Nous n'avons de connaiſſance que des choſes qui tombent ſous nos ſens, ou qu'on peut exprimer par des ſignes; mais nous ne pouvons avoir de connaiſſance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'inſtrumens aſſez fins pour pouvoir ſéparer la matière juſqu'à ce point. La difficulté eſt à préſent de ſavoir comment on peut expliquer une choſe qui n'a jamais frappé nos ſens. Il a fallu néceſſairement donner de nouvelles définitions et des définitions différentes de tout ce qui a rapport avec la matière.

M. *Wolf*, pour arriver à cette définition, nous y prépare par celle qu'il fait de l'eſpace et de l'étendue. Si je ne me trompe, il s'en explique ainſi:

“ L'eſpace eſt le vide qui eſt entre les parties, „ de façon que tout être qui a des pores occupe „ toujours un eſpace entre eux. Or tous les êtres „ compoſés doivent avoir des pores, les uns plus „ ſenſibles que les autres, ſelon leur différente „ compoſition: donc tous les êtres compoſés contiennent un eſpace. Mais, une unité n'ayant „ point de parties, et par conſéquent point d'interſtice ou de pores, ne peut point, par conſéquent, tenir d'eſpace. ”

Wolf nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple: une ligne n'eſt formée que par

l'arrangement d'unités qui se touchent les unes les autres, et qui peuvent se suivre en ligne courbe ou droite. Ainsi une ligne a de l'étendue ; mais un être, un, qui n'est pas continu, ne peut occuper d'étendue. Je le répète encore ; l'étendue n'est, selon *Wolf*, que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions si vraies, que vous ne pourrez leur refuser votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup d'œil : il vous suffit, Monsieur, pour vous élever non-seulement à l'*être simple*, mais au plus haut degré de connaissance auquel l'esprit humain peut parvenir. 1737.

Je viens de voir un homme, à Berlin, avec lequel je me suis bien entretenu de vous. C'est notre ministre *Bork* qui est de retour d'Angleterre. Il m'a fort alarmé sur l'état de votre santé : il ne finit point quand il parle des plaisirs que votre conversation lui a causés. L'esprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps.

Vous serez servi en philosophe, et par des philosophes, dans la commission dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout aussitôt écrit à mon ami, en Russie ; il répondra avec exactitude et avec vérité aux points sur lesquels vous souhaitez des éclaircissemens. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un secrétaire de la cour qui ne fait que revenir de Moscovie, après un séjour de dix-huit ans consécutifs. C'est un homme de très-bon sens, un homme qui a de l'intelligence, et qui est au fait de leur gouvernement ; il est de plus véridique. Je l'ai chargé de me

1737. répondre fur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'allemand, il n'abufe du privilége de diffus, et qu'au lieu d'un mémoire il ne compofe un volume. Dès que je recevrai quelque chofe que ce foit fur cette matière, je le ferai partir avec diligence.

Je ne vous demande pour falaire de mes peines qu'un exemplaire de la nouvelle édition de vos œuvres. Je m'intéreffe trop à votre gloire pour n'être pas inftruit, des premiers, de vos nouveaux fuccès.

Selon la defcription que vous me faites de la vue de Cirey, je crois ne voir que la defcription et l'hiftoire de ma retraite. Remusberg eft un petit Cirey, Monfieur, à cela près qu'il n'y a ni de *Voltaire* ni de madame *du Châtelet* chez nous.

Voici encore une petite ode affez mal tournée et affez infipide : c'eft l'*Apologie des bontés de* DIEU. C'eft le fruit de mon loifir que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'eft abufer de ces momens précieux dont vous favez faire un ufage fi merveilleux, pourrai-je vous prier de la corriger ? J'ai le malheur d'aimer les vers, et d'en faire fouvent de très-mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter, et rebuterait toute perfonne raifonnable, eft juftement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis : petit malheureux, tu n'as pu réuffir jufqu'à préfent ; courage, reprenons le rabot et la lime, et derechef mettons-nous à l'ouvrage. Par cette inflexibilité je crois me rendre *Apollon* plus favorable.

Une aimable personne m'inspira dans la fleur de mes jeunes ans deux passions à la fois : vous jugez bien que l'une fut l'amour et l'autre la poésie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces possibles, avait du goût et de la délicatesse. Elle voulut me les communiquer. Je réussis assez en amour, mais mal en poésie. Depuis ce temps j'ai été amoureux assez souvent, et toujours poëte. 1737

Si vous savez quelque secret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez vraiment œuvre chrétienne de me le communiquer ; sinon je vous condamne à m'enseigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, et qui à son tour vous fait tant d'honneur.

Nous autres princes, nous avons tous l'ame intéressée, et nous ne fesons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières et qui regardent directement notre profit.

Que *Césarion* est heureux ! il doit avoir passé des momens délicieux à Cirey. Quels plaisirs surpassent en effet ceux de l'esprit ! J'ai fait des efforts d'imagination surprenans pour l'accompagner ; mais ni mon imagination n'est assez vive ni mon esprit assez délié pour l'avoir pu suivre. Contentez-vous, Monsieur, de mes efforts, tandis qu'il me suffira d'avoir conversé avec vous par le ministère de mon ami. Je suis ravi des bontés que madame *du Châtelet* témoigne à *Césarion*. Ce serait un titre pour estimer encore davantage cette dame, si c'était une chose possible.

La sagesse de *Salomon* eût été bien récompensée,

1737. si la reine de Saba eût ressemblé à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni sage ni *Salomon*, je me trouve toujours fort honoré de l'amitié d'une personne aussi accomplie que madame la Marquise. J'ai lieu de croire que sa vue me ferait naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme sagesse. Je me flatte que, comme vous avez la satisfaction de connaître de plus près cette divinité, vous vous sentirez quelque indulgence pour mes faiblesses, si faiblesse y a de trop admirer les chefs-d'œuvre de la nature.

D'un raisonnement de philosophie, je me vois insensiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour ; et, tandis que ma métaphysique garde le style de *Wolf*, ma morale pourrait bien ressembler un peu à celle que *Rameau* réchauffe des sons de sa musique.

Quant à l'amitié, je vous prie de me croire constant, me déterminant difficilement à donner mon cœur, mais fesant des choix à ne me repentir jamais. Je suis avec l'estime que vous méritez plus que qui que ce soit.

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

1737.

LETTRE XXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 d'auguste.

MONSIEUR,

CESARION m'a transporté en esprit à Cirey. Il m'en fait une description charmante : et ce qui me ravit au possible, c'est qu'il m'assure que vous surpassez de beaucoup la haute idée que je m'étais faite de vous.

Il semble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre *Césarion* ne goûte pas des plaisirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occasion de vous parler sur un sujet qui m'intéresse beaucoup ; c'est votre santé. Je vous prie très-instamment de ne pas trop travailler : les études et les travaux de l'esprit minent infiniment la santé du corps. Vous devez vous conserver, mon amitié vous y oblige.

Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie, d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que le vôtre ; mais mon bonheur ne peut être parfait si je ne vous possède, et si je n'ai la satisfaction de vous voir un jour. Vous m'envoyez vos ouvrages ; ils n'ont point de prix, et ne mettent aucune borne à ma reconnaissance. Je vous prie, Monsieur, de marquer à la divine *Emilie* toute l'estime que j'ai pour elle : je suis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit

1737. plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à présent vous m'enlevez le cœur.

Si j'étais envieux, je le serais de *Césarion*. Je supporterais volontiers sa goutte, pour avoir vu et entendu ce qu'il vient de voir et d'entendre.

L'antiquité, en nous vantant les merveilles du monde, nous les représente éloignées les unes des autres. A Cirey, on en trouve deux d'un prix bien supérieur à ces masses de pierre qui, d'elles-mêmes, n'avaient aucune vertu. L'esprit mâle et solide d'une femme, et le génie vif et universel, et toutefois réglé, d'un poëte, me paraissent plus merveilleux.

Vous ne me devez aucune reconnaissance de ce que je vous rends justice. Je voudrais, Monsieur, pouvoir vous témoigner mon estime par des marques plus réelles que des portraits. Contentez-vous de ces types, et attendez-en l'accomplissement. Je suis à jamais,

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

17

LETTRE XXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 de septembre.

MONSIEUR,

Si j'écrivais à un ingrat, je serais obligé de lui faire comprendre, par un long verbiage, ce que c'est que la reconnaissance: heureusement pour moi je ne suis pas dans ce cas. Ma lettre s'adresse à un modèle de vertu, à un homme qui m'entendra bien, en lui disant simplement que je suis pénétré des obligations que je lui dois.

Thieriot, connaissant mon empressement pour tout ce qui vient de vous, m'a envoyé vos deux paquets, se réservant à lui-même de me remettre le reste de vos ouvrages immortels entre les mains. S'il y a quelque chose qui me puisse faire redoubler l'impatience de le revoir, c'est le trésor précieux dont il est le dépositaire.

Vos ouvrages seront conservés comme l'étaient ceux d'Aristote par Alexandre. Ils ne me quitteront jamais; et je compte de posséder en eux une bibliothèque entière. C'est le miel que vous avez tiré des plus belles fleurs, et qui n'a rien perdu en passant par vos mains.

Non, Monsieur, tant que vous vivrez je n'enverrai qu'à Cirey faire la quête des vérités. Je ne troublerai point les glaçons de la nouvelle Zemble, ni les déserts arides de l'Ethiopie, pour apprendre

des nouvelles de la figure du monde. Ces découvertes font certainement louables, et, loin de les blâmer, je les trouve dignes des foins de ceux qui les ont entreprifes; mais il me femble que votre façon impartiale et judicieufe d'envifager les chofes, m'eft infiniment plus profitable. J'apprends plus par vos doutes que par tout ce que le divin *Ariftote*, le fage *Platon*, et l'incorporable *Defcartes* ont affirmé fi légérement.

1737.

En philofophie, ce font des progrès égaux, ou de fe délivrer des préjugés, ou d'acquérir de nouvelles connaiffances. L'un éclaire, l'autre inftruit. Le plaifir le plus vif qu'un homme raifonnable puiffe avoir dans ce monde, eft, à mon avis, de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendais d'en faire une abondante moiffon dans votre Métaphyfique : madame *du Châtelèt* m'enlève ce bien déjà poffédé, d'entre les mains de mon ami. (*)

Quel fujet pour une élégie! Cependant il en refta là, *car il avait l'ame trop bonne*. Ne vous attendez donc à aucun reproche. Je vous prie de vouloir feulement dire à la divine *Emilie*, que mon efprit fe plaint au fien des ténèbres qu'elle vous empêche de diffiper.

Dans les ténèbres égaré
D'une métaphyfique obfcure,
J'attendais, pour être éclairé,
Quelques mots de votre écriture.
De l'aftre brillant qui nous luit,

(*) Ce traité de Métaphyfique eft imprimé, pour la première fois, dans cette édition, *Philofophie*, volume I.

Charmante et divine Emilie,
Voulez-vous tirer tout le fruit? 1737.
Ah! permettez, je vous en prie,
Que, dans mon paiſible réduit,
Vienne cette philoſophie,
Dont certes je ferai profit.

Je ſuis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'*Oreſte* et de *Pilade*. Vous donnez l'exemple d'une vertu qui, juſqu'à nos jours, n'a malheureuſement exiſté que dans la fable.

Ne craignez point, Monſieur, que je trouble douceurs de votre repos philoſophique. Si mes uns pouvaient cimenter ou raffermir les liens votre divine union, je vous offrirais volontiers r miniſtère. J'ai eſſuyé une eſpèce de naufrage is ma vie : le ciel me préſerve d'en occaſionner à d'autres!

Je crois cependant avoir trouvé un expédient, oyennant lequel vous pourrez ſans riſque, et ans troubler la tranquillité d'*Emilie*, ſatisfaire ma curioſité. Ce ferait, Monſieur, de me communiquer, toutes les fois que vous me faites plaiſir de m'écrire, quelques traits de votre métaphyſique, répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de 'inſtruire, vous attire ces importunités. D'ailleurs, le ciel vous a doué de trop de talens pour es cacher : vous devez éclairer le genre humain; vous n'êtes point avare de vos connaiſſances ; et je ſuis votre ami.

Mon correſpondant ruſſien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous ſouhaitez

1737. ſavoir. J'eſpère, cependant, pouvoir vous ſatisfaire dans peu.

Certes, les prêtres ne vous choiſiront pas pour leur panégyriſte. Vos réflexions ſur le pouvoir des eccléſiaſtiques ſont très juſtes; et, de plus, appuyées par le témoignage irrévocable de l'hiſtoire. Leur ambition ne viendrait-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice?

Les hommes ſe ſont forgé un fantôme bizarre d'auſtérité et de vertu : ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié impoſteur et moitié ſuperſtitieux, adoptent ce caractère. Il ne leur eſt pas permis d'aimer ouvertement les filles et le vin; mais l'ambition ne leur eſt pas interdite. Or l'ambition traîne ſeule après elle des crimes et des déſordres affreux.

Il me ſouvient du ſinge de la reine *Cléopâtre*, auquel on avait très-bien appris à danſer: quelqu'un s'aviſa de lui jeter des noix; et le ſinge, oubliant ſes habits, la danſe, et le rôle qu'il jouait, ſe jeta ſur les noix. Un prêtre fait le perſonnage vertueux, tant que ſon intérêt le comporte; mais à la moindre occaſion la nature perce bientôt le nuage; et les crimes et les méchancetés qu'il couvrait des apparences de la vertu, paraiſſent alors à découvert. Il eſt étonnant que la monarchie eccléſiaſtique ſoit établie ſur des fondemens ſi peu ſolides.

L'autorité des prêtres du paganiſme venait de leurs oracles trompeurs, de leurs ſacrifices ridicules, et de leur impertinente mythologie. C'était un conte bien grave que celui de *Daphné* changée

en laurier; des vierges enceintes par *Jupiter*, et qui accouchaient de Dieux; un *Jupiter* Dieu qui quitte le ciel, son tonnerre et sa foudre, pour venir sur la terre, sous la figure d'un taureau, enlever *Europe*; la résurrection d'*Orphée* qui triomphe des enfers; et enfin, une infinité d'autres absurdités et de contes puérils, tout au plus capables d'amuser les enfans. Mais les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, et révéré ceux qui en étaient les défenseurs. Ne serait-il pas permis de disputer la raison aux hommes, après leur avoir prouvé qu'ils sont si peu raisonnables? 1737

Votre philosophie me charme. Sans doute, monsieur, tout doit tendre au bonheur des hommes. A quoi sert, en effet, de savoir combien de temps vit une puce, si les rayons du soleil entrent profondément dans la mer, de rechercher si les huîtres ont une ame ou non?

La gaieté nous rend des dieux; l'austérité, les diables. Cette austérité est une espèce d'avarice qui prive les hommes d'un bonheur dont ils pourraient jouir.

Tantale dans un fleuve a soif et ne peut boire.

Sans doute que la nature, se repentant d'avoir fait un être trop heureux dans ce monde, vous a assujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiéte et m'alarme beaucoup. Je crains de perdre *solum hominem*, mon maitre qui m'instruit et me guide: je crains, avec raison, de perdre un homme qui vaut seul plus que toute sa nation.

La nature, à force de travailler, devient plus

habile : elle a formé votre cerveau ſur tous les bons
1737. originaux qu'elle a faits en tous les ſiècles. Il eſt à craindre qu'elle ſe contente de n'avoir fait que ce chef-d'œuvre. Soyez ſûr, Monſieur, que vos jours me ſont auſſi chers et auſſi précieux que les miens propres.

Ah! ſi le ſort cruel veut attaquer ta vie,
Si pour jamais enfin il veut nous ſéparer,
Ta mort de mon trépas ferait dans peu ſuivie.
Mais non : ce coup affreux peut encor ſe parer;
Pour ſervir l'univers, pour ſervir Emilie,
Pour conſerver tes jours, c'eſt à moi d'expirer.

Je ſuis avec une ſincère amitié et avec toute l'eſtime que la vertu ſuprême et le mérite extorquent même aux envieux, et reçoivent en hommage des ames bien nées, Monſieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

MONSEIGNEUR,

Il eſt bien douloureux que Cirey ſoit ſi loin du trône de Remusberg. Vos bienfaits et vos ordres ſont bien long-temps en chemin. Je reçois, le 10 d'octobre, une lettre du 16 auguſte, rempli de vers et d'excellente morale, et de bonne métaphyſique, et de grands ſentimens, et d'une bonté qui enchante mon cœur. Ah! Monſeigneur, pourquoi êtes-vous prince? Pourquoi

n'êtes-vous pas, du moins un an ou deux, un homme comme les autres? On aurait le bonheur 1737. de vous voir; et c'eſt le ſeul qui me manque depuis que vous daignez m'écrire. Vous êtes comme le DIEU d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*; vous communiquez avec les fidèles par le miniſtère des anges. Vous nous aviez envoyé l'ange *Céſarion*, et il eſt trop tôt retourné vers ſon ciel: nous vous avons vu dans votre ambaſſadeur. Vous voir face à face eſt un bonheur qui ne nous eſt pas donné; c'eſt pour les élus de Remusberg.

Notre petit paradis de Cirey préſente ſes très-humbles reſpects à votre empyrée; et la déeſſe *Emilie* s'incline devant *Gott-Frédéric*. J'ai donc enfin reçu après mille détours, et cette belle lettre, l'ode et le troiſième cahier de la métaphyſique wolfienne. Voilà, encore une fois, de ces bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne ſont que rois, ſont incapables de répandre.

Je vous dirai ſur cette métaphyſique, un peu longue, un peu trop pleine de choſes communes, mais d'ailleurs admirable, très-bien liée et ſouvent très-profonde: je vous dirai, Monſeigneur, que je n'entends goutte à l'être ſimple de *Wolf*. Je me vois tranſporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis reſpirer l'air, ſur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette langue, je ſerais peut être aſſez hardi pour diſputer contre M. *Wolf*, en le reſpectant, s'entend. Je nierais, par exemple, tout net la définition de l'étendue, qui eſt, ſelon ce philoſophe,

la continuité des êtres. L'espace pur est étendu,
1737. et n'a pas besoin d'autres êtres pour cela. Si M. *Wolf* nie l'espace pur, en ce cas nous sommes de deux religions différentes : qu'il reste dans la sienne, et moi dans la mienne. Je suis tolérant; je trouve très-bon qu'on pense autrement que moi : car que tout soit plein ou non, ne m'importe, et moi je suis tout plein d'estime pour lui.

Je ne peux finir sur les remercîmens que je dois à votre Altesse royale. Vous daignez encore me promettre des mémoires sur ce que le czar a fait pour le bien des hommes : c'est ce qui vous touche le plus ; c'est l'exemple que vous devez sur[illegible] et le thème que je dois écrire. Vous [illegible] commander à des hommes plus dign[illegible] que les sujets du czar. Vous avez tout ce qui [illegible] quait a ce grand homme ; et, sur toutes ch[illegible] vous avez l'humanité qu'il avait le malheur de ne pas connaître.

Prince admirable, ma santé est toujours languissante ; mais si je souhaite de vivre, c'est pour être témoin de ce que vous ferez. Je désire bien que *Lucrèce* ait tort et que mon ame soit immortelle, afin d'entendre vos louanges où là haut où là bas, je ne sais où ; mais surement, si j'ai alors des oreilles, elles entendront dire que vous avez rempli la devise de notre petit feu d'artifice à Cirey, *spes humani generis*.

Enfin, pour comble de bienfaits, Monseigneur, vous m'envoyez une nouvelle ode de votre main. C'est ainsi que *César* jeune et oisif s'occupait. Lui et *Auguste*, et presque tous les bons

empereurs

eurs ont fait des vers : je citerais même
n rais princes ; mais je ne veux pas dés- 1737.
ionorer la poésie.

Vous faites très-bien, grand Prince, d'exercer nssi dans ce genre votre génie qui s'étend à out : puisque vous avez fait à la langue françaife 'honneur de la favoir si bien, c'eft un excellent 'yen de la parler avec plus d'énergie que de ettre fes penfées en vers ; car c'eft l'effence vers de dire plus et mieux que la profe. J'ai nc une feconde fois pris la liberté d'examiner rés-fcrupuleufement votre ouvrage. J'ofe vous mon avis fur les moindres chofes. Quelque rfaite connaiffance que vous ayez de la lan- françaife, on ne devine point par le génie tains tours, certaines façons de parler que ufage établit parmi nous. Il eft impoffible de nguer quelquefois le mot qui appartient à la rofe, de celui que la poéfie fouffre ; et celui i eft admis dans un genre, de celui qui n'eft s reçu. Je fais tous les jours de ces fautes uand j'écris en latin. Il eft vrai que votre Alteffe e poffède infiniment mieux le français que fais la langue latine ; mais enfin il y a ours quelque petite virgule, quelques points les i à mettre ; et je me charge, fous votre n plaifir, de ce petit détail.

Je joins même a mes remarques fur votre ode uelques ftances, dans lefquelles, en fuivant folument toutes vos idées, je les préfente ous d'autres expreffions ; et je n'ai cette témé- ité, qu'afin que vous daigniez refondre mes

ſtances, ſi vous daignez appliquer vos momens
1737. de loiſir à rendre votre ode parfaite. Je ſais que vous avez la noble ambition de ſonger à exceller dans tout ce que vous entreprenez. Vous avez tellement réuſſi dans la muſique, que votre difficulté à préſent ſera d'avoir auprès de vous un muſicien qui vous ſurpaſſe. Nous venons d'exécuter ici de votre muſique. Votre portrait était au-deſſus du clavecin. Vous êtes donc fait, grand Prince, pour enchanter tous les ſens! Ah! qu'on doit être heureux auprès de votre perſonne, et que M. de *Keyſerling* a bien raiſon de l'aimer! Nous avons tous jugé, en le voyant, de l'ambaſſadeur par le prince, et du prince par l'ambaſſadeur. Enfin, Monſeigneur, les autres princes n'auront que des ſujets, et vous n'aurez que des amis. C'eſt en quoi ſur-tout vous excellez.

Je vois que le bonheur eſt rarement pur. Votre Alteſſe royale m'écrit des lettres d'un grand homme, m'envoie les ouvrages d'un ſage; et vous voyez que le chemin eſt bien long pour me faire parvenir ces tréſors. M. *du Breuil* remet les paquets à un ami qui a des correſpondances, et cela prend bien des détours. Vous m'avez rendu avide et impatient. Je ſuis, comme les courtiſans, inſatiable de nouveaux bienfaits. Voulez-vous, Monſeigneur, eſſayer de la voie de M. *Thiriot*? Il me remettra les paquets par une voie ſûre de Paris à Cirey.

Recevez, Monſeigneur, avec votre bonté ordinaire, les ſincères proteſtations du reſpect profond, du tendre, de l'inviolable dévouement,

de l'eftime et de la paffion; enfin, de tous les fentimens avec lefquels je fuis, etc. 1737.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 24 octobre.

MONSEIGNEUR,

L'ADMIRATION, le refpect, la reconnaiffance; fouffrez que je dife encore le tendre attachement pour votre Alteffe royale, ont dicté toutes mes lettres, et ont occupé mon cœur. La douleur la plus vive vient aujourd'hui fe mêler à ces fentimens. Voici un extrait de la lettre que je reçois dans le moment d'un homme auffi attaché que moi à votre Alteffe royale. Cet extrait parlera mieux que tout ce que je pourrais dire. (1)

Comme je n'ai aucune connaiffance de ce dont il s'agit que par la lettre de M. *Thiriot*, je ne peux que montrer ici à votre Alteffe royale l'accablement où je fuis. Vous voyez les chofes de plus près, Monfeigneur, et vous feul pouvez favoir ce qu'il convient de faire. Je voudrais bien que l'auteur d'un pareil libelle fût exemplairement puni; mais probablement le mépris dû à cette infamie aura fauvé le coupable, que d'ailleurs

(1) Comme la divifion du prince royal et du roi avait éclaté, il était tout fimple que les ennemis de M. de *Voltaire* l'accufaffent, en qualité d'ami du prince royal, de tout ce qu'on écrivait contre le roi, d'autant plus que cette calomnie pouvait nuire au prince comme à M. de *Voltaire*.

1737. son obscurité et sa bassesse mettent sans en sureté. Peut-être le roi votre père igr cette sottise; rarement les injures de la parviennent-elles jusques aux oreilles d et, si elles se font entendre, c'est un b nement d'insectes, qui est presque touj gligé, parce qu'il ne peut ni nuire ni c Un coquin obscur peut bien faire une satir sable; mais il ne peut offenser un so Quand un misérable est assez fou pour e un libelle contre un roi; ce n'est pas le outrage, c'est uniquement le nom de ce lequel il se cache pour donner cours libelle. La clémence du roi votre pè pardonner au satirique; mais sa justice serait pas en paix le calomniateur, s connu.

Pour moi, Monseigneur, j'avoue que aussi sensiblement affligé que si on m' d'avoir manqué personnellement à votre royale; et n'est-ce pas en effet s'att votre propre personne, que de manq respect au roi? Peut-être la chose dont parle est inconnue; peut-être, si elle a nue, elle a déjà le sort de tout mauvais d'être oublié bien vite. Mais enfin j'ai c était de mon devoir de vous en avertir.

Je ne songe au reste, Monseigneur, momens de relâche que me donne ma m santé, qu'à me rendre un peu moins ind vos bontés, en étudiant de plus en p arts que vous protégez, et que vous

tiver vous-même. Je regarde la vie que mène 1737.
votre Altesse royale comme le modèle de la vie
privée ; mais, si jamais vous étiez sur le trône,
les rois devraient faire alors ce que nous faisons
à présent, nous autres petits particuliers, prendre
exemple de vous.

Madame la marquise *du Châtelet* est aussi
sensible à l'honneur de votre souvenir qu'elle en
gne. Son ame pense en tout comme la vôtre.
étions faits pour être vos sujets. Je suis
suadé que si vous regardiez bien dans vos
s, vous verriez que le marquisat de Cirey
une ancienne dépendance du Brandebourg :
la est plus sûr que la fondation de Remusberg
Remus.

Nous sommes toujours incertains si le paquet
octobre, pour votre Altesse royale, et pour
re aimable ambassadeur, sont parvenus à
adresse.

Je suis, avec le plus profond respect, et avec
attachement le plus inviolable et le plus
ndre, etc.

1737.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre, à Cirey.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la dernière lettre dont votre Alt royale m'a honoré, en date du 27 sept re. Je suis fort en peine de savoir si mon dern paquet, et celui qui était destiné pour M. de *Keyserling* sont parvenus à leur adresse; ces paquets étaient du commencement du mois d'auguste.

Vous m'ordonnez, Monseigneur, de vous rendre compte de mes doutes métaphysiques: je prends la liberté de vous envoyer un extrait d'un chapitre sur la liberté. Votre Altesse royale y verra au moins de la bonne foi, si elle y trouve de l'ignorance; et pût à Dieu que tous les ignorans fussent au moins sincères!

Peut-être l'humanité, qui est le principe de toutes mes pensées, m'a séduit dans cet ouvrage: peut-être l'idée où je suis qu'il n'y aurait ni vice ni vertu; qu'il ne faudrait ni peine ni récompense; que la société serait, sur-tout chez les philosophes, un commerce de méchanceté et d'hypocrisie, si l'homme n'avait pas une liberté pleine et absolue: peut-être, dis-je, cette opinion m'a entraîné trop loin. Mais si vous trouvez des erreurs dans mes pensées, pardonnez-les au principe qui les a produites.

Je ramène toujours, autant que je peux, ma étaphyfique à la morale. J'ai examiné fincèrement, et avec toute l'attention dont je fuis capable, fi je peux avoir quelques notions de l'ame humaine; et j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches eft l'ignorance. Je trouve qu'il en eft de ce principe penfant, libre, agiffant, à peu-près comme de DIEU même: ma raifon me dit que DIEU exifte; mais cette même raifon me dit que je ne puis favoir ce qu'il eft. En effet, comment connaîtrions-nous ce que c'eft que nôtre ame, nous qui ne pouvons nous former aucune idée de la lumière, quand nous vons le malheur d'être nés aveugles? Je vois donc, avec douleur, que tout ce que l'on a nais écrit fur l'ame, ne peut nous apprendre moindre vérité. 1737.

on principal but, après avoir tâtonné autour cette ame pour deviner fon efpèce, eft de her au moins de la régler; c'eft le reffort de notre horloge. Toutes les belles idées de *Defcartes* fur l'élafticité ne m'apprennent point la ture de ce reffort; j'ignore encore la caufe de elafticité, cependant je monte ma pendule, et le va tant bien que mal.

C'eft l'homme que j'examine. De quelques matériaux qu'il foit compofé, il faut voir s'il y en effet du vice et de la vertu. Voilà le point important à l'égard de l'homme, je ne dis pas et l'égard de telle fociété vivant fous telles lois, mais pour tout le genre humain; pour vous, Monfeigneur, qui devez régner, pour le bûcheron de vos forêts, pour le docteur chinois, et pour

1737. le sauvage de l'Amérique. *Locke*, le plus sage metaphysicien que je connaisse, semble, en combattant, avec raison, les idées innées, penser qu'il n'y a aucun principe universel de morale. J'ose combattre ou plutôt éclaircir, en ce point, l'idée de ce grand homme. Je conviens, avec lui, qu'il n'y a réellement aucune idée innée; il suit évidemment qu'il n'y a aucune proposition de morale innée dans notre ame: mais de ce que nous ne sommes pas nés avec de la barbe, s'ensuit-il que nous ne soyons pas nés, nous autres habitans de ce continent, pour être barbus à un certain âge? Nous ne naissons point avec la force de marcher; mais quiconque naît avec deux pieds marchera un jour. C'est ainsi que personne n'apporte en naissant l'idée qu'il faut être juste; mais DIEU a tellement conformé les organes des hommes, que tous à un certain âge, conviennent de cette vérité.

Il me paraît évident que DIEU a voulu que nous vivions en société, comme il a donné aux abeilles un instinct et des instrumens propres à faire le miel. Notre société ne pouvant subsister sans les idées du juste et de l'injuste, il nous a donc donné de quoi les acquérir. Nos différentes coutumes, il est vrai, ne nous permettront jamais d'attacher la même idée de juste aux mêmes notions: ce qui est crime en Europe sera vertu en Asie; de même que certains ragoûts allemands ne plairont point aux gourmands de France: mais DIEU a tellement façonné les Allemands et les Français, qu'ils aimeront tous à faire bonne chère.

Toutes

...es les sociétés n'auront donc pas les
...es lois, mais aucune société ne sera sans 1737.
Voilà donc certainement le bien de la
... établi par tous les hommes, depuis
... jusqu'en Irlande, comme la règle immuable
vertu : ce qui sera utile à la société, sera
bon par tout pays. Cette seule idée concilie
d'un coup toutes les contradictions qui
...ent dans la morale des hommes. Le vol
permis à Lacédémone; mais pourquoi?
... que les biens y étaient communs; et que
un avare qui gardait pour lui seul ce que
donnait au public, était servir la société.
...a, dit-on, des sauvages qui mangent des
...s, et qui croient bien faire : je réponds
...auvages ont la même idée que nous du
de l'injuste. Ils font la guerre comme
...r fureur et par passion ; on voit par-tout
...ttre les mêmes crimes : manger ses
...s n'est qu'une cérémonie de plus. Le
... pas de les mettre à la broche ; le mal
...l tuer : et j'ose assurer qu'il n'y a point
...age qui croie bien faire en égorgeant son
J'ai vu quatre sauvages de la Louisiane
amena en France, en 1723. Il y avait
eux une femme d'une humeur fort douce.
demandai, par interprète, si elle avait
... quelquefois de la chair de ses ennemis,
...elle y avait pris goût; elle me répondit
... : je lui demandai si elle aurait volontiers
... fait tuer un de ses compatriotes pour le
...r; elle me répondit en frémissant, et avec

une horreur visible pour ce crime. Parmi les
1737. voyageurs, je défie le plus déterminé menteur d'oser dire qu'il y ait une peuplade, une famille où il soit permis de manquer à sa parole. Je suis bien fondé à croire que DIEU ayant créé certains animaux pour paître en commun, d'autres pour n se voir que deux à deux très-rarement, les araignées pour faire des toiles, chaque espèce a les instrumens nécessaires pour les ouvrages qu'il doit faire. L'homme a reçu tout ce qu'il faut pour vivre en société; de même qu'il a reçu un estomac pour digérer, des yeux pour voir, une ame pour juger.

Mettez deux hommes sur la terre; ils n'appelleront bon, vertueux et juste, que ce qui sera bon pour eux deux. Mettez-en quatre; il n'y aura de vertueux que ce qui conviendra à tous les quatre; et si l'un des quatre mange le souper de son compagnon, ou le bat, ou le tue, il soulève surement les autres. Ce que je dis de ces quatre hommes, il le faut dire de tout l'univers. Voilà, Monseigneur, a peu-près le plan sur lequel j'ai écrit cette métaphysique morale; mais, quand il s'agit de vertu, est-ce à moi à en parler devant vous?

Les vertus sont l'apanage
Que vous reçûtes des cieux;
Le trône de vos aïeux,
Près de ces dons précieux,
Est un bien faible avantage.
C'est l'homme en vous, c'est le sage
Qui m'asservit sous sa loi.
Ah! si vous n'étiez que roi,

Vous n'auriez point mon hommage.

Jugez mes idées, grand Prince; car votre ame eſt le tribunal où mes jugemens reſſortiſſent. Que votre Alteſſe royale me donne d'envie de vivre, pour voir un jour de mes yeux le *Salomon* du Nord! mais j'ai bien peur de n'être pas ſi heureux que le bon vieillard *Siméon*. Nous ne paſſons point devant votre portrait ſans dire notre hymne qui commence: 1737.

Eſpérons le bonheur du monde.

J'attends votre déciſion ſur l'Hiſtoire de *Louis XIV*, et ſur les Elémens de la philoſophie de *Newton*; ſi mes tributs ont été reçus avec bonté, j'eſpère que j'aurai des inſtructions pour récompenſe.

J'oſe ſupplier votre Alteſſe royale de daigner m'envoyer, par une voie ſûre, (et je crois que celle de M. *Thiriot* l'eſt) les mémoires que vous avez eu la bonté de me promettre ſur le czar. Cependant je ne renonce point aux vers; je les aime plus que jamais, Monſeigneur, puiſque vous en faites. J'eſpère envoyer bientôt quelque choſe qu'on pourra repréſenter ſur le théâtre de Remusberg. Je ſuis indigné qu'on ait pu préſenter à votre Alteſſe royale le miſérable manuſcrit de l'Enfant prodigue qui eſt entre vos mains; cela reſſemble à ma pièce comme un ſinge reſſemble à un homme. Je ne ſais d'autre parti à prendre que de l'imprimer pour me juſtifier.

Je n'ai point de termes pour remercier votre Alteſſe royale de ſes bontés. Avec quelle géné.

rofité, j'ai pensé dire avec quelle tendresse, elle
1737. daigne s'intéresser à moi. Vous m'écrivez ce qu'*Horace* disait à *Mecenas*, et vous êtes le *Mecenas* et l'*Horace*. Madame la marquise *du Châtelet* qui partage mon admiration pour votre personne, et à qui vous donnez la permission de joindre ses respects aux miens, use de cette liberté. Je suis avec le respect le plus profond, et la plus tendre reconnaissance, etc.

SUR LA LIBERTÉ.

La question de la liberté est la plus intéressante que nous puissions examiner, puisque l'on peut dire que de cette seule question dépend toute la morale. Un aussi grand interêt mérite bien que je m'éloigne un peu de mon sujet pour entrer dans cette discussion, et pour mettre ici sous les yeux du lecteur, les principales objections que l'on fait contre la liberté, afin qu'il puisse juger lui-même de leur solidité.

Je sais que la liberté a d'illustres adversaires. Je sais que l'on fait contre elle des raisonnemens qui peuvent d'abord séduire; mais ce sont ces raisons mêmes qui m'engagent à les rapporter et à les réfuter.

On a tant obscurci cette matière, qu'il est absolument indispensable de commencer par définir ce qu'on entend par liberté, quand on veut en parler et se faire entendre.

J'appelle liberté le pouvoir de penser à une chose ou de n'y pas penser, de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, conformément au choix

de son propre esprit. Toutes les objections de ceux qui nient la liberté se réduisent à quatre principales, que je vais examiner l'une après l'autre. 1737

. Leur première objection tend à infirmer le témoignage de notre conscience, et du sentiment intérieur que nous avons de notre liberté. Ils prétendent que ce n'est que faute d'attention sur ce qui se passe en nous-mêmes, que nous croyons avoir ce sentiment intime de liberté; et que lorsque nous fesons une attention chie sur les causes de nos actions, nous u is, au contraire, qu'elles sont toujours erminées nécessairement.

ı plus, nous ne pouvons douter qu'il n'y des mouvemens dans notre corps qui ne endent point de notre volonté, comme la ion du sang, le battement de cœur, etc. ent aussi la colère, ou quelqu'autre passion violente nous emporte loin de nous, et nous re des actions que notre raison désapuve. Tant de chaînes visibles dont nous s es accablés prouvent, selon eux, que nous s mes liés de même dans tout le reste.

L'homme, disent-ils, est tantôt emporté avec rapidité et des secousses dont il sent l'agi-a et la violence. Tantôt il est mené par un n ent paisible dont il ne s'aperçoit pas, mais dont il n'est plus maître. C'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais qui n'en est pas moins esclave.

Ce raisonnement est tout semblable à celui-ci:

les hommes ſont quelquefois malades, donc ils
1737. n'ont jamais de ſanté. Or qui ne voit pas, au contraire, que ſentir ſa maladie et ſon eſclavage, c'eſt une preuve qu'on a été ſain et libre ?

Dans l'ivreſſe, dans l'emportement d'une paſſion violente, dans un dérangement d'organes, etc. notre liberté n'eſt plus obéie par nos ſens; et nous ne ſommes pas plus libres alors d'uſer de notre liberté, que nous ne le ſerions de mouvoir un bras ſur léquel nous aurions une paralyſie.

La liberté, dans l'homme, eſt la ſanté de l'ame. Peu de gens ont cette ſanté entière et inaltérable. Notre liberté eſt faible et bornée comme toutes nos autres facultés : nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et à maîtriſer nos paſſions; et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre cette raiſon ſouveraine de tous nos déſirs; et il y aura toujours dans notre ame, comme dans notre corps, des mouvemens involontaires : car nous ne ſommes ni ſages, ni libres, ni ſains, que dans un très-petit degré.

Je ſais que l'on peut, à toute force, abuſer de ſa raiſon pour conteſter la liberté aux animaux, et les concevoir comme des machines, qui n'ont ni ſenſations, ni déſirs, ni volontés, quoiqu'ils en aient toutes les apparences. Je ſais qu'on peut forger des ſyſtêmes, c'eſt-à-dire, des erreurs pour expliquer leur nature. Mais enfin, quand il faut s'interroger ſoi-même, il

faut bien avouer, si l'on est de bonne foi, que nous avons une volonté; que nous avons le pouvoir d'agir, de remuer notre corps, d'appliquer notre esprit à certaines pensées, de suspendre nos désirs, etc. 1737.

Il faut donc que les ennemis de la liberté avouent que notre sentiment intérieur nous assure que nous sommes libres; et je ne crains point d'assurer qu'il n'y en a aucun qui doute de bonne foi de sa propre liberté, et dont la conscience ne s'élève contre le sentiment artificiel par lequel ils veulent se persuader qu'ils sont nécessités dans toutes leurs actions. Aussi ne se contentent-ils pas de nier ce sentiment intime de la liberté; mais ils vont encore plus loin: Quand on vous accorderait, disent-ils, que vous avez le sentiment intérieur, que vous êtes libre, cela ne prouverait rien encore. Car notre sentiment nous trompe sur notre liberté, de même que nos yeux nous trompent sur la grandeur du soleil, lorsqu'ils nous font juger que le disque de cet astre est environ large de deux pieds, quoique son diamètre soit réellement à celui de la terre comme cent est à un.

Voici, je crois, ce qu'on peut répondre à cette objection. Les deux cas que vous comparez sont fort différens. Je ne puis et ne dois voir les objets qu'en raison directe de leur grosseur, et en raison renversée du quarré de leur éloignement. Telles sont les lois mathématiques de l'optique, et telle est la nature de nos organes, que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur

réelle du ſoleil, je ne pourrais voir aucun objet
1737 ſur la terre; et cette vue, loin de m'être utile, me ſerait nuiſible. Il en eſt de même des ſens de l'ouïe et de l'odorat. Je n'ai et ne puis avoir ces ſenſations plus ou moins fortes (toutes choſes d'ailleurs égales) que ſuivant que les corps ſonores ou odoriférans ſont plus ou moins près de moi. Ainſi DIEU ne m'a point trompé en me feſant voir ce qui eſt éloigné de moi d'une grandeur proportionnée à ſa diſtance. Mais ſi je croyais être libre, et que je ne le fuſſe point, il faudrait que DIEU m'eût créé exprès pour me tromper; car nos actions nous paraiſſent libres, préciſément de la même manière qu'elles nous le paraîtraient ſi nous l'étions véritablement.

Il ne reſte donc à ceux qui ſoutiennent la négative qu'une ſimple poſſibilité que nous ſoyons faits de manière, que nous ſoyons toujours invinciblement trompés ſur notre liberté; encore cette poſſibilité n'eſt-elle fondée que ſur une abſurdité, puiſqu'il ne réſulterait de cette illuſion perpétuelle que DIEU nous ferait, qu'une façon d'agir dans l'Être ſuprême indigne de ſa ſageſſe infinie.

Qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à ce DIEU: car ce DIEU étant une fois prouvé, comme il l'eſt invinciblement, il eſt certain qu'il eſt l'auteur de ma liberté ſi je ſuis libre; et qu'il eſt l'auteur de mon erreur ſi, ayant fait de moi un être purement paſſif, il m'a donné le ſentiment irréſiſtible d'une liberté qu'il m'a refuſée.

Ce fentiment intérieur que nous avons de notre liberté eft fi fort, qu'il ne faudrait pas 1737
ins, pour nous en faire douter, qu'une dé-
nftration qui nous prouvât qu'il implique
radiction que nous foyons libres. Or certai-
nt il n'y a point de telles démonftrations.
Joignez à toutes ces raifons qui détruifent les objections des fataliftes, qu'ils font obligés
x-mêmes de démentir à tout moment leur opi-
n par leur conduite: car on aura beau faire
aifonnemens les plus fpécieux contre notre
rté, nous nous conduirons toujours comme
us étions libres, tant le fentiment inté-
de notre liberté eft profondément gravé
notre ame; et tant il a, malgré nos pré-
s, d'influence fur nos actions.

rorcées dans ce retranchement, les perfon-
ies qui nient la liberté continuent et difent: Tout ce dont ce fentiment intérieur, dont vous faites tant de bruit, nous affure, c'eft que es mouvemens de notre corps et les penfées de notre efprit obéiffent à notre volonté; mais cette volonté elle-même, eft toujours détermi-
ie néceffairement par les chofes que notre en-
idement juge être le meilleur, de même qu'une balance eft toujours emportée par le plus grand poids. Voici la façon dont les chaînons le notre chaîne tiennent les uns aux autres.

Les idées, tant de fenfation que de réflexion, e préfentent à vous, foit que vous le vouliez u que vous ne le vouliez pas; car vous ne for-
iez pas vos idées vous-même. Or, quand deux

1737. idées se présentent à votre entendement, comme, par exemple, l'idée de vous coucher et l'idée de vous promener; il faut absolument que vous vouliez l'une de ces deux choses, ou que vous ne vouliez ni l'une ni l'autre. Vous n'êtes donc pas libre quant à l'acte même de vouloir.

De plus, il est certain que si vous choisissez, vous vous déciderez surement pour votre lit ou pour la promenade, selon que votre entendement jugera que l'une ou l'autre de ces deux choses vous est utile et convenable: or votre entendement ne peut juger bon et convenable que ce qui lui paraît tel. Il y a toujours des différences dans les choses, et ces différences déterminent nécessairement votre jugement; car il vous serait impossible de choisir entre deux choses indiscernables, s'il y en avait. Donc toutes vos actions sont nécessaires, puisque, par votre aveu même, vous agissez toujours conformément à votre volonté; et que je viens de vous prouver, 1°. que votre volonté est nécessairement déterminée par le jugement de votre entendement; 2°. que ce jugement dépend de la nature de vos idées, et enfin 3°. que vos idées ne dépendent point de vous.

Comme cet argument, dans lequel les ennemis de la liberté mettent leur principale force, a plusieurs branches, il y a aussi plusieurs réponses.

1°. Quand on dit que nous ne sommes pas libres quant à l'acte même de vouloir, cela ne fait rien à notre liberté; car la liberté consiste à

r ou ne pas agir, et non pas à vouloir et à ne
oir pas. 1737.
:o. Notre entendement, dit-on, ne peut s'em-
:her de juger bon ce qui lui paraît tel; l'en-
dement détermine la volonté, etc. Ce raison-
nt n'est fondé que sur ce qu'on fait, sans
a ercevoir, autant de petits êtres de la vo-
té et de l'entendement, lesquels on suppose
: l'un sur l'autre, et déterminer ensuite nos
ions. Mais c'est une méprise qui n'a besoin
: d'être aperçue pour être rectifiée; car on
taisi nt que vouloir, juger, etc. ne sont
rentes fonctions de notre entendement.
us, avoir des perceptions, et juger qu'une
vraie et raisonnable, lorsqu'on voit
l'est effectivement; ce n'est point une
mais une simple passion: car ce n'est en
que sentir ce que nous sentons, et voir ce
us voyons; et il n'y a aucune liaison en-
l'approbation et l'action, entre ce qui est pas-
ce qui est actif.
:o. Les différences des choses déterminent,
on, notre entendement. Mais on ne consi-
e pas que la liberté d'indifférence, avant le
tamen de l'entendement, est une véritable
adiction dans les choses qui ont des diffé-
es réelles entre elles: car, selon cette belle
ition de la liberté, les idiots, les imbécilles,
animaux mêmes, seraient plus libres que
is; et nous le serions d'autant plus, que
is aurions moins d'idées, que nous aperce-
ons moins les différences des choses; c'est-à-

dire à proportion que nous ferions plus
1737. imbécilles, ce qui eft abfurde. Si c'eft cette liberté qui nous manque, je ne vois pas que nous ayons beaucoup à nous plaindre. La liberté d'indifférence, dans les chofes difcernables, n'eft donc pas réellement une liberté.

A l'égard du pouvoir de choifir entre des chofes parfaitement femblables, comme nous n'en connaiffons point, il eft difficile de pouvoir dire ce qui nous arriverait alors. Je ne fais même fi ce pouvoir ferait une perfection; mais ce qui eft bien certain, c'eft que le pouvoir foi-mouvant, feule et véritable fource de la liberté, ne pourrait être détruit par l'indifcernabilité de deux objets: or, tant que l'homme aura ce pouvoir foi-mouvant, l'homme fera libre.

4°. Quant à ce que notre volonté eft toujours déterminée par ce que notre entendement juge le meilleur, je réponds: la volonté, c'eft-à-dire la dernière perception ou approbation de l'entendement, car c'eft-là le fens de ce mot dans l'objection dont il s'agit; la volonté, dis-je, ne peut avoir aucune influence fur le pouvoir foi-mouvant en quoi confifte la liberté Ainfi la volonté n'eft jamais la caufe de nos actions, quoiqu'elle en foit l'occafion; car une notion abftraite ne peut avoir aucune influence phyfique fur le pouvoir phyfique foi-mouvant qui réfide dans l'homme; et ce pouvoir eft exactement le même, avant et après le dernier jugement de l'entendement.

Il eft vrai qu'il y aurait une contradiction dans

les termes, moralement parlant, qu'un être qu'on suppose sage fasse une folie, et que par conséquent il préfèrera surement ce que son entendement jugera être le meilleur ; mais il n'y aurait à cela aucune contradiction physique ; car la nécessité physique et la nécessité morale sont deux choses qu'il faut distinguer avec soin. La première est toujours absolue ; mais la seconde n'est jamais que contingente ; et cette nécessité morale est très-compatible avec la liberté naturelle et physique la plus parfaite. 1737

Le pouvoir physique d'agir est donc ce qui fait de l'homme un être libre ; quel que soit l'usage qu'il en fait et la privation de ce pouvoir suffirait seule pour le rendre un être purement passif, malgré son intelligence ; car une pierre que je jette n'en serait pas moins un être passif, quoiqu'elle eût le sentiment intérieur du mouvement que je lui donne et lui imprime. Enfin être déterminé par ce qui nous parait le meilleur, c'est une aussi grande perfection que le pouvoir de faire ce que nous avons jugé tel.

Nous avons la faculté de suspendre nos desirs et d'examiner ce qui nous semble le meilleur, afin de pouvoir le choisir : voilà une partie de notre liberté. Le pouvoir d'agir ensuite conformément à ce choix, voilà ce qui rend cette liberté pleine et entière ; et c'est en fesant un mauvais usage de ce pouvoir que nous avons de suspendre nos désirs, et en se déterminant trop promptement, que l'on fait tant de fautes.

Plus nos déterminations sont fondées sur de

bonnes raifons, plus nous approchons de la
1737 perfection; et c'eft cette perfection, dans un
degré plus éminent, qui caractérife la liberté
des êtres plus parfaits que nous, et celle de
DIEU même.

Car que l'on y prenne bien garde, DIEU ne
peut être libre que de cette façon. I ité
morale de faire toujours le meilleur,
d'autant plus grande dans DIEU,
infiniment parfait eft au-deffus du nôtre.
ritable et la feule liberté eft donc le
faire ce que l'on choifit de faire ; et tou
objections que l'on fait contre cette ef ce de
liberté, détruifent également celle de DIEU et
celle de l'homme ; et par conféquent, s'il s'en
fuivait que l'homme ne fût pas libre, parce que
fa volonté eft toujours déterminée par les chofes
que fon entendement juge être les meilleures,
il s'enfuivrait auffi que DIEU ne ferait point libre,
et que tout ferait effet fans caufe dans l'univers,
ce qui eft abfurde.

Les perfonnes, s'il y en a, qui ofent douter
de la liberté de DIEU, fe fondent fur ces argu-
mens : DIEU étant infiniment fage, eft forcé,
par une néceffité de nature, à vouloir toujours
le meilleur ; donc toutes fes actions font néceſ-
faires. Il y a trois réponfes à cet argument. 1°.
Il faudrait commencer par établir ce que c'eft
que le meilleur par rapport à DIEU, et ant
demment à fa volonté ; ce qui peut-être
ferait pas aifé.

Cet argument fe réduit donc à dire, que DIEU
eft néceffité à faire ce qui lui femble le meilleur,

'eſt-à-dire, à faire ſa volonté : or je demande
il y a une autre ſorte de liberté; et ſi faire ce 1737.
ue l'on veut et ce que l'on juge le plus avanta-
eux, ce qui plaît enfin, n'eſt pas préciſément
tre libre? 2°. Cette néceſſité de faire toujours
: meilleur, ne peut jamais être qu'une néceſſi-
é morale: or une néceſſité morale n'eſt pas une
éceſſité abſolue. 3°. Enfin, quoiqu'il ſoit im-
le à DIEU, d'une impoſſibilité morale, de
ér r à ſes attributs moraux, la néceſſité de
toujours le meilleur, qui en eſt une ſuite
éceſſaire, ne détruit pas plus ſa liberté que la
ſité d'être préſent par-tout, éternel,
menſe, etc.

L mme eſt donc, par ſa qualité d'être intel-
, dans la néceſſité de vouloir ce que ſon
ment lui préſente être le meilleur. S'il en
t autrement, il faudrait qu'il fût ſoumis à la
mination de quelqu'autre que lui-même, et
ne ſerait plus libre; car vouloir ce qui ne fe-
t pas plaiſir, eſt une véritable contradiction;
t re ce que l'on juge le meilleur, ce qui fait
; c'eſt être libre. A peine pourrions-nous
evoir un être plus libre, qu'en tant qu'il
able de faire ce qui lui plaît; et tant que
mme a cette liberté, il eſt auſſi libre qu'il
ſſible à la liberté de le rendre libre, pour
ſervir des termes de M. *Locke* Enfin l'*Achille*
es ennemis de la liberté eſt cet argument-ci:
 eſt omniſcient; le préſent, l'avenir, le
ſont également préſens à ſes yeux : or, ſi
ſait tout ce que je dois faire, il faut abſo-

1737. lument que je me détermine à agir de la façon dont il l'a prévu. Donc nos actions ne sont pas libres ; car si quelques-unes des choses futures étaient contingentes ou incertaines ; si elles dépendaient de la liberté de l'homme ; en un mot, si elles pouvaient arriver ou n'arriver pas, DIEU ne les pourrait pas prévoir. Il ne serait donc pas omni-scient.

Il y a plusieurs réponses à cet argument qui paraît d'abord invincible. 1°. La préscience de DIEU n'a aucune influence sur la manière de l'existence des choses. Cette préscience ne donne pas aux choses plus de certitude qu'elles n'en auraient, s'il n'y avait pas de préscience ; et si l'on ne trouve pas d'autres raisons, la seule considération de la certitude de la préscience divine, ne ferait pas capable de détruire cette liberté ; car la préscience de DIEU n'est pas la cause de l'existence des choses, mais elle est elle-même fondée sur leur existence. Tout ce qui existe aujourd'hui ne peut pas ne point exister pendant qu'il existe ; et il était hier et de toute éternité, aussi certainement vrai que les choses qui existent aujourd'hui devaient exister, qu'il est maintenant certain que ces choses existent.

2°. La simple préscience d'une action, avant qu'elle soit faite, ne diffère en rien de la connaissance qu'on en a après qu'elle est faite. Ainsi la préscience ne change rien à la certitude d'événement. Car, supposé pour un moment que l'homme soit libre, et que ses actions ne puissent être prevues, n'y aura-t-il pas, malgré

cela

cela, la même certitude d'événement dans la nature des choses; et malgré la liberté, n'y a-t-il pas eu hier et de toute éternité une aussi grande certitude que je ferais une telle action aujourd'hui qu'il y en a actuellement que je fais cette action? Ainsi, quelque difficulté qu'il y ait à concevoir la manière dont la préscience de DIEU s'accorde avec notre liberté, comme cette préscience ne renferme qu'une certitude d'événement qui se trouverait toujours dans les choses, quand même elles ne seraient pas prévues; il est évident qu'elle ne renferme aucune nécessité, et qu'elle ne détruit point la possibilité de la liberté. 1737

La préscience de DIEU est précisément la même chose que sa connaissance. Ainsi, de même que sa connaissance n'influe en rien sur les choses qui sont actuellement, de même sa préscience n'a aucune influence sur celles qui sont à venir; et si la liberté est possible d'ailleurs, le pouvoir qu'a DIEU de juger infailliblement des événemens libres, ne peut les faire devenir nécessaires, puisqu'il faudrait, pour cela, qu'une action pût être libre et nécessaire en même temps.

3°. Il ne nous est pas possible, à la vérité, de concevoir comment DIEU peut prévoir les choses futures, à moins de supposer une chaine de causes nécessaires; car de dire avec les scolastiques que tout est présent à DIEU, non pas, à la vérité, dans sa propre mesure, mais dans une autre mesure, *non in mensurâ propriâ*, *sed in mensurâ alienâ*, ce serait mêler du comique

1737. à la question la plus importante que les h
puissent agiter. Il vaut beaucoup mieux
que les difficultés que nous trouvons à co
la préscience de DIEU avec notre liberté,
nent de notre ignorance sur les attrib
DIEU, et non pas de l'impossibilité absol
y a entre la préscience de DIEU et notre l
car l'accord de la préscience avec notre
n'est pas plus incompréhensible pour no
son ubiquité, sa durée infinie déjà écoul
durée infinie à venir, et tant de chose
nous sera toujours impossible de nier et d
naître. Les attributs infinis de l'Etre su
sont des abîmes où nos faibles lumières s'
tissent. Nous ne savons et nous ne po
savoir quel rapport il y a entre la préscie
Créateur et la liberté de la créature; e
me dit le grand *Newton*: " *Ut cæcus idea*
„ *habet colorum, sic nos ideam non habem*
„ *dorum quibus Deus sapientissimus sensit e*
„ *ligit omnia*;" ce qui veut dire en fra
" De même que les aveugles n'ont aucun
„ des couleurs, ainsi nous ne pouvons
„ prendre la façon dont l'Etre infinime
„ voit et connaît toutes choses."

4°. Je demanderais de plus à ceux qui,
considération de la préscience divine, ni
liberté de l'homme, si DIEU a pu créer de
tures libres ? il faut bien qu'ils répondent
l'a pu; car DIEU peut tout, hors les cont
tions; et il n'y a que les attributs auxquels
de l'existence nécessaire de l'indépendan
solue est attachée, dont la communi

implique contradiction. Or la liberté n'eſt certainement pas dans ce cas : car, ſi cela était, 1737.
il ſerait impoſſible que nous nous cruſſions libres, comme il l'eſt que nous nous croyons infinis, tout-puiſſans, etc. Il faut donc avouer que DIEU a pu créer des choſes libres, ou dire qu'il n'eſt pas tout-puiſſant, ce que, je crois, perſonne ne dira. Si donc DIEU a pu créer des êtres libres, on peut ſuppoſer qu'il l'a fait; et ſi créer des êtres libres et prévoir leurs déterminations était une contradiction, pourquoi DIEU, en créant des êtres libres, n'aurait-il pas pu ignorer l'uſage qu'ils feraient de la liberté qu'il leur a donnée? Ce n'eſt pas limiter la puiſſance divine, que de la borner aux ſeules contradictions. Or, créer des créatures libres, et gêner de quelque façon que ce puiſſe être leurs déterminations, c'eſt une contradiction dans les termes; car c'eſt créer des créatures libres et non libres en même temps. Ainſi il s'enſuit néceſſairement du pouvoir que DIEU a de créer des êtres libres, que, s'il a créé de tels êtres, ſa préſcience ne détruit point leur liberté, ou bien qu'il ne prévoit pas leurs actions; et celui qui, ſur cette ſuppoſition, nierait la préſcience de DIEU ne nierait pas plus ſa toute-ſcience, que celui qui dirait que DIEU ne peut pas faire ce qui implique contradiction, ne nierait ſa toute-puiſſance.

Mais nous ne ſommes pas réduits à faire cette ſuppoſition; car il n'eſt pas néceſſaire que je comprenne la façon dont la préſcience divine

et la liberté de l'homme s'accordent pour admet-
1737. tre l'une et l'autre. Il me fuffit d'être affuré que je fuis libre, et que DIEU prévoit tout ce qui doit arriver ; car alors je fuis obligé de conclure que fon omni- fcience et fa préfcience ne gênent point ma liberté, quoique je ne puiffe point concevoir comme cela fe fait; de même que lorfque je me fuis prouvé un DIEU, je fuis obligé d'admettre la création *ex nihilo*, quoiqu'il me foit impoffible de la concevoir.

5°. Cet argument de la préfcience de DIEU, s'il avait quelque force contre la liberté de l'homme, détruirait encore également celle de DIEU ; car fi DIEU prévoit tout ce qui arrivera, il n'eft donc pas en fon pouvoir de ne pas faire ce qu'il a prévu qu'il ferait. Or il a été démontré ci-deffus que DIEU eft libre ; la liberté eft donc poffible ; DIEU a donc pu donner à fes créatures une petite portion de liberté, de même qu'il leur a donné une petite portion d'intelligence. La liberté dans DIEU eft le pouvoir de penfer toujours tout ce qui lui plaît, et de faire toujours tout ce qu'il veut. La liberté donnée de DIEU à l'homme, eft le pouvoir faible et limité d'opérer certains mouvemens, et de s'appliquer à quelques penfées. La liberté des enfans qui ne réfléchiffent jamais, confifte feulement à vouloir et à opérer certains mouvemens. Si nous étions toujours libres, nous ferions femblables à DIEU. Contentons nous donc d'un partage c[illegible]enable au rang que nous tenons dans la [illegible]e : mais parce que nous n'avons pas les

ttributs d'un DIEU, ne renonçons pas aux 1737
acultés d'un homme.

LETTRE XXXII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 13 de novembre.

MONSIEUR,

JE vous avoue qu'il n'eſt rien de plus trompeur que de juger des hommes ſur leur réputaon : l'hiſtoire du czar, que je vous envoie, l'oblige de me rétracter de ce que la haute pinion que j'avais de ce prince m'avait fait vancer. Il vous paraîtra, dans cette hiſtoire, ien différent de ce qu'il eſt dans votre imaginaon ; et c'eſt, ſi je peux m'exprimer ainſi, un omme de moins dans le monde réel.

Un concours de circonſtances heureuſes, es événemens favorables, et l'ignorance des rangers, ont fait du czar un fantôme héroïque, e la grandeur duquel perſonne ne s'eſt aviſé de outer. Un ſage hiſtorien, en partie témoin de vie, lève un voile indiſcret, et nous fait voir prince avec tous les défauts des hommes, avec peu de vertus. Ce n'eſt plus cet eſprit niverſel qui conçoit tout, et qui veut tout profondir, mais c'eſt un homme gouverné s des fantaiſies aſſez nouvelles, pour donner certain éclat, et pour éblouir : ce n'eſt plus guerrier intrépide, qui ne craint et ne connaît ucun péril ; mais un prince lâche, timide, et e ſa brutalité abandonne dans les dangers.

1737. Cruel dans la paix, faible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ses sujets; un homme, enfin, qui a poussé le despotisme aussi loin qu'un souverain puisse le pousser, et dont la fortune a tenu lieu de sagesse : d'ailleurs, grand mécanicien, laborieux, industrieux, et prêt à tout sacrifier à sa curiosité.

Tel vous paraîtra, dans ces mémoires le czar *Pierre I.* Et quoiqu'on soit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de se le représenter ainsi dépouillé de ses grandes qualités, il est cependant sûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne soit pleinement en état de prouver.

On peut conclure de là, qu'on ne saurait être assez sur ses gardes en jugeant les grands hommes. Tel qui a vu *Pompée* avec des yeux d'admiration dans l'histoire romaine, le trouve bien different quand il apprend à le connaître par les lettres de *Cicéron.* C'est proprement de la faveur des historiens que dépend la réputation des princes Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce siècle en faveur du czar, et leur imagination a eu la générosité d'ajouter à son portrait ce qu'ils ont cru qui pouvait y manquer.

Il se peut qu'*Alexandre* n'ait été qu'un brigand fameux. *Quinte Curce* a cependant trouvé le moyen, soit pour abuser de la crédulité des peuples, soit pour étaler l'élégance de son style, de le faire passer, dans l'esprit de tous les siècles, pour un des plus grands hommes que jamais la

terre ait porté. Combien d'exemples ne fournissent pas les historiens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains princes ? Mais s'ils ont donné des exemples de leur bienveillance, l'histoire nous en fournit aussi de leur haine et de leur noirceur. Rappelez-vous les différens caractères attribués à *Julien*, surnommé l'*apostat* La haine, la fureur, la rage de vos saints evêques, l'ont défiguré de façon qu'à peine ses traits sont reconnaissables dans les portraits que leur malgnité en a faits. Des siècles entiers ont eu ce prince en horreur; tant le témoignage de ces imposteurs a fait impression sur les esprits. Enfin, un sage est venu qui, s'apercevant de l'artifice des moines historiens, rend ses vertus à l'empereur *Julien*, et confond la calomnie des pères de votre Eglise. 1737.

Toutes les actions des hommes sont sujettes à des interpretations différentes. On peut répandre du venin sur les bonnes. et donner aux mauvaises un tour qui les rende excusables et même louables : et c'est la partialite ou l'impartialité de l'historien, qui décide le jugement du public et de la postérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amasser de plus curieux sur l'histoire que vous m'avez demandée : ces mémoires contiennent des faits aussi rares qu'inconnus : ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir sans moi; et j'aurai le même mérite, relativement à votre

ouvrage, que celui qui fournit de bons maté-
1737. riaux à un architecte fameux.

Ayez la bonté de remettre cette épître à l'incomparable *Emilie*. J'ai consacré ma muse en travaillant pour elle. Je lui demande une critique févère pour récompense de mes peines; et si j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut être que glorieuse; semblable à ces illustres malheureux que leurs sottises ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfans de mon loisir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles; et répondez moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de lettres de Cirey N'alarmez pas mon amitié en vain par les craintes où je suis pour votre santé. Dites-moi, du moins : je vis, je respire. Vous me devez ces petits soins plus qu'à personne, puisque peu de personnes peuvent avoir pour vous autant d'estime que j'en ai ; et que quand même on aurait toute cette estime, on n'aurait pourtant pas toute la reconnaissance avec laquelle je suis, Monsieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE

LETTRE XXXIII. 1737

DU PRINCE ROYAL,

A Remusberg, le 19 de novembre.

MONSIEUR,

JE n'ai pas été le dernier à m'apercevoir des lonneurs de notre correſpondance. Il y avait environ eux mois que je n'avais reçu de vos nouvelles, uand je fis partir, il y a huit jours, un gros paquet our Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmait rrieuſement. Je m'imaginais, ou que des indiſpotions vous empêchaient de me répondre, ou uelquefois même j'appréhendais que la délicateſſe e votre tempérament n'eût cédé à la violence et à acharnement de la maladie. Enfin, j'étais dans la tuation d'un avare qui croit ſes tréſors en un anger évident. Votre lettre vient ſur ces entreites: elle diſſipe non-ſeulement mes craintes, iais encore elle me fait ſentir tout le plaiſir qu'un ommerce comme le vôtre peut produire.

Etre en correſpondance, c'eſt être en trafic de enſées; mais j'ai cet avantage de notre trafic, ue vous me donnez en retour de l'eſprit et des érités. Qui pourrait être aſſez brute, ou aſſez eu intéreſſé, pour ne pas chérir un pareil comierce? En vérité, Monſieur, quand on vous onnaît une fois, on ne ſaurait plus ſe paſſer de ous; et votre correſpondance m'eſt devenue

comme une des néceffités indifpenfables de la vie.
1737. Vos idées fervent de nourriture à mon efprit.

Vous trouverez, dans le paquet que je viens de dépêcher, l'hiftoire du czar *Pierre I.* Celui qui l'a écrite, a ignoré abfolument à quel ufage je la deftinais. Il s'eft imaginé qu'il n'écrivait que pour ma curiofité; et de-là il s'eft cru permis de parler, avec toute la liberté poffible, du gouvernement et de l'état de la Ruffie. Vous trouverez dans cette hiftoire des vérités qui, dans le fiècle où nous fommes, ne fe comportent guère avec l'impreffion. Si je ne me repofais entièrement fur votre prudence, je me verrais obligé de vous avertir que certains faits contenus dans ce manufcrit doivent être retranchés tout-à-fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable; autrement vous pourriez vous expofer au reffentiment de la cour ruffienne. On ne manquerait pas de me foupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette hiftoire; et ce foupçon retomberait infailliblement fur l'auteur qui les a compilées. Cet ouvrage ne fera pas lu; mais tout le monde ne fe laffera point de vous admirer.

Qu'une vie contemplative eft différente de ces vies qui ne font qu'un tiffu continuel d'actions! Un homme qui ne s'occupe qu'à penfer, peut penfer bien et s'exprimer mal; mais un homme d'action, quand il s'exprimerait avec toutes les grâces imaginables, ne doit point agir faiblement. C'eft une pareille faibleffe qu'on reprochait au roi d'Angleterre, *Charles II.* On difait de ce prince, qu'il ne lui était jamais échappé de parole qui ne

fût bien placée ; et qu'il n'avait jamais fait d'action qu'on pût nommer louable.

Il arrive ſouvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres, font pire qu'eux lorſqu'ils ſe trouvent dans les mêmes circonſtances. J'ai lieu de craindre que cela ne arrive un jour, puiſqu'il eſt plus facile de critiquer que de faire, et de donner des préceptes que de les exécuter. Et après tout, les hommes ont ſi ſujets à ſe laiſſer ſéduire, ſoit par la préſomption, ſoit par l'éclat de leur grandeur, ou ſoit par l'artifice des méchans, que leur religion peut être ſurpriſe, quand même ils auraient les intenions les plus intègres et les plus droites.

L'idée avantageuſe que vous vous faites de i, ne ſerait-elle pas fondée ſur celles que on cher *Céſarion* vous en a données ? En vérité, n eſt bien heureux d'avoir un pareil ami. Mais ouffrez que je vous détrompe, et que je vous aſſe en deux mots mon caractère, afin que ous ne vous y mépreniez plus ; à condition outefois que vous ne m'accuſerez pas du déaut qu'avait votre défunt ami *Chaulieu*, qui arlait toujours de lui-même. Fiez-vous ſur ce ue je vais vous dire.

'ai peu de mérite et peu de ſavoir ; mais j'ai icoup de bonne volonté, et un fonds inéuiſable d'eſtime et d'amitié pour les perſonnes 'une vertu diſtinguée, et avec cela je ſuis apable de toute la conſtance que la vraie amitié xige. J'ai aſſez de jugement pour vous rendre oute la juſtice que vous méritez ; mais je n'en

P 2

1737. ai pas aſſez pour m'empêcher de faire de mauvais vers. La Henriade et vos magnifiques pièces de poéſie m'ont engagé à faire quelque choſe de ſemblable, mais mon deſſein eſt avorté ; et il eſt juſte que je reçoive le correctif de celui d'où m'était venu la ſéduction.

Rien ne peut égaler la reconnaiſſance que j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine de corriger mon ode. Vous m'obligez ſenſiblement. Mais comment pourrais-je remettre la main à cette ode, après que vous l'avez rendue parfaite ? et comment pourrais-je ſupporter mon bégaiement, après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes ?

Si ce n'était abuſer de votre amitié ; et vous dérober de ces momens que vous employez ſi utilement pour le bien du public, pourrais-je vous prier de me donner quelques règles pour diſtiguer les mots qui conviennent aux vers de ceux qui appartiennent à la proſe ? *Deſpréaux* ne touche point cette matière dans ſon art poëtique, et je ne ſache pas qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez, Monſieur, mieux que perſonne, m'inſtruire d'un art dont vous faites l'honneur, et dont vous pourriez être nommé le père.

L'exemple de l'incomparable *Emilie* m'anime et m'encourage à l'étude. J'implore le ſecours des deux divinités de Cirey pour m'aider à ſurmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin. Vous êtes mes lares et mes dieux tutélaires, qui préſidez dans mon lycée et dans mon académie.

La ſublime Emilie et le divin Voltaire 1737
Sont de ces préſens précieux
Qu'en mille ans, une fois ou deux,
Daignent faire les Cieux pour honorer la terre.

Il n'y a que *Céſarion* qui puiſſe vous avoir communiqué les pièces de ma muſique. Je crains fort que des oreilles françaiſes n'aient guère été flattées par des ſons italiques ; et qu'un art qui ne touche que le ſens, puiſſe plaire à des perſonnes qui trouvent tant de charmes dans des plaiſirs intellectuels. Si cependant il ſe pouvait que ma muſique eût eu votre approbation, je m'engagerais volontiers à chatouiller vos oreilles, pourvu que vous ne vous laſſiez pas de m'inſtruire.

Je vous prie de ſaluer de ma part la divine *Emilie*, et de l'aſſurer de mon admiration. Si les hommes ſont eſtimables de fouler aux pieds les préjugés et les erreurs, les femmes le ſont encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant que d'en venir là, et qu'il faut qu'elles détruiſent plus que nous avant de pouvoir édifier. Que la marquiſe *du Châtelet* eſt louable d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illuſions des ſens, et d'abandonner les plaiſirs faux et paſſagers de ce monde, pour s'adonner entièrement à la recherche de la philoſophie la plus ſublime !

On ne ſaurait réfuter M. *Wolf* plus poliment que vous le faites. Vous rendez juſtice à ce grand homme, et vous marquez en même temps les endroits faibles de ſon ſyſtême ; mais c'eſt un défaut commun à tout ſyſtême, d'avoir un côté

1737. moins fortifié que le reste. Les ouvrages des hommes se ressentiront toujours de l'humanité; et ce n'est pas de leur esprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philosophes combattront-ils l'erreur, cette hydre ne se laisse point abattre; il y paraît toujours de nouvelles têtes à mesure qu'on les a terrassées. En un mot, le systême qui contient le moins de contradictions, le moins d'impertinences, et les absurdités les moins grossières, doit être regardé comme le meilleur.

Nous ne saurions exiger, avec justice, que messieurs les métaphysiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On serait bien embarrassé de faire la description d'un pays que l'on n'a jamais vu, dont on n'a aucune nouvelle, et qui est inaccessible. Aussi ces messieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent. Ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils ont pu imaginer; et leurs raisonnemens, semblables à des toiles d'araignées, sont d'une subtilité presque imperceptible. Si les *Descartes*, les *Locke*, les *Newton*, les *Wolf* n'ont pu deviner le mot de l'énigme, il est à croire, et l'on peut même affirmer, que la postérité ne sera pas plus heureuse que nous en ses découvertes.

Vous avez considéré ces systêmes en sage: vous en avez vu l'insuffisance, et vous y avez ajouté des réflexions très-judicieuses. Mais ce trésor que je possédais par procuration, est entre les mains d'*Emilie*: je n'oserais le réclamer, [mal]gré l'envie que j'en ai; je me contenterai de

vous en faire souvenir modestement pour ne pas perdre la valeur de mes droits. 1737.

En vérité, Monsieur, si la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur; et votre ame devrait être immortelle, afin que DIEU pût être le rémunérateur de vos vertus. Le Ciel vous a donné des gages d'une prédilection si marquée, qu'en cas d'un avenir, j'ose vous répondre de votre félicité éternelle. Cette lettre-ci vous sera remise par le ministère de M. *Thiriot.* Je voudrais, non-seulement, que mon esprit eût des ailes pour qu'il pût se rendre à Cirey; mais je voudrais encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même en eût pour vous assurer de vive voix, de l'estime infinie avec laquelle je suis, Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 20 décembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu, le 12 du présent mois, la lettre de votre Altesse royale du 19 novembre; vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de m'adresser un paquet contenant les mémoires sur le gouvernement du czar *Pierre I*, et en même temps vous m'avertissez,

1737. avec votre prudence ordinaire, de l'ufage retenu que j'en dois faire. L'unique ufage que j'en ferai, Monfeigneur, fera d'envoyer à votre Alteffe royale l'ouvrage rédigé felon vos intentions, et il ne paraîtra qu'après que vous y aurez mis le fceau de votre approbation. C'eft ainfi que je veux en ufer pour tout ce qui pourra partir de moi; et c'eft dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui, par la route de Paris, fous le couvert de M. *Bork*, une tragédie que je viens d'achever, et que je foumets à vos lumières. Je fouhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra.

Votre Alteffe royale mande que le paquet contenant le mémoire du czar, et d'autres chofes beaucoup plus précieufes pour moi, eft parti le 10 novembre. Voilà plus de fix femaines écoulées, et je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez, Monfeigneur, ajouter à vos bontés, celle de m'inftruire de la voie que vous avez choifie, et le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand votre Alteffe royale daignera m'honorer de fes lettres, de fes ordres, et me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme, je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. *Pidol*, maître des poftes à Trèves; la feule précaution eft de les affranchir jufqu'à Trèves; et fous le couvert de ce *Pidol*, ferait l'adreffe à d'*Artiguy*, à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que votre Alteffe royale pourrait me faire tenir, peut-être la voie de Paris,

l'adresse et l'entremise de M. *Thiriot* seraient plus commodes. 1737.

Ne vous lassez point, Monseigneur, d'enrichir Cirey de vos présens. Les oreilles de madame *du Châtelet* sont de tous pays, aussi bien que votre et la sienne. Elle se connaît très-bien en ilique italienne ; ce n'est pas qu'en général elle la musique de prince. Feu M. le duc d'*Or-ns* fit un opéra détestable nommé Panthée. is, Monseigneur, vous n'êtes pour nous ni nce ni roi ; vous êtes un grand homme.

On dit que votre Altesse royale a envoyé des rers charmans à madame de *la Popelinière*. Savez-vous bien, Monseigneur, que vous êtes adoré n France ; on vous y regarde comme le jeune *Salomon* du Nord. Encore une fois, c'est bien lommage pour nous que vous soyez né pour égner ailleurs. Un million ou moins de rente, n joli palais dans un climat tempéré, des amis u lieu de sujets, vivre entouré des arts et des laisirs, ne devoir le respect et l'admiration des ommes qu'à soi-même, cela vaudrait peut-être un oyaume ; mais votre devoir est de rendre un jour es Prussiens heureux. Ah ! qu'on leur porte envie!

Vous m'ordonnez, Monseigneur, de vous présenter quelques règles, pour discerner les mots le la langue française qui appartiennent à la rose, de ceux qui sont consacrés à la poésie. Il erait à souhaiter qu'il y eût sur cela des règles ; nais à peine en avons-nous pour notre langue. Il ne semble que des langues s'établissent comme les

lois: de nouveaux befoins, dont on ne s'eft
1737. apeçu que petit à petit, ont donné naiffance à bien des lois qui paraiffent fe contredire. Il femble que les hommes aient voulu fe conduire et parler au hafard. Cependant pour mettre quelque ordre dans cette matière, je diftinguerai les idées, les tours et les mots poëtiques.

Une idée poëtique; c'eft, comme le fait votre Alteffe royale, une image brillante fubftituée à l'idée naturelle de la chofe dont on veut parler; par exemple, je dirai en profe: *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talens, qui détefte l'envie et le fanatifme.* Je dirai en vers:

O Minerve! ô divine Aftrée!
Par vous fa jeuneffe infpirée
Suivit les Arts et les Vertus.
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le Fanatifme farouche
Sous fes pieds tombent abattus.

Un tour poëtique; c'eft une inverfion que la profe n'admet point. Je ne dirai point en profe: *D'un maître efféminé corrupteurs politiques*, mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je ne dirai point

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorfque de l'Univers il difputait l'empire,
Confiant fur les eaux, aux aquilons mutins,
Le deftin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
Céfar à la tempête oppofait fa fortune.

Ce *César* à la sixième ligne est un tour purement oëtique, et en prose je commencerais par *César*. 1737.

Les mots uniquement réservés pour la poésie, entends la poésie noble, sont en petit nombre; ar exemple, on ne dira pas en prose *coursiers* our chevaux, *diadême* pour couronne, *empire e France* pour royaume de France, *char* pour rosse, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour ctions, l'*empyrée* pour le ciel, les *airs* pour l'air, *les* pour regiftre, *naguère* pour depuis peu, etc.

A l'égard du style familier; ce sont à peu près mêmes termes qu'on emploie en prose et en ers. Mais j'oserai dire que je n'aime point cette berté qu'on se donne souvent, de mêler dans n ouvrage qui doit être uniforme, dans une pître, dans une satire, non-seulement les styles ifférens, mais encore les langues différentes; ar exemple, celle de *Marot* et celle de nos jours. 'ette bigarrure me déplaît autant que ferait un ıbleau où l'on mêlerait des figures de *Calot* et les harges de *Téniers* avec des figures de *Raphaël*. l me semble que ce mélange gâte la langue, et 'est propre qu'à jeter tous les étrangers dans erreur.

D'ailleurs, Monseigneur, l'usage et la lecture bons auteurs en a beaucoup plus appris à otre Altesse royale que mes réflexions ne pourt lui en dire.

Quant à la Métaphysique de M. *Wolf*, il me aît presque en tout dans les principes de *ei tz*. Je les regarde tous deux comme de rès-grands philosophes; mais ils étaient des

hommes, donc ils étaient ſujets à ſe tromper.
1737. Tel qui remarque leurs fautes eſt bien loin de les valoir : car un ſoldat peut très-bien critiquer ſon général, ſans pour cela être capable de commander un bataillon.

Vous me charmez, Monſeigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talens. Madame la marquiſe *du Châtelet*, pénétrée d'admiration pour votre perſonne, mêle ſes reſpects aux miens. C'eſt avec ces ſentimens, et ceux de la plus reſpectueuſe et tendre reconnaiſſance, que je ſuis pour toute ma vie, etc.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Alteſſe royale a dû recevoir une réponſe de madame la marquiſe *du Châtelet* par la voie de M. *Plet*; mais comme M. *Plet* ne nous accuſe ni la réception de cette lettre, ni celle d'un aſſez gros paquet que je lui avais adreſſé, huit jours auparavant, pour votre Alteſſe royale; je prends la liberté d'écrire cette fois par la voie de M. *Thiriot*.

Je vous avais mandé, Monſeigneur, que j'avais du premier coup d'œil donné la préférence à l'*Epître ſur la retraite*, à cette deſcription

mable du loisir occupé dont vous jouissez; mais
ai bien peur aujourd'hui de me rétracter. Je 1737.
trouve aucune faute contre la langue dans
épître à *Pesne*, et tout y respire le bon goût.
'est le peintre de la raison qui écrit au peintre
rdinaire. Je peux vous assurer, Monseigneur,
ue les six derniers vers, par exemple, sont
n chef-d'œuvre.

Abandonne tes saints entourés de rayons;
Sur des sujets brillans exerce tes crayons;
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les Nymphes des forêts, les Grâces demi-nues;
Et souviens-toi toujours, que c'est au seul Amour
Que ton art si charmant doit son être et le jour.

C'est ainsi que *Despréaux* les eût faits. Vous
lez prendre cela pour une flatterie. Vous êtes
ut propre, Monseigneur, à ignorer ce que
ous valez.

L'épître à M. *Duhan* est bien digne de vous:
le d'un esprit sublime et d'un cœur recon-
t. M. *Duhan* a élevé apparemment votre
ie royale. Il est bien heureux, et jamais
nce n'a donné une telle récompense. Je
'aperçois, en lisant tout ce que vous avez
gné m'envoyer, qu'il n'y a pas une seule
e fausse. Je vois, de temps en temps, des
etits défauts de la langue, impossibles à éviter:
ur, par exemple, comment auriez-vous deviné
ue *nourricier* est de trois syllabes et non pas
e quatre? que *aient* est d'une syllabe et non
as de deux. Ce n'est pas vous qui avez fait
otre langue; mais c'est vous qui pensez. *Sapere*

1737. *eſt principium et fons.* Un eſprit vrai fait toujours bien ce qu'il fait. Vous daignez vous amuſer à faire des vers français et de la muſique italienne : vous ſaiſiſſez le goût de l'un et de l'autre. Vous vous connaiſſez très-bien en peinture, enfin le goût du vrai vous conduit en tout. Il eſt impoſſible que cette grande qualité, qui fait le fond de votre caractère, ne faſſe le bonheur de tout un peuple après avoir fait le vôtre. Vous ſerez ſur le trône ce que vous êtes dans votre retraite; vous régnerez comme vous penſez et comme vous écrivez. Si votre Alteſſe royale s'écarte un peu de la vérité, ce n'eſt que dans les éloges dont elle me comble : et cette erreur ne vient que de ſa bonté.

L'épître que vous daignez m'adreſſer, Monſeigneur, eſt une bien belle juſtification de la poéſie, et un grand encouragement pour moi. Les cantiques de *Moïſe*, les oracles des païens, tout y eſt employé à relever l'excellence de cet art; mais vos vers ſont le plus grand éloge qu'on ait fait de la poéſie. Il n'eſt pas bien ſûr que *Moïſe* ſoit l'auteur des deux beaux Cantiques; ni que le meurtrier d'*Urie*, l'amant de *Bethzabée*, le roi traître aux Philiſtins et aux Iſraélites, etc. ait fait ſes pſaumes : mais il eſt ſûr que l'héritier de la monarchie de Pruſſe fait de très-beaux vers français.

Si j'oſais éplucher cette épître, (et il le faut bien, car je vous dois la vérité) je vous dirais, Monſeigneur, que *trompette* ne rime point à *tête*, parce que *tête* eſt long et que *pette* eſt bref, et que la rime eſt pour l'oreille et non

ur les yeux. *Défaites*, par la même raifon, ——
rime point avec *conquêtes ; quêtes* eft long, 1737.
tes eft bref. Si quelqu'un voyait mes lettres,
dirait: Voilà un franc pédant qui s'en va
rler de brèves et de longues à un prince plein de
nie. Mais le prince daigne defcendre à tout.
iand ce prince fait la revue de fon régiment,
examine le fourniment du foldat. Le grand
mme ne néglige rien ; il gagnera des batailles
ns l'occafion ; il fignera le bonheur de fes
ets, de la même main dont il rime des vérités.
V ons à l'ode : elle eft infiniment fupérieure
elle était ; et je ne faurais revenir de
furprife, qu'on faffe fi bien des odes françaifes
f nd de l'Allemagne. Nous n'avons qu'un
mple d'un français qui fefait très-bien des vers
iens, c'était l'abbé *Regnier* ; mais il avait été
g-temps en Italie ; et vous, mon Prince, vous
vez point vu la France.

Voici encore quelques petites fautes de lan-
ge. *Je n'eus point reçu l'exiftence*, il faut
e *je n'euffe* ; et *la fageffe avait pourvue*, il
dire *pourvu*. Jamais un verbe ne prend
te terminaifon, que quand fon participe eft
fidéré comme adjectif. V ici qui eft encore
pédant ; mais j'en ai déjà demandé pardon,
vous voulez favoir parfaitement une langue
ui v us faites t nt d'h nneur. Par exemple,
dira *la perfonne que vous avez aimée*, parce
e *aimée* eft omme un a jectif de la perfonne.
d ra *la fageffe dont votre ame eft pourvue*,
la même raifon ; mais on doit dire : DIEU *a*
vu à former un prince qui, etc.

Ta clémence infinie,
1737. Dans aucun ſens ne ſe dénie.

dénie ne peut pas être employé pour dire *dément*; le mot de *dénier* ne peut être mis, e pour *nier ou refuſer.*

Si tu me condamne à périr,

il faut abſolument dire: *Si tu me condamn*

Tel qui n'eſt plus ne peut ſouffrir.

Tel ſignifie toujours, en ce ſens, un n d'hommes qui fait une choſe, tandis qu'un ne la fait pas. Mais ici c'eſt une affaire con à tous les hommes; il faut mettre: *Qui n plus ne ſaurait ſouffrir*, etc.

LETTRE XXXVI.

DU PRINCE ROYAL.

Réponſe ſur le chapitre de la liberté.

A Berlin, 26 décembre.

MONSIEUR,

J'AI été richement dédommagé aujourd long intervalle pendant lequel je n'avais] reçu de vos lettres; cette poſte m'en a apporté deux à la fois auxquelles je vous r drai ſelon l'ordre des dates.

Rien ne m'a plus ſurpris que celle du 2 octobre, où vous me marquez l'alarme que M Thiriot vous a donnée mal à propos. Vous vez être tranquille ſur tout ce qu'on vous

puiſ

puifque vous n'êtes point du tout foupçonné —
l'avoir eu part aù libelle qu'on a fait contre le 173
roi, ni même d'en avoir eu connaiffance. Je
vous expoferai, en peu de mots, l'affaire dont
l s'agit, qui, dans le fond, n'eft qu'une bagatelle
méprifable, et aucunement digne de confidération. Il y a un an qu'on vendit ici, fous
e manteau, un libelle diffamatoire, attaquant
a perfonne du roi, fous le titre de *Don Quichotte au chevalier des Cignes.* Les vers en font
paffables, mais ce ne font que des injures rimées.
Le fens contient la bile la plus venimeufe qui
jamais. C'eft un tiffu d'anecdotes coufues
ec toute la malignité poffible, et brodées d'une
ière abominable. Le roi a vu cette pièce;
ais fenfible uniquement à la vraie gloire et à
approb.tion des gens de bien, il a fouverainement méprifé l'auteur et la production. On
s'eft contenté d'en défendre la vente fous de
ièves peines. De plus, on n'ignore pas où cette
pièce a été fabriquée. On fait que l'auteur infame
eft de ces é rivains mercenaires que l'animofité
l'une cour étrangère a incités au crime; mais
l eft trop au-deffous d'un roi de s'amufer à punir
ı miférable. Si le Créateur voulait lancer fon
nerre fur chaque reptile qui en fa frénéfie,
Te l'audace jufqu'à le blafphémer, des nuages
épais couvriraient continuellement la furface de
terre, et les foudres ne cefferaient de gronder
dans les cieux. Croyez-vous, Monfieur, que
j'aurais été le dernier à vous avertir des foupçons
injurieux qu'on aurait conçus contre vous, fi

le fait avait exiſté? Vous me connaiſſez bien mal,
1737. et vous n'avez qu'une faible idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris ſur moi le ſoin de votre réputation. Je fais ici l'office de votre renommée. Vous m'entendez, et vous comprenez bien que je ne prétends dire autre choſe, ſinon, que je me ſuis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorans, et contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps; et j'emploie argumens, exemples, et vos ouvrages mêmes pour vous faire des proſélytes. Je peux me flatter d'avoir aſſez bien réuſſi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir véritablement fait connaître de mes compatriotes. Je vous prie, Monſieur, de vous tranquilliſer déſormais, et d'attendre que je vous donne le ſignal pour prendre l'alarme.

J'ai oublié de vous dire que l'officier dont *Thiriot* fait mention n'eſt point de mon régiment, et paſſe dans l'armée pour un homme peu véridique; ce qui peut d'autant plus vous ôter tout ſujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de la M[illegible]yſiq[illegible] la Liberté, et je ſuis mortifié de v[illegible]re je ne ſuis pas entièrement de votre ſentim[illegible]t. [illegible] fonde mon ſyſtème ſur ce qu'on ne doit pas r[illegible]cer volontairement aux connaiſſances qu'on [illegible] acquérir par le raiſonnement. Cela poſé, je [illegible] mes efforts pour connaître de DIEU tout ce qui m'eſt poſſible, à quoi la voie de l'analogie ne m'eſt pas d'un faible ſecours. Je vois premièrement qu'un Être créateur doit être ſage et puiſſant.

Comme ſage, il a voulu, dans ſon intelligence éternelle, le plan du monde; et comme tout-puiſſant, il l'a exécuté. 1737.

De-là, il s'enſuit néceſſairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les événemens y concourent. Si tous les événemens y concourent, faut que tous les hommes agiſſent conformé-nt au deſſein du Créateur, et qu'ils ne ſe erminent à toutes leurs actions, que ſuivant lois immuables de ſes deſſeins, auxquelles ils éiſſent en les ignorant; ſans quoi DIEU ſerait eur oiſif de la nature. Le monde ſe gouver-ait ſuivant le caprice des hommes; et celui nt la puiſſance a formé l'univers ſerait inutile puis que de faibles mortels l'ont peuplé. Je vous roue que, puiſqu'il faut opter entre faire un etre paſſif ou du Créateur ou de la créature, je : détermine en faveur de DIEU. Il eſt plus turel que ce DIEU faiſe tout, et que l'homme ſoit l'inſtrument de ſa volonté, que de ſe figurer un DIEU qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour enſuite reſter les bras croiſés, et aſſervir ſa volonté et ſa puiſſance à la bizarrerie de l'eſprit humain. Il me ſemble voir un américain ou quelque ſauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille qui montre les heures a la liberté de ſe tourner d'elle-même, et il ne ſoupçonnera pas ſeulement qu'il y a des reſſorts cachés qui la font mouvoir; bien moins encore, que l'horloger l'a faite à deſſein qu'elle faſſe préciſément le

1737. mouvement auquel elle eft affujettie. DIEU eft cet horloger. Les refforts dont il nous a compofés font infiniment plus fubtils, plus déliés et plus variés que ceux de la montre. L'homme eft capable de beaucoup de chofes; et comme l'art eft plus caché en nous, et que le principe qui nous meut eft invifible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos fens, et celui qui fait jouer tous ces refforts échappe à nos faibles yeux; mais il n'a pas moins eu intention de nous deftiner précifément à ce que nous fommes. Il n'a pas moins voulu que toutes nos actions fe rapportaffent à un tout, qui eft le foutien de la fociété, et le bien de la totalité du genre humain.

Lorfqu'on regarde les objets féparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes, que fi on les envifageait avec tout ce qui a relation avec eux. On ne peut juger d'un édifice par un aftragale: mais lorfqu'on confidère tout le refte du bâtiment, alors on peut avoir une idée précife et nette des proportions et des beautés de l'édifice. Il en eft de même des fyftêmes philofophiques. Dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de fondement; et qui, par conféquent, s'écroule de foi-même. Ainfi, dès qu'on avoue qu'il y a un DIEU, il faut néceffairement que ce DIEU foit de la partie du fyftême, fans quoi il vaudrait mieux, pour plus de commodité, le nier tout à fait. Le nom de DIEU, fans l'idée de fes attributs, et principalement fans l'idée de fa puiffance, de fa fageffe et de fa préfcience, eft

un son qui n'a aucune signification, et qui ne rapporte à rien absolument. 1737.

J'avoue qu'il faut, si je puis m'exprimer ainsi, entasser ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus majestueux pour concevoir, quoique très-imparfaitement, ce que c'est que cet Être cr[illegible]ur, cet Être éternel, cet Être tout-puiss[illegible]t, etc. Cependant j'aime mieux m'abymer da[illegible] son immensité, que de renoncer à sa con[illegible]issance, et à toute l'idée intellectuelle que je [illegible]s me former de lui.

En un mot, s'il n'y avait pas de DIEU, votre [illegible]me serait l'unique que j'adopterais; mais [illegible] il est certain que ce DIEU est, on ne [illegible]rait assez mettre de choses sur son compte. [illegible]rès quoi il reste encore à vous dire que comme tout est fondé; ou bien comme tout a sa raison dans ce qui l'a précédé, je trouve la raison du [illegible]mpérament et de l'humeur de chaque homme [illegible]s la mécanique de son corps. Un homme em-[illegible]rté a la bile facile à émouvoir; un misanthrope a l'hypocondre enflé; le buveur, le poulmon sec; l'amoureux, le tempérament robuste, etc. Enfin, comme je trouve toutes ces choses dispo-sées de cette façon dans notre corps, je conjec-ture de-là qu'il faut nécessairement que chaque individu soit déterminé d'une façon précise, et qu'il ne dépend point de nous de ne point être du caractère dont nous sommes. Que dirai-je des événemens qui servent à nous donner des [illegible]es, et à nous inspirer des résolutions? comme, [illegible] exemple, le beau temps m'invite à prendre

l'air; la réputation d'un homme de bon goût,
1737. qui me recommande un livre, m'engage à la lire; ainfi du refte. Si donc on ne m'avait jamais dit qu'il y eût un *Voltaire* au monde; fi je n'avais pas lu fes excellens ouvrages; comment eft-ce que ma volonté, cet agent libre, aurait pu me déterminer à lui donner toute mon eftime? En un mot, comment eft-ce que je puis vouloir une chofe fi je ne la connais pas?

Enfin, pour attaquer la liberté dans fes derniers retranchemens, comment eft-ce qu'un homme peut fe déterminer à un choix ou à une action, fi les événemens ne lui en fourniffent l'occafion? et ces événemens, qui eft-ce qui les dirige? ce ne peut être le hafard, puifque le hafard eft un mot vide de fens. Ce ne peut donc être que DIEU. Si donc DIEU dirige les événemens felon fa volonté, il dirige auffi et gouverne néceffairement les hommes: et c'eft ce principe qui eft la bafe et comme le fondement de la providence divine, et qui me fait concevoir la plus haute, la plus noble, et la plus magnifique idée qu'une créature auffi bornée que l'homme peut fe former d'un Etre auffi immenfe que l'eft le Créateur. Ce principe me fait connaître en DIEU un être infiniment grand et fage, n'étant point abforbé dans les plus grandes chofes, et ne s'aviliffant point dans les plus petits détails. Quelle immenfité n'eft pas celle d'un DIEU qui embraffe généralement toutes chofes, et dont la fageffe a préparé, dès le commencement du monde, ce qu'il a exécuté à la fin des temps? Je ne prétends

pas cependant mesurer les mystères de DIEU selon la faiblesse des conceptions humaines. Je 1737. porte ma vue aussi loin que je puis; mais si quelques objets m'échappent, je ne prétends pas renoncer à ceux que mes yeux me font apercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, : la flatteuse pensée de suivre une opinion par- ulière m'aveugle. Peut-être que j'avilis trop es hommes; cela se peut, je n'en conviens pas. ais si le roi de France était en compromis avec roi d'Yvetot, je suis sûr que tout homme sensé aîtrait la puissance du roi *Louis XV* supé- ire à l'autre. A plus forte raison devons-nous déclarer pour la puissance de DIEU, qui ut, en aucune façon, entrer en ligne de nparaison avec ces êtres fugitifs que le nps produit, dont le sort se joue, et que temps détruit après une durée courte et affagère.

Lorsque vous parlez de la vertu, on voit vous êtes en pays de connaissance; vous lez en maître de cette matière, dont vous naissez la théorie et la pratique: en un mot, v :st facile de discourir savamment de vous- b . Il est certain que les vertus n'ont lieu relativement à la société. Le principe pri- :it de la vertu est l'intérêt, (que cela ne vous ıraye point) puisqu'il est évident que les hom- s se détruiraient les uns les autres, sans l'inter- ion des vertus. La nature produit naturel ent des voleurs, des envieux, des faussaires,

des meurtriers : ils couvrent toute la face d
1737. terre ; et fans les lois qui répriment le v
chaque individu s'abandonnerait à l'inftinc
la nature, et ne penferait qu'à foi. Pour ré
tous ces intérêts particuliers, il fallait trou
un tempérament pour les contenter tous ; et
convint que l'on ne fe déroberait point réci
quement fon bien, qu'on n'attenterait po
la vie de fes femblables, et qu'on fe prêt
mutuellement à tout ce qui pourrait contril
au bien commun.

Il y a des mortels heureux, de ces ames l
nées qui aiment la vertu pour l'amour d'
même ; leur cœur eft fenfible au plaifir qu
a de bien faire.

Il vous importe peu de favoir que l'intérê
le bien de la fociété demandent que vous fc
vertueux. Le Créateur vous a heureufement
mé de façon que votre cœur n'eft point acceſ
aux vices ; et ce Créateur fe fert de vous c
d'un organe, comme d'un inftrument, co
d'un miniftre, pour rendre la vertu plus re
table et plus aimable au genre humain. V
avez voué votre plume à la vertu, et il faut avc
que c'eft le plus grand préfent qui lui ait ja
été fait. Les temples, que les Romains lui
facrèrent fous divers titres, fervaient à l'honoı
mais vous lui faites des difciples. Vous trav
à lui former des fujets, et donnez un exemple,
votre vie, de ce que l'humanité a de plus loua

J'attends la Philofophie de *Newton* et l'Hift
de *Louis XIV*, qui, avec *Céfarion*, me vi r

le … La goutte, la fièvre et l'amour
ont … petit ambassadeur de ma join- 1737.
plus … il ne faut qu'un de ces maux pour
ger furieusement la liberté de notre volonté.
ne manquerai pas de vous dire mon sentiment,
ec toute la franchise possible, sur les ouvrages
… avez bien voulu m'envoyer: c'est la
la plus manifeste que je puisse vous don-
de l'estime que j'ai pour vous. Si je vous ex-
e … es doutes, ce n'est point par arrogance,
… n'est point non plus que j'aie une haute opi-
de mon habileté; mais c'est pour découvrir
verité: Mes doutes sont des interrogations afin
te plus foncièrement instruit, et pour éviter
… obstacles qui pourraient se rencontrer
une … tière aussi épineuse qu'est celle de
taphysique.

Ce sont-là les raisons qui m'obligent à ne vous
mais déguiser mes sentimens. Il serait à sou-
ter que tout commerce pût être un trafic de
… ; mais combien y a-t-il d'hommes capables
l'écouter! Une malheureuse présomption,
une pernicieuse idée d'infaillibilité, une funeste
itude de voir tout ployer devant eux, les en
oignent. Ils ne sauraient souffrir que l'écho de
s pensées; et ils poussent la tyrannie, jus-
vouloir gouverner aussi despotiquement sur
pensées et sur les opinions, que les Russes
vent gouverner une troupe de serviles escla-
Il n'y a que la seule vertu qui soit digne d'en-
… la vérité. Puisque le monde aime l'erreur,
qu'il veut se tromper, il faut l'abandonner à

1737. son mauvais destin ; et c'est, selon moi, l'hommage le plus flatteur qu'on puisse rendre à quelqu'un, que de lui découvrir sans crainte le fond de ses pensées. En un mot, oser contredire un auteur, c'est rendre un hommage tacite à sa modération, à sa justice et à sa raison.

Vous me faites naître des espérances charmantes. Il ne vous suffit pas de m'instruire des matières les plus profondes ; vous pensez encore à ma récréation. Que ne vous devrai-je pas ? Il est sûr que le ciel me devait, pour mon bonheur, un homme de votre mérite. Vous seul m'en valez des milliers.

Vous avez reçu à présent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de novembre pour Cirey. J'aime la poésie à la passion; mais j'ai trop d'obstacles à vaincre pour faire quelque chose de passable. Je suis étranger ; je n'ai point l'imagination assez vive, et toutes bonnes choses ont été dites avant moi. Pour à présent, il en est de moi comme des vignes, qui se ressentent toujours du terroir où elles sont plantées. Il semble que celui de Remusberg est assez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la prose.

Vous voudrez bien assurer l'incomparable *Emilie* de toute mon estime : elle a désarmé mon courroux par le morceau de votre métaphysique que je viens de recevoir. J'avais regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection. La voilà à présent comme je désirais qu'elle fût.

Il serait superflu de vous répéter les assurances de mon estime et de mon amitié. Je me flatte 1737
que vous en êtes convaincu, ainsi que de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Monsieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 janvier.

Je reçois de Berlin une lettre du 26 décembre. Elle contient deux grands articles; un plein de 1738.
bonté, de tendresse, et d'attention à m'accabler des bienfaits les plus flatteurs; le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait que cette lettre est de M. *Leibnitz*, ou de M. *Wolf* à quelqu'un de ses amis, mais elle est signée *Féderic*. C'est un des prodiges de votre ame, Monseigneur; votre Altesse royale remplit avec moi tout son caractère. Elle me lave d'une calomnie; elle daigne protéger mon honneur contre l'envie, et elle donne des lumières à mon ame.

Je vais donc me jeter dans la nuit de la métaphysique, pour oser combattre contre les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Fréderic*. Me voilà, comme *Ajax*, ferraillant dans l'obscurité; et je vous crie: Grand DIEU, rends-nous le jour, et combats contre nous!

Mais avant d'entrer en lice, je vais faire
1737. tranſcrire, pour mettre dans un paquet, deux épîtres qui ſont le commencement d'une eſpèce de ſyſtème de morale que j'avais commencé, il y a un an. Il y a quatre épîtres de faites. Voici les deux premières. L'une roule ſur l'égalité des conditions, l'autre ſur la liberté. Cela eſt peut-être fort impertinent à moi, atome de Cirey, de dire à une tête preſque couronnée que les hommes ſont égaux, et d'envoyer des injures rimées, contre les partiſans du *fatum*, à un philoſophe qui prête un appui ſi puiſſant à ce ſyſtème de la néceſſité abſolue.

Mais ces deux témérités de ma part prouvent combien votre Alteſſe royale eſt bonne. Elle ne gêne point les conſciences. Elle permet qu'on diſpute contre elle ; c'eſt l'ange qui daigne lutter contre *Iſraël*. J'en reſterai boiteux, mais n'importe ; je veux avoir l'honneur de me battre.

Pour l'égalité des conditions, je la crois auſſi fermement, que je crois qu'une ame comme la vôtre ſerait également bien par-tout. Votre deviſe eſt :

Nave ferar magnâ, et parvâ ferar unus et idem.

Pour la liberté, il y a un peu de chaos dans cette affaire. Voyons ſi les *Clarke*, les *Locke*, les *Newton* me doivent éclairer, ou ſi les *Leibnitz*, princes ou non, doivent être ma lumière. On ne peut, certainement, rien de plus fort que tout ce que dit votre Alteſſe royale pour prouver la néceſſité abſolue. Je vois d'abord que votre Alteſſe royale eſt dans l'opinion de la raiſon ſuffiſante de

MM. *Leibnitz* et *Wolf*. C'eſt une idée très-belle, c'eſt-à-dire, très-vraie ; car enfin, il n'y a rien qui n'ait ſa cauſe, rien qui n'ait une raiſon de ſon exiſtence. Cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

1°. Qu'entends-je par liberté ? le pouvoir de penſer, et d'opérer des mouvemens en conſéquence. Pouvoir très borné, comme toutes mes facultés.

2°. Eſt-ce moi qui penſe et qui opère des mouvemens ? eſt-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'eſt moi, je ſuis libre ; car être libre, c'eſt agir. Ce qui eſt paſſif n'eſt point libre. Eſt-ce un autre qui agit pour moi ? je ſuis trompé par cet autre, quand je crois être agent.

3°. Quel eſt cet autre qui me tromperait ? Ou il y a un DIEU ou non. S'il eſt un DIEU, c'eſt lui qui me trompe continuellement. C'eſt l'Etre infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui, ſans raiſon ſuffiſante, s'occupe éternellement d'erreurs oppoſées directement à ſon eſſence qui eſt la vérité.

S'il n'y a point de DIEU, qui eſt-ce qui me trompe ? eſt-ce la matière, qui d'elle-même n'a pas d'intelligence ?

4°. Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté ; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut néceſſairement prouver qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comme elle ferait impoſſible.

5°. Cette liberté ne peut être impo

1738. de deux façons; ou parce qu'il n'y a aucun être qui puisse la donner, ou parce qu'elle est en elle-même une contradiction dans les termes, comme un quarré long est une contradiction. Or, l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en soi de contradictoire, reste à voir si l'Etre infini et créateur est libre; et si étant libre, il peut donner une petite partie de son attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

6°. Si DIEU n'est pas libre, il n'est pas un agent: donc il n'est pas DIEU. Or, s'il est libre et tout-puissant, il suit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reste donc à savoir quelle raison on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

7°. On prétend que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que si nous étions des agens, nous serions en cela indépendans de lui; et que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je réponds à cela deux choses. 1°. Ce que DIEU fait lorsque les hommes agissent; ce qu'il fesait avant qu'ils fussent; et ce qu'il fera quand ils ne seront plus. 2°. Que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages; et que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté, ne nuit en rien à sa puissance infinie, puisqu'elle-même est un effet de sa puissance infinie.

8°. On objecte que nous sommes emportés quelquefois malgré nous; et je réponds: Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, et la liberté est la santé de l'ame.

9°. On ajoute que l'assentiment de notre esprit est nécessaire, que la volonté suit cet assentiment; donc, dit-on, on veut et on agit nécessairement. Je réponds qu'en effet on désire nécessairement; mais désir et volonté sont deux choses très-différentes, et si différentes, qu'un homme sage veut et fait souvent ce qu'il ne désire pas. Combattre ses désirs est le plus bel effet de la liberté; et je crois qu'une des grandes sources du mal-entendu est entre les hommes sur cet article, vient de que l'on confond souvent la volonté et le 1738

10°. On objecte que, si nous étions libres, il n'aurait point de DIEU; je crois, au contraire, c'est parce qu'il y a un DIEU que nous sommes libres. Car si tout était nécessaire; si ce monde existait par lui-même, d'une nécessité absolue, qui fourmille de contradictions) il est certain en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble: donc il n'y aurait alors aucune liberté; donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés, sur cette matière, à l'illustre M. *Leibnitz*.

11°. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre notre liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la préscience de DIEU. Et quand on me dit: DIEU sait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue; j'avoue que suis à bout, que je n'ai rien à répondre, et q tous les philosophes qui ont voulu concilier

futurs contingens avec la préſcience de DIEU,
1738. ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'aſſez déterminés pour dire que DIEU peut fort bien ignorer des futurs contingens, à peu-près, s'il m'eſt permis de parler ainſi, comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche.

Ces gens-là vont encore plus loin. Ils ſoutiennent que non-ſeulement ce ne ſerait point une imperfection dans un Être ſuprême d'ignorer ce que doivent faire librement des créatures qu'il a faites libres; et qu'au contraire, il ſemble plus digne de l'Être ſuprême de créer des êtres ſemblables à lui; ſemblables, dis-je, en ce qu'ils penſent, qu'ils veulent et qu'ils agiſſent, que de créer ſimplement des machines.

Ils ajouteront que DIEU ne peut faire des contradictions; et que peut-être il y aurait de la contradiction à prévoir ce que doivent faire ſes créatures, et à leur communiquer cependant le pouvoir de faire le pour et le contre. Car, diront-ils, la liberté conſiſte à pouvoir agir ou ne pas agir: donc, ſi DIEU ſait préciſément que l'un des deux arrivera, l'autre dès-lors devient impoſſible; donc plus de liberté. Or ces gens-là admettent une liberté: donc, ſelon eux, en admettant la préſcience, ce ſerait une contradiction dans les termes.

Enfin ils ſoutiendront que DIEU doit ignorer ce qu'il eſt de ſa nature d'ignorer; et ils oſeront dire qu'il eſt de ſa nature d'ignorer tout futur contingent, et qu'il ne doit point ſavoir ce qui n'eſt pas.

1738.

Ne se peut-il pas très-bien faire, disent-ils, du même fonds de sagesse dont DIEU prévoit [illegible] is les choses nécessaires, il ignore aussi les [illegible]es libres ? en sera-t-il moins le créateur de [illegible]es choses, et des agens libres, et des êtres [illegible]nt passifs ?

[illegible]ui nous a dit, continueront-ils, que ce ne [illegible]t pas une assez grande satisfaction pour DIEU [illegible]r comment tant d'êtres libres, qu'il a créés [illegible]t de globes, agissent librement ? Ce [illegible]ir, toujours nouveau, de voir comment ses [illegible]es se servent à tous momens des instrumens [illegible]eur a donnés, ne vaut-il pas bien cette [illegible]et oisive contemplation de soi-même, [illegible] ible avec les occupations extérieu[illegible] qu'on [illegible] donne.

On [illegible]e à ces raisonneurs-là, que DIEU voit en un instant l'avenir, le passé et le présent; l'éternité est instantanée pour lui ; mais ils [illegible]ront qu'ils n'entendent pas ce langage, et [illegible]ne éternité qui est un instant, leur paraît aussi [illegible]urde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi [illegible]'eux, dire que DIEU prévoit nos actions libres, [illegible]-près comme un homme d'esprit prévoit le [illegible]ti que prendra, dans une telle occasion, un [illegible]nt il connaît le caractère ? La diffé[illegible]e [illegible] qu'un homme prévoit à tort et à tra[illegible], et que DIEU prévoit avec une sagacité [illegible]. C'est le sentiment de *Clarke*.

J[illegible]ue que tout cela me paraît très-hasardé, [illegible]t [illegible] c'est un aveu, plutôt qu'une solution, de

1738. la difficulté. J'avoue enfin, Monseigne qu'on fait contre la liberté d'excellentes ob tions, mais on en fait d'aussi bonnes co l'existence de DIEU; et comme, malgré difficultés extrêmes contre la création et la vidence, je crois néanmoins la création e providence, aussi je me crois libre (jusqu'à certain point s'entend) malgré les puissa objections que vous me faites.

Je crois donc écrire à votre Altesse royale, pas comme à un automate créé pour être à la de quelques milliers de marionnettes hu mais comme à un être des plus libres et des sages que DIEU ait jamais daigné créer.

Permettez-moi ici une réflexion, Monsei Sur vingt hommes, il y en a dix-neuf qui n gouvernent point par leurs principes; mais v ame paraît être de ce petit nombre, plei fermeté et de grandeur, qui agit comme il pe

Daignez, au nom de l'humanité, penser nous avons quelque liberté; car si vous cr que nous sommes de pures machines, que viendra l'amitié dont vous faites vos délices? quel prix seront les grandes actions que ferez? quelle reconnaissance vous devra-t-on soins que votre Altesse royale prendra de re les hommes plus heureux et meilleurs? co enfin regarderez-vous l'attachement qu'on a vous, les services qu'on vous rendra, le qu'on versera pour vous? Quoi! le plus reux, le plus tendre, le plus sage des h verrait tout ce qu'on ferait pour lui

1738.

œil dont on voit des roues de moulin tour-
le courant de l'eau, et se briser à force
ir! Non, Monseigneur, votre ame est
noble pour se priver ainsi de son plus beau
e.

lonnez à mes argumens, à ma morale, à
rderie. Je ne dirai point que je n'ai pas
e en disant tout cela. Non, je crois
écrit très-librement, et c'est pour cette
que je demande pardon. Madame la mar-
Châtelet joint toujours ses respects pleins
aux miens.

uere lettre était d'un pédant grammai-
ille-ci est d'un mauvais métaphysicien;
es feront d'un homme éternellement
votre personne. Je suis, etc.

LETTRE XXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Potsdam, le 19 janvier.

ONSIEUR,

que vous aurez reçu à présent les mé-
le gouvernement du czar *Pierre*, et
que je vous ai adressés. Je me suis servi
voie d'un capitaine de mon régiment,
Pletz, qui est à Lunéville, et qui,
ment, n'aura pas pu vous les remettre
use de quelques absences, ou bien
c our trouvé une bonne occasion.

Je fais que je ne rifque rien en vous co
1738. des pièces fecrètes et curieufes. Votre di
et votre prudence me raffurent fur l
j'aurais à craindre. Si je vous ai averti de
que vous devez faire de ces mémoi
Mofcovie, mon intention n'a été que de
faire connaître la néceffité où l'on eft d'
quelques ménagemens en traitant des
cette délicateffe. La plupart des princes
paffion fingulière pour les arbres généal
c'eft une efpèce d'amour propre qui rem
qu'aux ancêtres les plus reculés, qui l
à la réputation non-feulement de leurs
droite ligne, mais encore de leurs co
Ofer leur dire qu'il y a, parmi leurs pré
des hommes peu vertueux et par conféqu
méprifable, c'eft leur faire une injure
pardonnent jamais; et malheur à l'auteur
qui a eu la témérité d'entrer dans le fanc
leur hiftoire, et de divulguer l'opprobre d
maifon. Si cette délicateffe s'étendait à
la réputation de leurs ancêtres du côté
encore pourrait-on trouver des raifons
pour leur infpirer un zèle auffi ardent;
prétendre que cinquante ou foixante a
tous été les plus honnêtes gens du monde,
renfermer la vertu dans une feule famille,
faire une grande injure au genre humain.

J'eus l'étourderie de dire une fois affez
fidérément, en préfence d'une perfonne,
monfieur *un tel* avait fait une action indigne
cavalier: il fe trouva, pour mon malheur,

1738.

nt j'avais parlé si librement était le cousin-
n de l'autre, qui s'en formalisa beaucoup.
andai la raison, on m'en éclaircit, et
ligé de passer par tout un détail généalo-
pour reconnaitre en quoi consistait ma
Il ne me restait d'autre ressource qu'à
à la colère de celui que j'avais offensé
parens qui ne méritaient point de l'être.
blâma fort; mais je me justifiai en disant
homme d'honneur, tout honnête homme
n parent, et que je n'en reconnaissais
d'autres.

particulier se sent si grièvement offensé
on peut dire de mal de ses parens, à quel
ent un souverain ne se livrerait-il pas,
t le mal qu'on dit d'un parent qui
t respectable, et dont il tient toute sa
ur?

très-peu capable de censurer vos
Vous leur imprimez un caractère d'im-
e auquel il n'y a rien à ajouter; et, mal-
vie que j'ai de vous être utile, je sens bien
pourrai jamais vous rendre le service que
te de *Molière* lui rendait, lorsqu'il lui
es ouvrages.

s ai dit mes sentimens sur la tragédie
pe qui, selon le peu de connaissance que
u théâtre et des règles dramatiques, me
pièce la plus régulière que vous ayez
Je suis persuadé qu'elle vous fera plus d'hon-
qu'Alzire. Je vous prierai de m'envoyer la
ion des fautes de copiste que je marque.

1738. J'essayerai de la voie de Treves, selon que vous me le marquez, et j'espère que vous aurez soin de vous faire remettre mes lettres de Ti... à Cirey, et d'avertir le maître de poste du ... qu'il doit prendre de cette correspondance.

Vous me parlez d'une manière qui ... tendre qu'il ne vous ferait pas de ... recevoir quelques pièces de musique de ... Ayez donc la bonté de me marquer com... personnes vous avez pour l'exécution, afin ... sachant leur nombre et en quoi consistent ... talens, je puisse vous envoyer des pièces pr... à leur usage. Je vous enverrais la le C... en Cantate,

Quoi ! ces lèvres charmantes, etc.

mais je crains de réveiller en vous le souvenir ... bonheur qui n'est plus. Il faut, au cont... arracher l'esprit de dessus des objets la... Notre vie est trop courte pour nous ab... au chagrin. A peine avons-nous le temps ... réjouir. Aussi ne vous enverrai-je que de la ... sique joyeuse.

L'indiscret *Thiriot* a trompetté dans les ... parties du monde que j'avais adressé une ... en vers à madame de *la Popelinière*. Si ces ... avaient été passables, ma vanité n'aurait ... manqué de vous en importuner au plus ... mais la vérité est qu'ils ne valent rien. Je suis bien repenti de leur avoir fait voir le ...

Je voudrais bien pouvoir vivre dans un ... mst tempé.e. Je voudrais bien pouvoir mér... d'avoir des amis tels que vous, d'être estimé ... gens de bien, je renoncerais volontiers à ce

l'objet principal de la cupidité et de l'ambition 1738
hommes ; mais je sens trop que si je n'étais pas
e, je serais bien peu de chose. Votre mérite
suffit pour être estimé, pour être envié, et
r vous attirer des admirations. Pour moi, il me
des titres, des armoiries et des revenus, pour
sur moi le regard des hommes.

mon cher ami, que vous avez raison
satisfait de votre sort! Un grand prince
au moment de tomber entre les mains de
is, vit ses courtisans en pleurs, et
desespéraient autour de lui; il dit ce peu
les qui enferment un grand sens: *Je sens*
larmes que je suis encore roi.

Ne vous dois-je point de reconnaissance pour
les peines que je vous coûte? Vous m'instrui-
cesse, vous ne vous lassez point de me don-
préceptes! En vérité, Monsieur, je serais
ingrat si je ne sentais pas tout ce que vous
pour moi. Je m'appliquerai à présent à
pratique toutes les règles que vous avez
u me donner; et je vous prierai encore de
s point lasser à force de me corriger.

cherché plus d'une fois pourquoi les Fran-
is amateurs des nouveautés, ressuscitaient de
ours le langage antique de *Marot*. Il est certain
la langue française n'était pas, à beaucoup
, aussi polie qu'elle l'est à présent. Quel plaisir
oreille bien née peut-elle trouver à des sons
s, comme le font ceux de ces vieux mots
ues, *prou*, *la chose publique*, *accoutre-*
, etc. etc.

1738. On trouverait étra~ge à Paris fi quelqu'un paraiffait vêtu comme du temps de *Henri IV* quoiqu: cet habil'ement pût être tout auffi bon le moderne. D'où vient, je vous prie, que veut parler et qu'on aime à rajeunir la langue temporaine de ces modes qu'on ne peut pl frir ? et ce qu'il y a de plus extraor e, ce que cette langue eft peu entendue à pr , celle qu'on parle de nos jours eft beauc correcte et beaucoup meilleure, qu'elle eft tible de toute la naïveté de celle de *Marot*, et a des beautés auxquelles l'autre n'ofera tendre. Ce font-là, felon moi, des effets vais goût et de la bizarrerie des capri Il avouer que l'efprit humain eft une étrange

Me voilà fur le point de m'en retourner pour me vouer à l'étude, et pour repren la fophie, l'hiftoire, la poéfie et la mufique. P géométrie, je vous avoue que je la crains; e trop l'efprit. Nous autres allemands ne l'a trop fec; c'eft un terrain ingrat qu'il faut arrofer fans ceffe pour qu'il produife.

Affurez la marquife *du Châtelet* eftime; dites à *Emilie* que je l'ad Pour vous, Monfieur, vous devez etre l'eftime parfaite que j'ai pour vous. Je vous pète encore, je vous eftimerai tant que je vi étant avec ces fentimens d'amitié que vous inspirer à tous ceux qui vous connaiffent,

Monfieur,

votre très-fidèlement affectionné

FÉDERI

LETTRE

1738

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Janvier.

MONSEIGNEUR,

ɪ reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on jamais reçues : deux bons gros paquets de e Altesse royale, l'un venant par la voie de *Thiriot*, l'autre par celle de M. *Pletz*, capitaine ıs votre régiment, qui m'adresse son paquet de ıéville. C'est par ce même M. *Pletz* que j'ai ıonneur de faire réponse à votre Altesse royale, ême jour ou plutôt la même nuit ; car j'ai ııe une bonne partie de cette nuit à lire vos ers que ces deux paquets contiennent, et la rose très-instructive sur la Russie.

Soyez bien sûr, Monseigneur, que vos vers font 'and tort à cette prose, et que nous aimons ux quatre rimes signées *Féderic*, que tout le etail de l'empire des Russes, et que l'Histoire ıiverselle. Ce n'est pas parce que ces vers louent '*milie* et moi, ce n'est pas par l'honneur qu'ont es vers français d'être de la façon d'un héritier 'une couronne d'Allemagne ; la vérité est qu'il en a réellement beaucoup de très-jolis, de très-ien faits, et du meilleur ton du monde. Madame u *Châtelet*, qui jusqu'à présent n'a été que philo-ophe, va devenir poëte pour vous répondre. Pour ıoi, je suis si plein de vos présens, Monseigneur,

— que je ne ſais de quoi vous parler d'abord. Nous
738. n'avons pu encore lire le tout que très-rapidement, mais au premier coup d'œil nous avons donné la preférence à la petite pièce en vers de huit ſyllabes, qui eſt un parallèle de votre vie retirée et libre avec celle qu'il faudra malheureuſement que vous meniez un jour.

Je ſuis perſuadé d'une choſe; dites-moi ſi je me trompe, c'eſt que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il reſpire la facilité de genie, l'aiſance, les grâces; il me paraît de plus que c'eſt de tous les ſtyles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous, parce qu'il eſt plein de cette liberté et de ces agrémens que vous répandez dans la ſociété qui a l'honneur de vous entourer. Ce ſtyle ne ſent point le travail d'un homme trop occupé de la poéſie. Les autres ouvrages ont leur prix : j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre; mais celui-ci ſera le ſaint du jour. Il n'y a que très-peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal écrivain, et qui ſont les fautes des doigts et non de l'eſprit. Par exemple :

J'auſe profiter de la vie,
Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'auſe* pour *j'oſe*, et *tres* pour *traits*, *matein* pour *matin*, etc. Vous faites *amitié* de quatre ſyllabes, ce mot n'eſt que de trois; vous faites *carrière* de trois ſyllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des obſervations telles que ferait le portier de l'académie françaiſe; mais, Monſeigneur, c'eſt que je n'en ai guère

ıutres à vous faire. Je raccommode une boucle vos fouliers, tandis que les Grâces vous donnt votre chemife et vous habillent. 1738.

Ce qui me fait encore, du moins jufqu'à préıt, donner la préférence à cet ouvrage, c'eft eft la peinture naïve de la vie que vous ıez. Il me femble que je fuis de la cour de tre Alteffe royale, que j'ai le bonheur de :endre, et de lui expofer mes doutes fur fciences qu'elle cultive : d'ailleurs Cirey eft petite image de Remusberg; mon héroïne comme mon héros. J'allais vous parler, Mon. r, de l'épître que votre Alteffe royale lui ; mais je ferais trop de tort à tous deux parler pour elle.

Digne de vous parler, digne de vous entendre,
Seule elle peut répondre à vos charmans écrits;
Et c'eft à cette Thaleftris.
D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurai encore de remercîmens à faire à tre Alteffe royale fur la lettre à M. *Duhan*, M. *Pene !* Je n'ofe à peine parler des vers vous daignez m'adreffer. Quelle récompenfe ur moi, Monfeigneur ! quel encouragement pour ériter, fi je peux, vos bontés! Laiffez-moi, l vous plaît, me recueillir un peu; ma tête ivre. J'aurai l'honneur de vous parler de tout la quand je ferai de fang froid.

Pour me défenivrer, je viens vîte à la profe, x éclaircifsemens fur la Ruffie, que vous avez igné faire parvenir jufqu'à moi, et dont j'étais trêmement en peine.

1738. Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait, et qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne suis point étonné de voir dans le czar *Pierre I* les contrastes qui déshonorent ses grandes qualités; mais tout ce que je peux dire pour excuser ce prince, c'est qu'il les sentait. Un bourgmestre d'Amsterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer sa nation : *J'y aurai beaucoup de peine*, répondit le czar; *mais j'ai un plus grand ouvrage à entreprendre. Eh! quel est-il?* dit le hollandais : *C'est de me réformer moi-même*, reprit le czar. Je conviens, Monseigneur, que c'était un barbare; mais enfin c'est un barbare qui a créé des hommes, c'est un barbare qui a quitté son empire pour apprendre à régner, c'est un barbare qui a lutté contre l'éducation et contre la nature. Il a fondé des villes, il a joint mers par des canaux; il a fait con [illegible] marine à un peuple qui n'en avait p [illegible] il a voulu même introduire la société chez hommes insociables.

Il avait de grands défauts, sans doute; n'étaient-ils pas couverts par cet esprit cr[illegible] par cette foule de projets tous imag[illegible] p[illegible] grandeur de son pays, et dont plusieurs ont exécutés? N'a-t-il pas établi les arts? n'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines? Vo[tre] Altesse royale a grande raison de détester ses vices et sa férocité; vous haïssez dans *Alexandre*, dont vous me parlez, le meurtrier de *Clitus*; mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Grèce, le vainqueur de *Darius*, le fondateur d'Alexandrie?

ne songez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'insolent orgueil des Perses, qu'il fondait des 1738.
es qui sont devenues le centre du commerce monde, qu'il aimait les arts, qu'il était le us généreux des hommes ? Le czar, dites-vous, eigneur, n'avait pas la valeur de *Charles XII*, la est vrai ; mais enfin ce czar, né avec peu de , a donné des batailles, a vu bien du monde les côtés, a vaincu en personne le plus brave me de la terre. J'aime un poltron qui gagne s batailles.

Je ne dissimulerai pas ses fautes, mais j'élèverai lus haut que je pourrai, non-seulement ce qu'il rait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu e. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la er toutes les histoires qui ne nous retracent que vices et les fureurs des rois : à quoi servent ces registres de crimes et d'horreurs ? qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait des exemples. La fraude et le poison coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'*Alexandre VI* s'est soutenu par la fourberie, et a empoisonné ses ennemis ? Plût à Dieu que nous ne connussions des princes que le bien qu'ils ont fait ! L'univers serait heureusement trompé, et peut-être nul prince n'oserait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique.

Je serais probablement obligé de parler de l'impératrice *Marthe*, nommée depuis *Catherine*, et du malheureux fils de ce féroce législateur. Oserais-je supplier votre Altesse royale de me

1738. procurer quelque connaissance sur la vie de cette femme singulière, sur les mœurs et sur le genre de mort du czarovitz ? J'ai bien peur que cette mort ne ternisse la gloire du czar. J'ignore si la nature a défait un grand homme d'un i ne l'eût pas imité, ou si le père s'est ti d'un crime horrible.

Infelix, utcumque ferent ea fata nepotes!

Votre Altesse royale aura-t-elle la bonté joindre ces éclaircissemens à ceux dont elle deja honoré ? Votre destin est de me prot et de m'instruire, etc.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 février.

PRINCE, cet anneau magnifique
Est plus cher à mon cœur qu'il ne brille à mes yeux
L'anneau de Charlemagne et celui d'Angélique
Etaient des dons moins précieux :
Et celui d'Hans-Carvel, s'il faut que je m'explique,
Est le seul que j'aimasse mieux.

Votre Altesse royale m'embarrasse fort, Monseigneur, par ses bontés ; car j'ai bientôt une autre tragédie à lui envoyer : et, quelque honneur qu'il y ait à recevoir des présens de votre main, je voudrais pourtant que cette nouvelle tragédie servît, s'il se peut, à payer la bague, au lieu de paraître en briguer une nouvelle.

Pardon de ma poëtique insolence, Monsei- 1738.
ır ; mais comment voulez-vous que mon cou-
ne soit un peu enfle ? Vous me donnez votre
ıge : voilà, Monseigneur, la plus flatteuse
e ; et je m'en tiens si bien à ce prix,
je ne crois pas vouloir en tirer un autre de ma
ope. Votre Altesse royale me tiendra lieu du
ic. Car c'est assez pour moi que votre esprit
: et digne de votre rang ait approuvé une
française sans amour. Je ne ferai pas l'hon-
à notre parterre et à nos loges de leur pré-
r un ouvrage qui condamne trop ce goût fré-
efféminé introduit parmi nous. J'. se penser,
es le sentiment de votre Altesse royale que
nomme qui ne se sera pas gâté le goût par ces
les amoureuses que nous nommons tragédies,
a touché de l'am ur maternel qui règne dans
érope ; mais nos Français sont malheureusement
galans et si jolis, que tous ceux qui ont traité de
ils sujets les ont toujours ornés d'une petite
igue entre une jeune princesse et un fort aima-
alier On trouve une partie quarrée toute
e s l'Electre de *Crébillon*, pièce remplie
ailleurs d'un tragique très-pathétique. L'Amasis
la Grange, qui est le sujet de Mérope, est
jolivé d'un amour très-bien tourné Enfin voilà
tre goût général ; *Corneille* s'y est toujours as-
vi. Si *César* vient en Egypte, c'est pour y voir
te reine adorable ; et *Antoine* lui répond : *Oui*,
Seigneur, *je l'ai vue*, *elle est incomparable.* Le
vieux *Marcien*, le ridé *Sertorius*, sainte *Pauline*,
sainte *Théodore* la prostituée, sont amoureux.

1738. Ce n'est pas que l'amour ne puisse être un passion digne du théâtre; mais il faut qu'il tragique, passionné, furieux, cruel et cri horrible, si l'on veut, et point du tout m

Je supplie votre Altesse royale de lire la italienne du marquis *Maffei*; elle verra , différente qu'elle est de la mienne, j'ai du bonheur de me rencontrer avec lui da la cité du sujet, et dans l'attention q n'en pas partager l'intérêt par une gère. C'est une occupation digne d'un le vôtre, que d'employer son loisir à juge ouvrages de tout pays: voilà la vraie mo universelle; elle est plus sûre que celle maisons d'*Autriche* et de *Bourbon* ont Je ne sais encore si votre Altesse roy a mon paquet et la lettre de madame la du *Châtelet*, par la voie de M. *Plets*. Je quitte, Monseigneur, pour aller vite tra au nouvel ouvrage dont j'espère amu , quelques semaines, le *Trajan* et le *Mec* Nord.

Je suis avec le plus profond respect plus tendre reconnaissance, Monsieur, Altesse royale, etc.

LETTI

LETTRE XLI.

DU PRINCE ROYAL. 1738.

A Remusberg, le 4 février.

MONSIEUR,

ſuis bien fâché que l'hiſtoire du czar et mes vais vers ſe ſoient fait attendre ſi long-temps. ous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les ouverts ; et ſi dans la foule il s'en trouve paſſables, c'eſt qu'ils feront volés ou imités rès les vôtres. Je travaille comme ce ſculp qui, lorſqu'il fit la *Vénus de Médicis*, com- a les traits de ſon viſage et les proportions on corps d'après les plus belles perſonnes ſon temps. C'étaient des pièces de rapport; is ſi ces dames lui euſſent redemandé, l'une es yeux, l'autre ſa gorge, une autre ſon tour de viſage, que ſerait-il reſté à la pauvre *Vénus* du ſtatuaire ?

Je vous avoue que le parallèle de ma vie et de e de la cour m'a peu coûté; vous lui don- plus de louanges qu'il n'en mérite. C'eſt ıtôt une relation de mes occupations qu'une èce poëtique, ornée d'images qui lui convien- ıt. J'ai penſé ne pas vous l'envoyer, tant en ai trouvé le ſtyle négligé.

J'attends, avec bien de l'impatience, les ers qu'*Emilie* veut bien ſe donner la peine de ompoſer. Je ſuis toujours ſûr de gagner au troc; t, ſi j'étais cartéſien, je tirerais une grande anité d'être la cauſe occaſionnelle des bonnes roductions de la marquiſe On dit que, lorſ-

mération de tous les sujets [illegible] reconnais
que vous m'avez donnés [illegible] infinité
nité de choses à dire du Mondain, de la défense
de l'ode à *Emilie* et d'autres pièces; et
comparable Mérope. Ce sont de ces présents
vous seul êtes en état de faire.

Vous ne sauriez croire à quel point v
rabaissent mon amour propre; il n'y a ri
tienne contre eux.

Je suis dans le cas de ces espagnols éta
Mexique, qui fondent une divinité fort
lière sur la beauté de leur peau bise et
teint olivâtre. Que deviendraient-i
voyaient une beauté européane, un tei
lant des plus belles couleurs; une peau
finesse est comme celle de ces vernis qui co
les peintures, et laissent entrevoir ju
traits du pinceau les plus subtils? Leur c
ce me semble, se trouverait sapé par le
ment; et je me trompe fort, ou les mi
ces ridicules *Narcisses* seraient cassés ave
et avec emportement.

Vous me paraissez satisfait des mémo
czar *Pierre I*, que je vous ai envoyés,

s de ce que j'ai pu vous être de quelque utili- 1738.
Je me donne tous les mouvemens nécessai-
pour vous faire avoir les particularités des
itures de la czarine, et la vie du czarovitz
vous demandez. Vous ne serez pas satisfait
la manière dont ce prince a fini ses jours, la
té et la cruauté de son père ayant mis fin à
ste destinée.

'on voulait se donner la peine d'examiner,
e reposée, le bien et le mal que le czar a
lans son pays, de mettre ses bonnes et mau-
es qualités dans la balance, de les peser,
juger ensuite de lui sur celles de ses quali-
qui l'emporteraient, on trouverait peut-être
ce prince a fait beaucoup de mauvaises ac-
is brillantes, qu'il a eu des vices héroïques,
que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées
une foule innombrable de vices. Il me sem-
que l'humanité doit être la première qualité
homme raisonnable. S'il part de ce prin-
, malgré ses défauts, il n'en peut arriver
du bien. Mais, si au contraire un homme
qne des sentimens barbares et inhumains,
peut bien qu'il fasse quelque bonne action;
s sa vie sera toujours souillée par ses crimes.
Il est vrai que les histoires sont en partie les
hives de la méchanceté des hommes; mais,
offrant le poison, elles offrent aussi l'antido-
Nous voyons dans l'histoire quantité de mé-
ins princes, des tyrans, des monstres, et nous
voyons tous haïs de leurs peuples, détestés
leurs voisins, et en abomination dans tout

l'univers. Leur nom ſeul devient une injure : et
1738. c'eſt un opprobre à la réputation des vivans que d'être apoſtrophés du nom de ces morts.

Peu de perſonnes ſont inſenſibles à leur ré tation ; quelque méchans qu'ils ſoient, ils veulent pas qu'on les prenne pour tels ; et, gré qu'on en ait, ils veulent être cités c exemples de vertu et de probité, et d'h héroïques. Je crois qu'avec de ſemblab ſitions, la lecture de l'hiſtoire, et les nu qu'elle nous laiſſe de la mauvaiſe ré ces monſtres que la nature a produ , ne que faire un effet avantageux ſur l'eſprit princes qui les liſent ; car, en regardant vices comme des actions qui d terniſſent la réputation, le plaiſir de fi bien doit paraître ſi pur, qu'il n'eſt pas de n'y être point ſenſible.

Un homme ambitieux ne cherche point dans l'hiſtoire l'exemple d'un ambitieux qui a été déteſté ; et quiconque lira la fin tragique de César apprendra à redouter les ſuites de la tyrannie. De plus, les hommes ſe cachent, autant qu'ils peuvent, la noirceur et la méchanceté de leur cœur. Ils agiſſent indépendamment des exemples ; et d'ailleurs, ſi un ſcélérat veut autoriſer ſes crimes par des exemples, il n'a pas beſoin (ceci ſoit dit à l'honneur de notre ſiècle) de remonter juſqu'à l'origine du monde pour en trouver. Le genre humain corrompu en préſente tous les jours de plus récens, et qui par-là même en ont plus de force. Enfin il n'y a qu'à être homme pour être en état de juger de la méchanceté

des hommes de tous les ſiècles. Il n'eſt pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions. 1738.

Ton ame, de tout temps à la vertu nourrie,
Chercha ſes alimens dans la philoſophie,
Et ſur l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux
Qui déchirent les cœurs des humains malheureux.
Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice eſt à tes yeux comme une terre auſtrale.

Mon impatience n'eſt pas encore contentée l'arrivée de *Céſarion* et du ſiècle de *Louis le and.* La goutte les arrête en chemin. Il faut, la vérité, ſavoir ſe paſſer des agrémens dans vie, quoique j'eſpère que mon attente ne dura guère, et que ce *Jaſon* me rendra dans peu ſſeſſeur de cette toiſon d'or tant déſirée et tant attendue.

Vous pouvez vous attendre, et je vous le promets, à toute la ſincérité et à toute la franchiſe de ma part ſur vos ouvrages. Mes doutes ſont des eſpèces d'interrogatoires qui vous obligent à la juſtice de m'inſtruire.

Je vous prie d'aſſurer l'incomparable *Emilie* de l'eſtime dont je ſuis pénétré pour elle. Mais je m'aperçois que je finis mes lettres par des ſalutation aux ſœurs, comme St *Paul* avait coutume de conclure ſes épîtres; quoique je ſois perſuadé que, ni ſous l'économie de l'ancienne loi, ni ſous celle du nouveau teſtament, il n'y eût d'iduméenne qui valût la centième partie d'*Emilie*. Quant à l'eſtime, l'amitié et la conſidération que j'ai pour vou, elles ne finiront jamais, étant, Monſieur, votre très-fidèlement affectionné ami, FÉDERIC.

1738. LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE

Février.

MONSEIGNEUR,

UNE maladie qui a fait le tour de la Franc
enfin venue s'emparer de ma figure légère,
un château qui devrait être à l'abri de tou
fléaux de ce monde, puifqu'on y vit fous
aufpices *divi Federiçi et divæ Emiliæ*. J'étais
lorfque je reçus à la fois deux lettres bien
folantes de votre Alteffe royale; l'une par la
de M. *Thiriot*, à qui votre Alteffe royale,
jufte dans fes épithètes, donne celle de t
pette, mais qui eft auffi une des trompette
votre gloire; l'autre lettre eft venue en dro
à fa deftination.

Toutes celles dont vous m'avez honoré, M
feigneur, ont été autant de bienfaits pour
mais la dernière eft celle qui m'a caufé le
de joie. Ce n'eft pas fimplement parce qu'el
la dernière, c'eft parce que vous avez jugé
défauts de Mérope comme fi votre Alteffe ro
avait paffé fa vie à fréquenter nos théâtres. N
en parlions, la fublime *Emilie* et moi, et
nous demandions fi cette crainte que marq
Polifonte au quatrième acte, fi cette langueu
vieux bon homme *Narbas*, et ce foin de fe con
ver, au cinquième, auraient déplu à votre Alt

royale. Le courrier des lettres arriva, et apporta vos critiques; nous fûmes enchantés. Que croyez-vous que je fis sur le champ, Monseigneur, tout malade que j'étais? vous le devinez bien : je corrigeai et ce quatrième et ce cinquième acte. 1738

Je m'étais un peu hâté, Monseigneur, de vous envoyer l'ouvrage. L'envie de présenter prémices *divo Federico*, ne m'avait pas permis d'attendre que la moisson fût mûre; ainsi je supplie de regarder cet essai comme des fruits précoces: ils approchent un peu plus actuellement de leur point de maturité. J'ai beaucoup retouché la fin du second, la fin du troisième, le commencement et la fin du quatrième, et presque la moitié du cinquième. Si votre Altesse royale le permet, je lui enverrai ou bien une copie des quatre actes retouchés, ou bien seulement les endroits corrigés.

Je crois que M. *Thiriot* enverra bientôt à votre Altesse royale une tragédie nouvelle, qui est infiniment goûtée à Paris; elle est d'un homme à peu-près de mon âge, nommé *la Chaussée*, qui s'est mis à composer pour le théâtre assez tard, comme s'il avait voulu attendre que son génie fût dans toute sa force. Il a fait déjà une comédie fort estimée, intitulée *le Préjugé à la mode*, et une *Epître à Clio*, dont les trois quarts sont un ouvrage parfait dans son genre. J'espère beaucoup de sa tragédie de Maximien; ce sera un amusement de plus pour Remusberg. Il sera lu et approuvé par votre Altesse royale; je ne peux lui souhaiter rien de mieux.

Vous êtes notre juge, Monseign
1738. sommes comme les peuples d'Elide q
n'avoir point établi des jeux honoral
ne les approuvait en Egypte.

Votre Altesse royale me fait frém
parlant de ce que je soupçonnais du
cet homme est indigne d'avoir bâti c
c'est un tigre qui a été le législateur

Votre Altesse royale daigne me pr
cantate de la *le Convreur*; ah ! Mo
honorez donc Cirey de ce présent ; il f
partie de nos plaisirs nous vienne de R
Je serai en paradis quand mes oreill
dront mes vers embellis par votre m
chantés par *Emilie*.

Je voudrais que tous nos petits
pussent lire ce que votre Altesse royal
sur le style marotique, et sur le ridi
primer en vieux mots des choses qui n
d'être exprimées en aucune langue.
tombe point dans ce défaut ; il écrit p
il a des vers heureux et faciles ; il ne l
que de la force, un peu de variété, et f
style plus concis : car il dit d'ordinaire e
ce qu'il ne faudrait dire qu'en deux ;
esprit supérieur sent tout cela mieux

Je m'imagine que M. le baron de
est enfin revenu vers son étoile polair
Louis XIV et *Newton* ont subi leur a
tends cet arrêt pour continuer ou po
dre l'histoire du siècle de *Louis XIV*.

Je suis avec un profond respect et la
dre reconnaissance, *pariter cum Em*

LETTRE XLIII. 17

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 17 février.

MONSIEUR,

ON vient de me rendre votre lettre du 23
ıvier, qui ſert de réponſe, ou plutôt de réfu-
ın, à celle du 26 décembre que je vous
ıis écrite. Je me repens bien de m'être engagé
p légèrement, et peut-être inconſidérément,
ns une diſcuſſion métaphyſique, avec un
dverſaire qui va me battre à plate couture;
ais il n'eſt plus temps de reculer lorſqu'on a
à tant fait.

Je me ſouviens, à cette occaſion, d'avoir été
préſent à une diſpute où il s'agiſſait de la pré-
érence que l'on devait ou à la muſique françaiſe
ı à l'italienne. Celui qui feſait valoir la françaiſe
mit à chanter miſérablement une ariette ita-
enne, en ſoutenant que c'était la plus abomi-
ıble choſe du monde; de quoi on ne diſcon-
venait point. Après quoi il pria quelqu'un qui
chantait très-bien en français, et qui s'en
quitta à merveille, de faire les honneurs de
Lulli. Il eſt certain que, ſi on avait jugé de ces
deux muſiques différentes ſur cet échantillon,
on n'aurait pu que rejeter le goût italien, et au
fond je crois qu'on aurait mal jugé.

La métaphyſique ne ſerait-elle pas entre mes
mains ce que cette ariette italienne était dans

ler, je crois qu'il ferait bon de commen
établir un principe certain : ce fera le p
lequel notre bouffole s'orientera ; ce
centre où toutes les lignes de mon ra
ment doivent aboutir.

Je fonde tout ce que j'ai à vous dir
providence, fur la fageffe et fur la préfci
DIEU. Ou DIEU eft fage, ou il ne l'eft p

dans leurs caufes, et que, comme infiniment puiffant, fa volonté s'accorde avec tout ce qu'il évoit. Remarquez en paffant que ceci détruit contingens futurs; car l'avenir ne peut point 'oir d'incertitude à l'égard de DIEU tout-puif-ıt, qui veut tout ce qu'il peut, et qui peut ut ce qu'il veut. 1738

Vous trouverez bon à préfent que je réponde ıx objections que vous venez de me faire. Je vrai l'ordre que vous avez tenu, afin que par : parallèle la vérité en devienne plus palpable.

I. La liberté de l'homme, telle que vous la finiffez, ne faurait avoir, felon mon principe, e raifon fuffifante; car, comme cette liberté pouvait venir uniquement que de DIEU, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, et qu'ainfi c'eft une chofe impoffible. DIEU ne peut changer l'effence des chofes: car, comme il lui eft impoffible de donner à un triangle, en tant que triangle, un quarré, de faire que le paffé n'ait pas été, auffi peu faurait-il changer fa propre effence. Or il eft de fon effence, comme un DIEU fage, tout-puiffant et connaiffant l'avenir, de fixer les événemens qui doivent arriver dans tous les fiècles qui s'écouleront: il ne faurait donner à l'homme la liberté d'agir diamétralement à ce qu'il avait voulu; de quoi il réfulte qu'on dit une contradiction, lorfqu'on foutient que DIEU peut donner la liberté à l'homme.

II. L'homme penfe, opère des mouvemens, et agit, j'en conviens, mais d'une manière

1736. ſubordonnée aux inviolables lois du deſtin. Tou avait été prévu par la Divinité, tout avait ét réglé; mais l'homme, qui ignore l'avenir, n s'aperçoit pas qu'en ſemblant agir indépe ment, toutes ſes actions tendent à remplir décrets de la Providence.

> Onvoit la Liberté, cette eſclave ſi fière,
> Par d'invifibles nœuds dans ces lieux priſonnière:
> Sous un joug inconnu que rien ne peut briſer,
> DIEU ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer.
>
> LA HENRIADE.

III. Je vous avoue que j'ai été ébloui par l début de votre troiſième objection. J'av qu'un Dieu trompeur, iſſu de mon propre ſyſtè me, me ſurprit; mais il faut examiner ſi ce Die nous trompe autant qu'on veut bien le croire.

Ce n'eſt point l'être infiniment ſage, inf ment conſéquent qui en impoſe à ſes créat par une liberté feinte qu'il ſemble leur avo donnée. Il ne leur dit point: Vous êtes lib vous pouvez agir ſelon votre volonté; mais a trouvé à propos de cacher à leurs yeux le reſſorts qui les font agir. Il ne s'agit point ici d miniſtère des paſſions, qui eſt une voie entière ment ouverte à notre ſujétion; au contraire, ne s'agit que des motifs qui déterminent not volonté. C'eſt une idée d'un bonheur que n nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte et dont la repréſentation ſert de règle à tou les actes de notre volonté. Par exemple, u voleur ne déroberait point s'il ne ſe figurai

état heureux dans la possession du bien
l veut ravir; un avare n'amasserait pas tré-
sur trésor, s'il ne se représentait pas un bon-
r idéal dans l'entassement de toutes ses ri-
; un soldat n'exposerait point sa vie s'il ne
ıvait sa félicité dans l'idée de la gloire et de la
ıtation qu'il peut acquérir, d'autres dans l'a-
ıcement, d'autres dans des récompenses qu'ils
ındent: en un mot, tous les hommes ne se
ıvernent que par les idées qu'ils ont de leur
antage et de leur bien-être.

IV. Je crois d'ailleurs que j'ai suffisamment
veloppé la contradiction qui se trouve dans
système du *franc arbitre*, tant par rapport
ıx perfections de DIEU, que relativement à ce
ıe l'expérience nous confirme. Vous convien-
drez donc avec moi que les moindres actions
la vie découlent d'un principe certain, d'une
dée de bonheur qui nous frappe; et c'est ce
on appelle motifs raisonnables, qui sont, selon
i, les cordes et les contrepoids qui font agir
utes les machines de l'univers; ce sont
s ressorts cachés dont il plaît à DIEU de se servir
ıur assujettir nos actions à sa volonté suprêm
Les tempéramens des hommes et les
occasionnelles (toutes également asservie a
volonté divine) donnent ensuite lieu au
difications de leurs volontés, et causent la
rence si notable que nous voyons dans les
tions des hommes.

V. Il me semble que les révolutions s ci
célestes, et l'ordre auquel tous

font affujettis, pourraient nous fournir encore
1738. un argument bien fort pour foutenir la nécei
abfolue.

Pour peu qu'on ait de connaiffance de l'aftronomie, on eft inftruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours. On connaît d'ailleurs les lois de la pefanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes lois inviolables de la nature. Si des corps de cette matière, fi des mondes, fi tout l'univers eft affujetti à des lois fixes et permanentes, comment eft-ce que M. *Clarke*, que *Newton* viendront me dire que l'homme, cet être fi petit, fi imperceptible en comparaifon de ce vafte univers, que dis-je, ce malheureux reptile qui rampe fur la furface de ce globe qui n'eft qu'un point dans l'univers, cette miférable créature aura-t-elle feule le préalable d'agir au hafard, de n'être gouvernée par aucunes lois, et en dépit de fon créateur, de fe déterminer fans raifon dans fes actions? car qui foutient la *liberté entière* des hommes, nie pofitivement que les hommes foient raifonnables, et qu'ils fe gouvernent felon les principes que j'ai allégués ci-deffus. Fauffeté évidente; il ne faut que vous connaître pour en être convaincu.

VI. Ayant déjà répondu à votre fixième objection, il me fuffira de rappeler ici que DIEU ne pouvant pas changer l'effence des chofes, ne faurait par conféquent fe priver de fes attributs.

VII. Après avoir prouvé qu'il eft contradictoire que DIEU puiffe donner à l'homme la liberté d'agir, il ferait fuperflu de répondre à la

ième objection, quoique je ne puisse m'em- 17
ner de dire, au nom des *Wolf* et des *Leibnitz*, *Clarke* et aux *Newton*, qu'un Dieu qui entre la régie du monde entre dans les plus pe-s, dirige toutes les actions des hom- le même temps qu'il pourvoit aux be- ın nombre innombrable de mondes, paraît bien plus admirable qu'un Dieu à l'exemple des nobles et des grands igne, adonnés à l'oisiveté, ne s'occupe de . De plus, que deviendra l'immensité de si, pour le soulager, nous lui ôtons le soin :tits détails?

le répète, le systême de *Wolf* explique les ıons des hommes conformément aux attri- de DIEU et à l'autorité de l'expérience.

VIII. Quant aux emportemens et aux paſ- violentes des hommes, ce sont des ressorts nous frappent, puisqu'ils tombent visible- s sens; les autres n'en existent pas s ils demandent plus d'application esprit us de méditation pour être décou- te.

IX. Les désirs et la volonté sont deux choses il ne faut pas confondre, j'en conviens; mais mphe de la volonté sur les désirs ne prou- e rien en faveur de la liberté. Ce triomphe ne ıve autre chose sinon qu'une idée de gloire l'on se présente en supprimant ses désirs. Une dée d'orgueil, quelquefois aussi de prudence, ıous détermine à vaincre ces désirs; ce qui est l'équivalent de ce que j'ai établi plus haut.

le ſyſtême contraire n'a d'autre baſe q
ſuppoſitions évidemment fauſſes : vous
prenez que tous les autres s'écroulent
mêmes.

Pour ne rien laiſſer en arrière, je doi
faire remarquer une inconſéquence qui m
être dans le plaiſir que DIEU prend de v
des créatures libres. On ne s'apperçoit pa

homme, qu'il est un être parfaitement heu-
ıx en lui-même, il n'est susceptible de recevoir
ıe impression, ni de joie, ni d'amour, ni
haine, ni de toutes les passions qui troublent
humains.

On soutient, il est vrai, que DIEU voit le
, le présent et l'avenir; que le temps ne
ıeillit point, et que le moment d'à présent,
nois, des années, des mille milliers d'années
hangent rien à son être, et ne sont, en
ıaraison de sa durée qui n'a ni commence-
nt ni fin, que comme un instant, et moins
core qu'un clin d'œil.

Je vous avoue que le Dieu de M. *Clarke* m'a
en fait rire. C'est un Dieu assurément qui
quente les cafés, et qui se met à politiquer
ec quelques misérables nouvellistes sur les
conjonctures présentes de l'Europe. Je crois
u'il doit être bien embarrassé à présent pour
eviner ce qui se fera la campagne prochaine en
ng ie, et qu'il attend avec grande impatience
rivée des événemens, pour savoir s'il s'est
mpé dans ses conjectures ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celles que je
de faire; c'est que ni le franc arbitre ni la
ıté absolue ne disculpent pas la Divinité de
participation au crime : car que DIEU nous
ne la liberté de mal faire, ou qu'il nous
immédiatement au crime, cela revient
près au même; il n'y a que du plus ou du
. Remontez à l'origine du mal, vous ne
que l'attribuer à DIEU, à moins

de notre mifère et de l'immutabilité de
fort, j'en conviens; mais il faut bie
contenter faute de mieux. Ce font de ce
des qui affoupiffent les douleurs, et qui l
à la nature le temps de faire le refte.

Après vous avoir fait un expofé d
opinions, j'en reviens comme vous à l'
fance de nos lumières. Il me paraît q

puiſſe préſenter en faveur de notre être. 1738.
une idée plus avantageuſe des hommes en
conſidérant, et d'autant plus ſuis-je
dé qu'il n'y a qu'un Dieu ou quelque choſe
qui puiſſe raſſembler dans une même
toutes les perfections que vous
z. Ce ne ſont pas des idées indépen-
qui vous gouvernent : vous agiſſez ſelon
rincipe, ſelon la plus ſublime raiſon ; donc
agiſſez ſelon une néceſſité. Ce ſyſtême,
loin d'être contraire à l'humanité et aux
s, y eſt même très-favorable, puiſque
ant notre bonheur, notre intérêt et notre
faction dans l'exercice de la vertu, ce nous
néceſſité de nous porter toujours envers
ui eſt vertueux : et comme je ne ſaurais
re pas reconnaiſſant ſans me rendre inſup-
ortable à moi-même, mon bonheur, mon
s, l'idée de mon bien-être, m'obligent à la
onnaiſſance.

avoue que les hommes ne ſuivent pas tou-
la vertu ; et cela vient de ce qu'ils ne ſe
pas tous la même idée du bonheur ; que les
es étrangères et les paſſions leur donnent
de ſe conduire d'une façon différente, et
ce qu'ils croient de leur intérêt. Le
te de leurs paſſions fait ſurſeoir dans ces
s les mûres délibérations de l'eſprit et
la raiſon.

Vous voyez, Monſieur, par ce que je viens
vous dire, que mes opinions métaphyſi-
ne renverſent aucunement les principes

de la faine morale, d'autant plus que la
1738. raifon la plus épurée nous fait trouver les feuls
véritables intérêts de notre confervation dans la
bonne morale.

Au refte, j'en agis avec mon fyftème c
les bons enfans envers leurs pères; ils conn
fent leurs défauts et les cachent. Je vous
fente un tableau du beau côté, mais je n'i
pas que ce tableau a un revers.

On peut difputer des fiècles entiers fur ces
matières, et après les avoir, pour ainfi dire,
épuifées, on en revient où l'on avait commencé.
Dans peu nous en ferons à l'âne de Buridan.

Je ne faurais affez vous dire, Monfieur, ju
qu'à quel point je fuis charmé de votre franc
votre fincérité ne vous mérite pas un petit
C'eft par là que vous me perfuadez que vo
êtes de mes amis, que votre efprit aime la vérité
que vous ne me la déguiferez jamais. So
perfuadé, Monfieur, que votre amitié et v
approbation m'eft plus flatteufe que celle
moitié du genre humain.

Les Dieux font pour Céfar, mais Caton fuit Pomp

Si j'approchais de la divine *Emilie*, je lui
rais comme l'ange annonciateur : Vous êtes l
bénie d'entre les femmes, car vous poffédez
des plus grands hommes du monde; et je n'
ferais lui dire : *Marie* a choifi le bon parti,
a embraffé la philofophie.

En vérité, Monfieur, vous étiez bien né
faire dans le monde pour que j'y fuffe he
Vous venez de m'envoyer deux épîtres qui n

nais eu leurs ſemblables. Il ſera donc dit que
ous vous ſurpaſſerez toujours vous-même. Je 1738
i pas jugé de ces deux épîtres comme d'un
me de philoſophie ; mais je les ai con-
rées comme des ouvrages tiſſus de la main
Grâces.

Vous avez ravi à *Virgile* la gloire du poëme
ique, à *Corneille* celle du théâtre, vous en
s autant à préſent aux épîtres de *Deſpréaux*.
ut avouer que vous êtes un terrible homme.
it là cette monarchie que *Nabuchodonoſor* vit
rêve, et qui engloutit toutes celles qui
vaient précédée.

Je finis en vous priant de ne pas laiſſer long-
ps dépareillées les belles épîtres que vous
ez bien voulu m'envoyer. Je les attends avec
rnière impatience et avec cette avidité que
vos ouvrages inſpirent à tous vos lecteurs.

La philoſophie me prouve que vous êtes l'être
monde le plus digne de mon eſtime ; mon
ur m'y engage, et la reconnaiſſance m'y ob-
; jugez donc de tous les ſentimens avec
quels je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

1738.

LETTRE XLIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 19 février.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite du. . . janvier. J'y vois la bonté avec laquelle vous excusez mes fautes, et la sincérité avec laquelle vous voulez bien me les découvrir. Vous daignez quitter pour quelques momens le ciel de *Neuton* et l'aimable compagnie des Muses, pour décrasser un poëte nouveau dans les eaux bondissantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous qui savez penser. Mais je vous importunerai encore; et je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on fait quelque charité, et qui en demandent toujours davantage.

Madame *du Châtelet* m'a adressé des vers que j'ai admirés à cause de leur beauté, de leur noblesse et de leur tour original. (*) J'ai été fort étonné en même temps de voir qu'on m'y donnait du *divin*, quoique je connaisse, par les mêmes endroits qu'*Alexandre*, que je ne suis pas de céleste origine, et que je crains fort

(*) Voyez l'Epître XLVIII, page 98, du vol d'*Epîtres*

qu'en qualité de Dieu, mon fort ne devienne semblable à celui de cette canaille de nouveaux Dieux que *Lucien* nous dit avoir été chassés de l'Olympe par *Jupiter*, ou bien aux saints que le sieur de *Launoy* trouva fort à propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en soit, j'ai répondu en vers à madame *du Châtelet*, et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien donner quelques coups de plume à cette pièce, afin qu'elle soit digne d'être offerte à la marquise. 1738.

Je regarde cette *Emilie* comme une divinité ancienne date, à laquelle il n'est pas permis de ler le langage des humains. Il faut lui parler lui des Dieux, il faut lui parler en vers. Il est en permis à nous autres hommes de s'égayer and nous nous mêlons de parler une langue qui nous est si étrangère; aussi puis-je espérer que vos divinités voudront excuser les fautes que font ces pauvres mortels quand ils se mêlent de ouloir parler comme vous.

J'attends quelque coup de foudre de la part Jupiter de Cirey, sur certaine discussion de étaphysique que j'ai osé hasarder. Je fais ce ue je puis pour m'élever aux cieux; je remue s bras, et je crois voler; mais quoi que je uisse faire, je sens bien que mon esprit n'est de nature à pouvoir se démêler de toutes les ifficultés qui se présentent dans cette carrière. Il semble que le créateur nous a donné autant raison qu'il nous en faut pour nous conduire gement dans ce monde, et pour pourvoir à is nos besoins; mais il semble aussi que cette

1737. raifon ne fuffit pas pour contenter ce for infatiable de curiofité que nous avons en nou et qui s'etend fouvent trop loin. Les abfu dites et les contradictions qui fe rencontre de toutes parts, donnent fans fin naiffance pyrrhonifme; et, à force d'imaginer, on ne pa qu'à fon imagination. Après tout, je tiens po une vérité inconteftable et certaine le l'admiration que vous me caufez. Ce n'eft une illufion des fens, un préjugé frivole, une parfaite connaiffance de l'homme le aimable du monde.

Je m'en vais rayer toutes les *trompettes*, riger, changer et me peiner, jufqu'à ce que remarques foient éludées. Mérope ne fort de mes mains ; c'eft une vierge dont je g l'honneur. Je fuis avec une très-parfaite e

Monfieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XLV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 février.

MONSIEUR,

Vos ouvrages n'ont aucun prix : c'eft vérité dont je fuis convaincu il y a long-temp Cela n'empêche pas cependant que je ne d vous témoigner ma reconnaiffance et

gratit

Les bagatelles que je vous envoie ne t que des marques de fouvenir, des fignes quels vous devez vous rappeler le plaifir m'ont fait vos ouvrages.

Il femble, Monfieur, que les [illegible]ces et les s vous fervent par femeftre. Ce quartier paraît e celui de la poéfie. Comment! vous mettez in à une nouvelle tragédie! d'où prenez-s votre temps? ou bien eft ce que les vers ent chez vous comme de la la profe? Autant queftions, autant de problêmes.

Mérope ne fort point de mes mains. Il en ient trop à mon amour propre d'être l'unique pofitaire d'une pièce à laquelle vous avez vaillé. Je la préfère à toutes les pièces qui paru en France, hormis à la Mort de Céfar. Les intrigues amoureufes me paraiffent le propre des comédies; elles en font comme l'ef ce; elles font le nœud de la pièce; et comme faut finir de quelque manière, il femble que le riage y foit tout propre. Quant à la tragédie, dirais qu'il y a des fujets qui demandent naturlement de l'amour, comme Titus et Bérénice, Cid, Phèdre et Hippolyte. Le feul inconvé: qu'il y ait, c'eft que l'amour fe reffemble et que quand on a vu vingt pièces, l'efprit e d[illegible]ûte d'une répétition continuelle de fentis doucereux, et qui font trop éloignés des eurs de notre fiècle. Depuis qu'on a attaché, rec raifon, un certain ridicule à l'amour romafque, on ne fent plus le pathétique de la tenefle outrée. On fupporte le foupirant pendant

1738. le premier acte, et on ſe ſent tout diſpoſé à ſe moquer de ſa ſimplicité au quatrième ou au cinquième acte; au lieu que la paſſion qui anime Mérope eſt un ſentiment de la nature, dont chaque cœur bien placé connaît la voix. On ſe moque point de ce qu'on ſent ſoi-même, et ce qu'on eſt capable de ſentir. Mérope fait ce que ferait une tendre mère qui ſe trou en ſa ſituation. Elle parle comme no cœur, et l'acteur ne fait qu'exprimer ue ſent.

J'ai fait écrire à Berlin pour la Mérope quis *Maffei*, quoique je ſois très-aſſuré pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple ſavans de France ſera toujours invincible qu'il aura des perſonnes de votre ordre à ſa J'oſe même dire que je le redouterais inf plus que vos armées avec tous vos mar

Voici une ode nouvellement achevée, mauvaiſe que les précédentes. *Céſarion* y a lieu. Le pauvre garçon a la goutte d'une vi extrême. Il me l'écrit dans des termes percent le cœur. Je ne puis rien pour lui qu prêcher la patience; faible remède, ſi vous v contre des maux réels; remède cependant de tranquiliſer les ſaillies impétueuſes auxquelles les douleurs aiguës donnent l

Je m'attends de votre franchiſe et amitié que vous voudrez bien me faire a les défauts qui ſe trouvent en cette pi e. (*) Je ſens que j'en ſuis père, et je me ſens

(*) Ode ſur la patience.

de n'avoir pas les yeux assez ouverts sur productions : 1738.

Tant l'erreur est notre apanage.
Souvent un rien nous éblouit,
Et de l'insensé jusqu'au sage,
S'il juge de son propre ouvrage,
Par l'amour propre il est séduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille assurances ime à la marquise *du Châtelet*, dont l'esprit énieux a bien voulu se faire connaître par un t échantillon. Ce n'est qu'un rayon de ce l qui s'est fait apercevoir à travers les nuages ; ne doit-ce point être lorsqu'on le voit sans les ? Peut-être faut-il que la marquise cache esprit, comme *Moïse* voilait son visage, ce que le peuple d'Israël n'en pouvait supporter la clarté. Quand même j'en perdrais la ue, il faut avant de mourir que je voie cette re de Canaan, ce pays des sages, ce paradis estre. Comptez sur l'estime parfaite et l'amitié iolable avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

1738. ce qui lui appartient; mais qu'il se soit emparé entièrement de la tragédie, c'est une usurpation de notre souverain; et je protesterai au moins contre l'usurpation, ne pouvant mieux faire. Voilà, Monseigneur, tout ce que vous aurez de moi cette fois-ci pour le département poëtique; mais le département de la métaphysique m'embarrasse beaucoup.

La lettre du 17 février, de votre Altesse royale, est en vérité un chef-d'œuvre. Je regarde ces deux lettres sur la liberté comme ce que j'ai vu de plus fort, de mieux lié, de plus conséquent sur ces matières. Vous avez certainement bien des grâces à rendre à la nature de vous avoir donné un génie qui vous fait roi dans le monde intellectuel, avant que vous le soyez dans ce misérable monde composé de passions, de grimaces et d'extérieur. J'avais déjà beaucoup de respect pour l'opinion de la fatalité, quoique ce ne soit pas la mienne; et en nageant dans cette mer d'incertitudes, et n'ayant qu'une petite branche où je me tiens, je me donne bien de garde de reprocher à mes compagnons les nageurs que leur petite branche est trop faible: je suis fort aise, si mon roseau vient à casser, que mon voisin puisse me prêter le sien. Je respecte bien davantage l'opinion que j'ai combattue, depuis que votre Altesse royale l'a mise dans un si beau jour; me permettra-t-elle de lui exposer encore mes scrupules?

Je me bornerai, pour ne pas ennuyer le *Marc-Aurèle* d'Allemagne, à deux idées qui me frappent encore vivement, et sur lesquelles je le supplie de daigner m'éclairer.

1°. Plus je m'examine, plus je me crois libre
(en plusieurs cas); c'est un sentiment que tous
hommes ont comme moi; c'est le principe
variable de notre conduite. Les plus outrés
rtisans de la fatalité absolue se gouvernent tous
ant les principes de la liberté. Or je leur
nde comment ils peuvent raisonner et agir
manière si contradictoire, et ce qu'il y a à
er à se regarder comme des tournebroches,
qu'on agit toujours comme un être libre? Je
demande encore par quelle raison l'auteur de
re leur a donné ce sentiment de liberté,
ne l'ont point? pourquoi cette imposture dans
re qui est la vérité même? De bonne foi,
uve-t-on une solution à ce problême? répondre
: DIEU ne nous a pas dit: Vous êtes libres;
est-ce pas une défaite? DIEU ne nous a pas dit
: nous sommes libres; sans doute, car il ne
igne pas nous parler; mais il a mis dans nos
urs un sentiment que rien ne peut affaiblir, et
est-là pour nous la voix de DIEU. Tous nos
es sentimens sont vrais. Il ne nous trompe
int dans le désir que nous avons d'être heureux,
boire, de manger, de multiplier notre espèce.
uand nous sentons des désirs, certainement ces
sirs existent; quand nous sentons des plaisirs, il
bien sûr que nous n'éprouvons pas des dou-
s; quand nous voyons, il est bien certain que
d voir n'est pas celle d'entendre; quand
no avons des pensées, il est bien clair que nous
entons. Quoi donc! le sentiment de la liberté
era-t-il le seul dans lequel l'Etre infiniment

1738. parfait se fera joué en nous fesant une illusion absurde? quoi! quand je confesse qu'un dérangement de mes organes m'ôte ma liberté, je ne me trompe pas, et je me tromperais quand je sens que je suis libre? Je ne sais si cette exposition naïve de ce qui se passe en nous fera quelque impression sur votre esprit philosophe; mais je vous conjure, Monseigneur, d'examiner cette idée, de lui donner toute son étendue, et ensuite de la juger sans aucune acception de parti, sans même considérer d'autres principes plus métaphysiques qui combattent cette preuve morale; vous verrez ensuite lequel il faudra préférer, ou de cette preuve morale qui est chez tous les hommes, ou de ces idées métaphysiques qui portent toujours le caractère de l'incertitude.

2°. Mon second scrupule roule sur quelque chose de plus philosophique. Je vois que tout ce qu'on a jamais dit contre la liberté de l'homme se tourne encore avec bien plus de force contre la liberté de DIEU.

Si on dit que DIEU a prévu toutes nos actions, et que par-là elles sont nécessaires, DIEU a aussi prévu les siennes qui sont d'autant plus nécessaires que DIEU est immuable. Si on dit que l'homme ne peut agir sans *raison suffisante*, et que cette raison incline sa volonté, la raison suffisante doit encore plus emporter la volonté de DIEU, qui est l'être souverainement raisonnable.

Si on dit que l'homme doit choisir ce qui lui paraît le meilleur, DIEU est encore plus nécessité à faire ce qui est le meilleur.

Voilà donc DIEU réduit à être l'esclave du :in : ce n'eſt plus un être qui ſe détermine par .même ; c'eſt donc une cauſe étrangère qui le ermine ; ce n'eſt plus un agent ; ce n'eſt plus DIEU. 1738

Mais ſi DIEU eſt libre, comme les fataliſtes me doivent l'avouer, pourquoi DIEU ne pourra-l pas communiquer à l'homme un peu de cette :rté, en lui communiquant l'être, la penſée, le uvement, la volonté, toutes choſes également onnues ? Sera-t-il plus difficile à DIEU de nous nner la liberté que de nous donner le pouvoir de cher, de manger, de digérer ? Il faudrait avoir une démonſtration que DIEU n'a pu communiquer l'attribut de la liberté à l'homme ; et, pour avoir cette démonſtration, il faudrait connaître les attributs de la Divinité ; mais qui les connaît ?

On dit que DIEU, en nous donnant la liberté, aurait fait des dieux de nous ; mais ſur quoi le dit-on ? pourquoi ſerais-je Dieu avec un peu de liberté, quand je ne le ſuis pas avec un peu d'intelligence ? eſt-ce être Dieu que d'avoir un pouvoir faible, borné et paſſager de choiſir et de commencer le mouvement ? Il n'y a pas de milieu ; ou nous ſommes des automates qui ne feſons rien et dans qui DIEU fait tout, ou nous ſommes des agens, c'eſt-à-dire, des créatures libres. Or je demande quelle preuve on a que nous ſommes de ſimples automates, et que ce ſentiment intérieur de liberté eſt une illuſion ?

Toutes les preuves qu'on apporte ſe réduiſ à la préſcience de DIEU. Mais fait-on préciſém

1738 ce que c'eft que cette prefcience? certainement on l'ignore. Comment donc pouvons-nous faire fervir notre ignorance des attributs fuprêmes de DIEU à prouver la fauffeté d'un fentiment réel de liberté que nous éprouvons dans nos ames?

Je ne peux concevoir l'accord de la prefcience et de la liberté, je l'avoue; mais dois-je pour cela rejeter la liberté? nierai-je que je fois un être penfant, parce que je ne vois point ni comment la matière peut penfer, ni comment un être penfant peut être efclave de la matière? Raifonner ce qu'on appelle *à priori* eft une chofe fort belle, mais elle n'eft pas de la compétence des humains. Nous fommes tous fur les bords d'un grand fleuve; il faut le remonter avant d'ofer parler de fa fource. Ce ferait affurément un grand bonheur fi on pouvait en métaphyfique établir des principes clairs, indubitables et en grand nombre, d'où découlerait une infinité de conféquences comme en mathématiques; mais DIEU n'a pas voulu que la chofe fût ainfi. Il s'eft réfervé le patrimoine de la métaphyfique: le règne des idées pures et des effences des chofes eft le fien. Si quelqu'un eft entré dans ce partage célefte, c'eft affurément vous, Monfeigneur; et je dirai, dans mon cœur, de votre perfonne ce que les flatteurs difent des rois, qu'ils font les images de la Divinité.

Au refte, les vers de la Henriade, que vous daignez citer, n'ont été faits que dans la vue d'exprimer uniquement que notre liberté ne nuit pas à la préfcience divine qui fait ce

qu'on appelle *destin*. Je me suis exprimé un peu durement dans cet endroit, mais en poésie on ne dit pas toujours précisément ce que l'on voudrait dire; la roue tourne et emporte son homme par sa rapidité. 1738.

Avant de finir sur cette matière, j'aurai l'honneur de dire à votre Altesse royale que les sociniens, qui nient la prescience de DIEU sur les contingens, ont un grand apôtre qu'ils ne connaissent peut-être pas; c'est *Cicéron*, dans son livre de la divination. Ce grand homme aime mieux dépouiller les Dieux de la prescience que les hommes de la liberté.

Je ne crois pas que, tout grand orateur qu'il était, il eût pu répondre à vos raisons. Il aurait eu beau faire de longues périodes, ce serait des sons contre des vérités: laissons-le donc avec ses belles phrases.

Mais que votre Altesse royale me permette de lui dire que les Dieux de *Cicéron* et le Dieu de *Newton* et de *Clarke* ne sont pas de la même espèce; c'est le dieu de *Cicéron* qu'on peut appeler un dieu raisonnant dans les cafés sur les opérations de la campagne prochaine: car qui n'a point de prescience n'a que des conjectures, et qui n'a que des conjectures est sujet de dire autant de pauvretés que le *London's journal* ou la gazette de Hollande: mais ce n'est pas là le compte de sir *Isaac Newton* et de *Samuel Clarke*, deux têtes aussi philosophiques que *Marc Tulle* était bavard.

Le docteur *Clarke*, qui a assez approfondi ces matières dont *Newton* n'a parlé qu'en passant, dit,

n'e icinoie, avec allez de raiion, que
1738. pouvons nous élever à la connaiſſance i
des attributs divins, que comme noı
un nombre quelconque à l'infini, allant
à l'inconnu.

Chaque manière d'apercevoir, born
dans l'homme, eſt infinie dans DIEU
ligence d'un homme voit un objet à
DIEU embraſſe tous les objets. Notre ar
par la connaiſſance du caractère d'un
que cet homme fera dans une telle oc
DIEU prévoit, par la même connaiſſan
à l'infini, ce que cet homme fera. Ai
dans nous eſt ſcience de conjecture,
nuit point à la liberté, eſt dans DIE
certaine, tout auſſi peu nuiſible à l
Cette manière de raiſonner n'eſt pas, m
ſi ridicule.

Mais je m'aperçois, Monſeigneur,
ſuis très-fort en vous ennuyant de m
et en affaibliſſant celles des autres. V
bonté me raſſure. Je vois que votre
auſſi humain que votre eſprit eſt ét
vois, par vos vers à M. de *Keiſerling*,
vous êtes capable d'aimer: auſſi ma c
épître ſur le bonheur finira par l'ami
elle il n'y a point de bonheur ſur la te

Madame la marquiſe *du Châtelet* vou
ſi fort, qu'elle n'oſe vous écrire. Je
bien hardi, Monſeigneur, moi qui vou
tout autant pour le moins, et qui me

Que ne puis-je vous dire : 1738.

In publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

Je suis avec un profond respect, un attache-
t, une reconnaissance sans bornes, etc.

LETTRE XLVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 28 mars.

MONSIEUR,

Ai reçu votre lettre du 8 de ce mois avec
elque sorte d'inquiétude sur votre santé. M.
Thiriot me marque qu'elle n'était pas bonne, ce
que vous me confirmez encore. Il semble que la
nature, qui vous a partagé d'une main si avan-
euse du côté de l'esprit, ait été plus avare
ce qui regarde votre santé, comme si elle
ait eu regret d'avoir fait un ouvrage achevé.
Il n'y a que les infirmités du corps qui puissent
us faire présumer que vous êtes mortel ; vos
ouvrages doivent nous persuader le contraire.

Les grands hommes de l'antiquité ne crai-
ient jamais plus l'implacable malignité de la
tune qu'après les grands succès. Votre fièvre
rrait être comptée à ce prix comme un équi-
valent ou comme un contrepoids de votre Mérope.
Pourrais-je me flatter d'avoir deviné les cor-
rections que vous voulez faire à cette pi ?
vous qui en êtes le père, vous qui l'avez jug

dans ces anecdotes des barbaries et
1738. fenblables à celles qu'on lit dans l
premiers céfars.

La Ruffie eft un pays où les arts e
n'avaient point penétré. Le czar n'
teinture d'humanité, de magnan
vertu; il avait été élevé dans la
ignorance; il n'agiffait que felon l'
fes paffions déréglées: tant il eft vra
nation des hommes les porte au m
ne font bons qu'à proportion que
ou l'expérience a pu modifier la for
tempérament.

J'ai connu le grand maréchal de
Pruffe) *Printz*, qui vivait encore
qui, fous le règne du feu roi, avait
deur chez le czar. Il m'a raconté
arriva à Pétersbourg, et qu'il demanda
fes lettres de créance, on le mena f
qui n'était pas encore lancé du chant
coutumé à de pareilles audiences, il
était le czar: on le lui montra qui
des cordages au haut du tillac. Lorfqu
aperçu M. de *Printz*, il l'invita de v
le moyen d'un échelon de cordes; et c
excufait fur fa mal-adreffe, le czar f
un cable, comme un matelot, et vi

La commiffion dont M. de *Printz*
lui ayant été très-agréable, le prince v
des marques éclatantes de fa fatisfacti
effet il fit préparer un feftin fompt
M. de *Printz* fut invité. On y but à

Ruſſes, de l'eau de vie, et on en but brutalement. 1738.
Le czar qui voulait donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de ſtrelitz qui étaient détenus dans les priſons de Pétersbourg, et à chaque grand verre qu'on vidait, ce monſtre affreux abattait la tête de ces miſérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner une marque de conſidération particulière à M. de *Printz*, lui procurer, ſuivant ſon expreſſion, le plaiſir d'exercer ſon adreſſe ſur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une ſemblable propoſition dut faire ſur un homme qui avait des ſentimens et le cœur bien placé. De *Printz*, qui ne le cédait en ſentimens à qui que ce fût, rejeta une offre qui, à tout autre endroit, aurait été regardée comme injurieuſe au caractère dont il était revêtu, mais qui n'était qu'une ſimple civilité dans ce pays barbare. Le czar penſa ſe fâcher de ce refus, et il ne put s'empêcher de lui témoigner quelques marques de ſon indignation, ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain.

Ce n'eſt point une hiſtoire faite à plaiſir; elle eſt ſi vraie, qu'elle ſe trouve dans les relations de M. de *Printz*, que l'on conſerve dans les archives. J'ai même parlé à pluſieurs perſonnes qui ont été dans ce temps-là à Pétersbourg, leſquelles m'ont atteſté ce fait. Ce n'eſt point un conte ſu de deux ou trois perſonnes, c'eſt un fait notoire.

De ces horribles cruautés paſſons à un ſujet plus gai, plus riant et plus agréable; ce ſera la petite pièce qui ſuivra cette tragédie.

Il s'agit de la muſe de *Greſſet*, qui à préſent

est une des premières du Parnasse français. Cet
1738. aimable poëte a le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité. Ses épithètes sont just et nouvelles; avec cela il a des tours qui lui propres : on aime ses ouvrages, malgré l défauts. Il est trop peu soigné, sans contr t; et la paresse, dont il fait tant l'éloge, est grande rivale de sa réputation.

Gresset a fait une ode sur l'amour de qui m'a plu infiniment. Elle est pleine de morceaux achevés. Vous aurez remar sans doute, que les vers de huit syllabes réussi mieux à ce poëte que ceux de douze.

Malgré le succès des petites pièces de *Gresset*, je ne crois pas qu'il réussisse jamais au théâtre franç ou dans l'épopée. Il ne suffit pas de simples bluettes d'esprit pour des pièces de si longue haleine; il faut de la force, il faut de la vigueur et de l'esprit vif et mûr pour y réussir : il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

On copie, suivant que vous le souhaitez, la cantate de la *le Couvreur*. Je l'enverrai achever à Cirey. Des oreilles françaises, accoutumées à des vaudevilles et à des antiennes, ne seront guère favorables aux airs méthodiques et expressifs des Italiens. Il faudrait des musiciens en état d'exécuter cette pièce dans le goût où elle doit être jouée, sans quoi elle vous paraîtra tout aussi touchante que le rôle de *Brutus* récité par un acteur suisse ou autrichien.

Césarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé; je vous en remercie

e fois ; je suis partagé entre l'amitié, la joie 1738.
curiosité. Ce n'est pas une petite satisfac-
que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey ;
dis-je ? à un autre moi-même qui m'y
sporte, pour ainsi dire. Je lui fais mille
ons à la fois, je l'empêche même de me
ire ; il nous faudra quelques jours avant
re en état de nous entendre. Je m'amuse
mal à propos de vous parler de l'amitié,
qui la connaissez si bien, et qui en avez
bien décrit les effets.

Je ne vous dis rien encore de vos ouvrages.
les faut lire à tête reposée pour vous en
n sentiment, non que je m'ingère de
précier ; ce serait faire du tort à ma modestie.
vous exposerai mes doutes, et vous confondrez
n iorance.

N salutations à la sublime *Emilie*, et mon
pour le divin *Voltaire*. Je suis avec une
parfaite estime,

nsieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

1738.

LETTRE XLV

DU PRINCE ROY

31 mars.

MONSIEUR,

JE fuis obligé de vous avertir que j'e
jours de pofte fucceffivement les lettre
riot ouvertes. Je ne jurerais pas mêm
nière que vous m'avez écrite n'ait eífu
fort. J'ignore fi c'eft en France, ou d
du roi mon père, qu'elles ont été vic
curiofité affez mal placée. On peut fa
que contient notre correfpondance. Ve
refpirent que la vertu et l'humanité, et
ne contiennent pour l'ordinaire que des
mens que je vous demande fur des fuje
la plupart du monde ne s'intéreffe guè
dant, malgré l'innocence des chofes q
notre correfpondance, vous favez af
c'eft que les hommes, et qu'ils ne fon
portés à mal interpréter ce qui doit ê
de tout blâme. Je vous prierai donc d
adreffer par M. *Thiriot* les lettres qui ro
la philofophie ou fur des vers. Adreffez
à M. *Tronchin du Breuil*; elles me pa
plus tard, mais j'en ferai récompenf
fureté. Quand vous m'écrirez des le
n'y aura que des bagatelles, adreffez-l
ordinaire par M. *Thiriot*, afin que le
aient de quoi fe fatisfaire.

Césarion me charme par tout ce qu'il me dit de ey. Votre hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* chante. Je voudrais ſeulement que vous n'iez point rangé *Machiavel*, qui était un -honnête homme, au rang des autres grands mes de ſon temps. Quiconque enſeigne à ier de parole, à opprimer, à commettre injuſtices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus ué par ſes talens, ne doit jamais occuper due uniquement aux vertus et aux louables. *Cartouche* ne mérite point de un rang parmi les *Boileau*, les *Colbert* et *embourg*.. Je ſuis sûr que vous êtes de ntiment. Vous êtes trop honnête homme vouloir mettre en honneur la réputation flétrie coquin mépriſable; auſſi ſuis-je sûr que vous vez enviſagé *Machiavel* que du côté du génie. donnez-moi ma ſincérité; je ne la prodiguerais ſi je ne vous en croyais très-digne. 1738.

Si les hiſtoires de l'univers avaient été écrites ıme celle que vous m'avez confiée, nous ons plus inſtruits des mœurs de tous les ſiècles, oins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous is, et plus je trouve que vous êtes un e unique. Jamais je n'ai lu de plus beau que celui de l'hiſtoire de *Louis XIV*. Je relis paragraphe deux ou trois fois, tant j'en enchanté. Toutes les lignes portent coup; eſt nourri de réflexions excellentes; au- fauſſe penſée, rien de puérile, et avec une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites

1738. remarques, entre autres fur les noms qui font un peu maltraités; ce qui peu de l'obfcurité fur cet ouvrage, puifq noms qui font fi défigurés, qu'il faut l

Je fouhaiterais que votre plume e tous les ouvrages qui font faits et qui p de quelque inftruction; ce ferait le profiter et de tirer utilité de la lecture. tiente quelquefois des inutilités, d réflexions, ou de la féchereffe qui rè certains livres; c'eft au lecteur à pareilles lectures. Vous épargnez cet vos lecteurs. Qu'un homme ait du ju non, il profite également de vos ouvr lui faut que de la mémoire.

Il me faut de l'application et une d'efprit pour étudier vos élémens de ce qui fe fera après Pâques, fefant une fence pour prendre

Ce que vous favez,
Avec beaucoup de bienféance.

Je vous expoferai mes doutes avec l franchife, honteux de vous mettre to le cas des Ifraélites qui ne pouvaient murs de Jérufalem qu'en fe-défend main, tandis qu'ils travaillaient de l

Avouez que mon fyftême eft infupp me l'eft quelquefois à moi-même. Je c objet pour fixer mon efprit, et je n encore aucun. Si vous en favez, je v m'en indiquer qui foit exempt de tou

tion. S'il y a quelque chose dont je puisse me
suac , c'est qu'il y a un DIEU adorable 1738.
ciel; et un *Voltaire* presque aussi esti-
e à Cirey.

'envoie une petite bagatelle à madame la
'quise, que vous lui ferez accepter. J'espère
voudra la placer dans ses entresols, et
s voudra s'en servir pour ses compositions.
n'ai pas pu laisser votre portrait entre les
de *Césarion*. J'ai envié à mon ami d'avoir
avec vous, et de posséder encore votre
it. C'en est trop, me suis-je dit; il faut
ous partagions les faveurs du destin. Nous
ns tous de même sur votre sujet, et c'est à
ous aimera et vous estimera le plus.

. ai presque oublié de vous parler de vos pièces
itives: *La modération dans le bonheur*, *le*
t, *le temple de l'Amitié*, etc.; tout cela
charmé. Vous accumulez la reconnaissance
: je vous dois. Que la marquise n'oublie pas
uvrir l'encrier. Soyez persuadé que je ne
rette rien plus au monde que de ne pouvoir
convaincre des sentimens avec lesquels je

Monsieur,

votre très fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

1738. LETTRE XLI

DU PRINCE RO

A Rupin, le 19 avril.

MONSIEUR,

J'y perds de toutes les façons lorsq
malade, tant par l'intérêt que je p
ce qui vous touche, que par la per
nité de bonnes pensées que j'aurais re
santé l'avait permi.

Pour l'amour de l'humanité, n
plus par vos fréquentes indispositions
imaginez pas que ces alarmes soient
ques; elles sont trop réelles pour m
Je tremble de vous appliquer les deux
vers que *Rousseau* ait peut-être fait

Et ne mesurons point au nombre des a
La course des héros.

Césarion m'a fait un rapport exact
votre santé. J'ai consulté des méd
sujet: ils m'ont assuré, foi de méde
n'avais rien à craindre pour vos jours
votre incommodité, qu'elle ne pouv
calement guérie, parce que le mal é
vétéré. Ils ont jugé que vous devie
obstruction dans les viscères du bas v
quelques ressorts se sont relâchés, qu
sités ou une espèce de néphrétique s
de vos incommodités. Voilà ce qu'à j

lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute à la décision de ces messieurs, plus incertaine souvent que celle des métaphysiciens, je vous prie cependant, et cela véritablement, de faire dresser le *statum morbi* de vos incommodités, afin de voir si peut être quelqu'habile médecin ne pourrait vous soulager. Quelle joie serait la mienne de contribuer en quelque façon au rétablissement de votre santé! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités et de vos misères, en termes barbares et en langage baroque, et cela avec toute l'exactitude possible. Vous m'obligerez véritablement; ce sera un petit sacrifice que vous serez obligé de faire à mon amitié. 1738.

Vous m'avez accusé la réception de quelques-unes de mes pièces, et vous n'y ajoutez aucune critique. Ne croyez point que j'aie négligé celles que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'*ode sur l'amour de* DIEU, ajoutée à une petite pièce adressée à *Césarion*. La manie des vers me lutine sans cesse, et je crains que ce soit de ces maux auxquels il n'y a aucun remède.

Depuis que l'*Apollon* de Cirey veut bien éclairer les petits atomes de Remusberg, tout y cultive les arts et les sciences.

Je voudrais que vous eussiez eu besoin de mon *ode sur la patience*, pour vous consoler des rigueurs d'une maitresse, et non pour supporter vos infirmités. Il est facile de donner des consolations de ce qu'on ne souffre point soi-même;

1738.

LETTRE XL

DU PRINCE RO

A Rupin, le 19 avril.

MONSIEUR,

J'Y perds de toutes les façons lorſ malade, tant par l'intérêt que je ce qui vous touche, que par la pe nité de bonnes penſées que j'aurais ſanté l'avait permi.

Pour l'amour de l'humanité, plus par vos fréquentes indiſpoſition imaginez pas que ces alarmes ſoie ques; elles ſont trop réelles pour Je tremble de vous appliquer les de vers que *Rouſſeau* ait peut-être fa

Et ne meſurons point au nombre des
La courſe des héros.

Céſarion m'a fait un rapport exa votre ſanté. J'ai conſulté des mé ſujet: ils m'ont aſſuré, foi de méd n'avais rien à craindre pour vos jou votre incommodité, qu'elle ne pou calement guérie, parce que le mal vétéré. Ils ont jugé que vous devi obſtruction dans les viſcères du bas quelques reſſorts ſe ſont relâchés, q ſités ou une eſpèce de néphrétique de vos incommodités. Voilà ce qu'à

lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute à la décision de ces messieurs, plus incertaine souvent que celle des métaphysiciens, je vous prie cependant, et cela véritablement, de faire dresser le *statum morbi* de vos incommodités, afin de voir si peut-être quelqu'habile médecin ne pourrait vous soulager. Quelle joie serait la mienne de contribuer en quelque façon au rétablissement de votre santé! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités et vos misères, en termes barbares et en langage baroque, et cela avec toute l'exactitude possible. Vous m'obligerez véritablement; ce sera un petit sacrifice que vous serez obligé de faire à mon amitié.

Vous m'avez accusé la réception de quelques-unes de mes pièces, et vous n'y ajoutez aucune critique. Ne croyez point que j'aie négligé celles que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'*ode sur l'amour de* DIEU, ajoutée à une petite pièce adressée à *Césarion*. La manie des vers me lutine sans cesse, et je crains que ce soit de ces maux auxquels il n'y a aucun remède.

Depuis que l'*Apollon* de Cirey veut bien éclairer les petits atomes de Remusberg, tout y cultive les arts et les sciences.

Je voudrais que vous eussiez eu besoin de mon *ode sur la patience*, pour vous consoler des rigueurs d'une maîtresse, et non pour supporter vos infirmités. Il est facile de donner des consolations de ce qu'on ne souffre point soi-même;

1738. mais c'eſt l'effort d'un gén'e ſupérieur, qı
triompher des maux les plus aigus, et d'é
avec toute la liberté d'eſprit du ſein mêm
ſouffrances.

Votre épître *ſur l'envie* eſt inimitable.
préfère preſque encore à ſes deux jumelles.
parlez de l'envie comme un homme qui a ſe
mal qu'elle peut faire, et des ſentimens gén
comme de votre patrimoine. Je vous reco
toujours aux grands ſentimens. Vous les ſ
ſi bien, qu'il vous eſt facile de les expr

Comment parler de mes pièces après avoir
des vôtres? Ce qu'il vous plait d'en dire, ſe
tant ſoit peu l'ironie. Mes vers ſont les fruits
arbre ſauvage; les vôtres ſont d'un arbre ſ
En un mot:

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs,
L'hirondelle raſe la terre.
Philomèle eſt ici l'embléme de mes vers:
Quant à l'oiſeau du Dieu qui porte le tonnen
Il ne convient qu'au ſeul Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre ſenti
touchant les pièces de théâtre. L'amour,
paſſion charmante, ne devrait y être emı
que comme des épiceries que l'on met dan
tains ragoûts, mais qu'on ne prodigue pas
crainte d'émouſſer la fineſſe du palais. M
mérite de toutes manières de corriger le
corrompu du public, et de relever Melpoı
du mépris que les colifichets de ſes ornemer
attirent. Je me repoſe bien ſur vous des cc
tions que vous aurez faites aux deux der

actes de cette tragédie. Peu de chofe la rendrait parfaite: elle l'eft affurément à préfent. 17

Corneille, après lui *Racine*, enfuite *la Grange*, ont épuifé tous les lieux communs de la galanterie et du théâtre. *Crébillon* a mis, pour ainfi dire, les furies fur la fcène: toutes fes pièces infpirent de l'horreur, tout y eft affreux, tout y eft terrible. Il fallait abfolument après eux quitter une route ufée, pour en fuivre une plus neuve, une plus brillante.

Les paffions que vous mettez fur le théâtre font auffi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéreffer et de plaire. Il n'y a qu'à les bien traiter et les produire de la manière que vous le faites dans la Mérope et dans la mort de Céfar.

Le ciel te réfervait pour éclairer la France.
Tu fortais triomphant de la carrière immenfe
Que l'épopée offrait à tes défirs ardens;
Et nouveau Thucydide, on te vit avec gloire
Remporter les lauriers confacrés à l'hiftoire.
Bientôt d'un vol plus haut, par des efforts puiffans,
Ta main fut débrouiller Newton et la nature;
Et Melpomène enfin, languiffant fans parure,
Attend tout à préfent de tes riches préfens.

Je quitte la brillante poéfie pour m'abymer avec vous dans le gouffre de la métaphyfique; j'abandonne le langage des dieux, que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la divinité même, qui m'eft inconnu. Il s'agit à préfent d'élever le faîte du bâtiment, dont les fondemens font très-peu folides. C'eft un ouvrage

1738. d'araignée qui eſt à jour de tous côtés, et dont les fils ſubtils ſoutiennent la ſtructure.

Perſonne ne peut être moins prévenu en faveur de ſon opinion que je le ſuis de la mienne. J'ai diſcuté la fatalité abſolue avec toute l'application poſſible, et j'y ai trouvé des difficultés preſqu'invincibles. J'ai lu une infinité de ſyſtêmes, et je n'en ai trouvé aucun qui ne ſoit hériſſé d'abſurdités; ce qui m'a jeté dans un pyrrhoniſme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raiſon particulière qui me porte plutôt pour *la fatalité abſolue* que pour *la liberté*. Qu'elle ſoit ou qu'elle ne ſoit pas, les choſes iront toujours le même train. Je ſoutiens ces ſortes de choſes tant que je puis, pour voir juſqu'où l'on peut pouſſer le raiſonnement, et de quel côté ſe trouve le plus d'abſurdités.

Il n'en eſt pas tout à fait de même de la *raiſon ſuffiſante*. Tout homme qui veut être philoſophe, mathématicien, politique; en un mot, tout homme qui veut s'élever au-deſſus du commun des autres, doit admettre la raiſon ſuffiſante.

Qu'eſt-ce que cette raiſon ſuffiſante? c'eſt la cauſe des événemens. Or tout philoſophe recherche cette cauſe, ce principe; donc tout philoſophe admet la raiſon ſuffiſante. Elle eſt fondée ſur la vérité la plus évidente de nos actions. *Rien* ne ſaurait produire un être, puiſque *rien* n'exiſte pas. Il faut donc néceſſairement que les êtres ou les événemens, aient une cauſe de leur être dans ce qui les a précédés; et cette cauſe on l'appelle la raiſon ſuffiſante de leur exiſtence ou de leur naiſſance. Il n'y a que le vulgaire qui, ne

connaiſſant point de *raiſon ſuffiſante*, attribue au *haſard* les effets dont les cauſes lui ſont inconnues. Le *haſard* en ce ſens eſt le ſynonyme de *rien*. C'eſt un être ſorti du cerveau creux des poëtes, et qui, comme ces globules de ſavon que font les enfans, n'a aucun corps.

Vous allez boire à préſent la lie de mon nectar ſur le ſujet de la fatalité abſolue. Je crains fort que vous n'éprouviez, à l'explication de mon hypothèſe, ce qui m'arriva l'autre jour. J'avais lu dans je ne ſais quel livre de phyſique, où il s'agiſſait du muſcle céphalopharyngien. Me voilà à conſulter *Furetière* pour en trouver l'éclairciſſement: il dit que le muſcle céphalopharyngien eſt l'orifice de l'œſophage, nommé pharynx. Ah! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile. Les explications ſont ſouvent plus obſcures que le texte même. Venons à la mienne.

J'avoue premièrement que les hommes ont un ſentiment de liberté: ils ont ce qu'ils appellent la puiſſance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvemens, etc. Si vous appellez ces actes, la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme eſt libre. Mais ſi vous appellez liberté, les raiſons qui déterminent les réſolutions, les cauſes des mouvemens qu'elles opèrent, en un mot, ce qui peut influer ſur ſes actions, je puis prouver que l'homme n'eſt point libre.

Mes preuves ſeront tirées de l'expérience. Elles ſeront tirées des obſervations que j'ai faites ſur les motifs de mes actions et ſur celles des autres.

1738. Je foutiens premièrement que tous les hommes fe déterminent par des raifons tant bonnes que mauvaifes, (ce qui ne fait rien à mon hypothèfe) et ces raifons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que, lorfqu'un libraire m'apporte la Henriade et les épigrammes de *Rouffeau*, d'où vient, dis-je, que je choifis la Henriade? C'eft que la Henriade eft un ouvrage parfait, et dont mon efprit et mon cœur peuvent tirer un ufage excellent, et que les épigrammes ordurières faliffent l'imagination. C'eft donc l'idée de mon avantage, de mon bien-être, qui porte ma raifon à fe déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre. C'eft donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions. C'eft donc le reffort dont je dépends, et ce reffort eft lié avec un autre qui eft mon tempérament; c'eft-là précifément la roue avec laquelle le créateur monte les refforts de la volonté; et l'homme a la même liberté que le pendule. Il a de certaines vibrations; en un mot, il peut faire des actions, etc. mais toutes afervies à fon tempérament, et à fa façon de penfer plus ou moins bornée.

Queftionnez quel homme il vous plaira fur ce qu'il a fait telle ou telle action: le plus ftupide de tous vous alléguera une raifon. C'eft donc une raifon qui le détermine. L'homme agit donc felon une loi, et en conféquence du ton que le créateur lui a donné.

Voici donc une vérité non moins fondée fur l'expérience. Concluons donc que l'homme p rte

en soi le mobile qui le détermine, ou qui cause ses résolutions.

Je voudrais, pour l'amour de la fatalité absolue, qu'on n'eût jamais cherché de subterfuge contre la liberté dans de faux raisonnemens. Tel est celui que vous combattez très-bien, et que vous détruisez totalement. En effet rien de moins conséquent, que, nous serions des dieux, si nous étions libres. Il y a beaucoup de témérité à vouloir raisonner des choses qu'on ne connaît point; et il y en a encore infiniment plus de vouloir prescrire des limites à la toute-puissance divine.

J'examine simplement les vérités qui me sont connues: et de-là je conclus que, puisqu'elles sont telles, DIEU a voulu qu'elles soient. Mon raisonnement ne fait qu'enchaîner les effets de la nature avec leur cause primitive qui est DIEU.

Selon ce systême, DIEU ayant prévu les effets des tempéramens et des caractères des hommes, conserve en plein sa préscience: et les hommes ont une espèce de liberté, quoique très-bornée, de suivre leurs raisonnemens ou leur façon de penser.

Il s'agit à présent de montrer que mon hypothèse ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire contre l'essence divine. C'est ce que je vais prouver.

L'idée que j'ai de DIEU est celle d'un être tout-puissant, très-bon, infini et raisonnable à un degré supérieur. Je dis que ce DIEU se détermine en tout par les raisons les plus sublimes, qu'il ne fait rien que de très-raisonnable et de très-conséquent. Ceci ne renverse en aucune

—— façon la liberté de DIEU: car, comme DIEU eſt
1738. la raiſon même, dire qu'il ſe détermine par la raiſon, c'eſt dire qu'il ſe détermine par ſa volonté; ce qui n'eſt en ce ſens qu'un jeu de mots. De plus, DIEU peut prévoir ſes propres actions, puiſqu'elles ſont aſſervies à l'infini, à l'excellence de ſes attributs. Elles portent toujours le caractère de la perfection. Si donc DIEU eſt lui-même le deſtin, comment en peut-il être l'eſclave? Et ſi ce DIEU qui, ſelon M. *Clarke*, ne peut ſe tromper, ſi ce DIEU prévoit les actions des hommes, il faut donc néceſſairement qu'elles arrivent. M. *Clarke* lui-même l'avoue ſans s'en apercevoir.

Mon raiſonnement ſe réduit à ce que DIEU étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent, et c'eſt ce qu'atteſtent les œuvres de la nature; c'eſt de quoi tous les hommes en général nous ſont un témoignage, et de quoi vous perſuaderiez ſeul, s'il n'y avait que vous dans l'univers.

Cependant il faut ſe garder de juger du monde par parties; ce ſont les membres d'un tout, où l'aſſortiment eſt néceſſaire. Dire, parce qu'il y a quelques hommes malfeſans, que DIEU a tout mal fait, c'eſt perdre de vue la totalité, c'eſt conſidérer un point dans un ouvrage de miniature, et négliger l'effet de l'enſemble. Comptons que tout ce que nous apercevons dans la nature concourt aux vues du créateur. Si nos yeux de taupe ne peuvent apercevoir ces vues, ce défaut eſt dans notre propre vue, et non pas dans l'objet que nous enviſageons.

Voilà tout ce que mon imagination a pu vous [...]nir sur le roman de la fatalité absolue, et 1738. la préscience divine. Du reste je respecte [...]ucoup *Cicéron*, protecteur de la liberté, quoi[...] dire vrai ses tusculanes sont, de tous ses [...]rages, celui qui me convient le mieux.

Vous anoblissez le dieu de M. *Clarke* d'une [...]e façon, que je commence déjà à sentir du [...]ect pour cette divinité. Si vous eussiez vécu [...] temps de *Moïse*, le dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* [...]le *Jacob* n'y aurait rien perdu, et sûrement [...]urait été plus digne de nos hommages que [...]i que nous présente le bègue législateur [...] Juifs.

Je me réserve de vous parler une autre fois [...] votre excellent essai de physique. Cet ou[...]ge mérite bien d'occuper une autre lettre [...]ticulièrement destinée à ce sujet. Je remplirai [...]lement mes engagemens touchant le *Siècle de* [...]*is XIV*; et je joindrai à cette lettre quelques [...]sidérations sur l'état du corps politique de [...]rope, que je vous prierai cependant de ne [...]muniquer à personne. Mon dessein était de [...]ire imprimer en Angleterre comme l'ouvrage [...]n anonyme. Quelques raisons m'en ont fait [...]érer l'exécution.

J'attends l'épître sur l'amitié comme une pièce [...] couronnera les autres. Je suis aussi [...]é de [...] ouvrages que vous êtes diligent à les composer.

[...]e fus tout surpris en vérité lorsque je vi que [...]arquise *du Châtelet* me trouvait si admirable. [...]ai cherché la raison [...] avec *Leibnitz*, [...]e suis tenté de croire que cette grande admi-

1738. ration de la marquife ne vient que d'
grain de pareffe. Elle n'eft pas auffi g
que vous de fes momens. Je me décla
tinent le rival de *Newton*, et fuivant la
Paris, je vais compofer un libelle cont
ne dépend que de la marquife de rétabl
entre nous. Je cède volontiers à *N*
préférence que l'ancienneté de connai
fon mérite perfonnel lui ont acquife,
demande que quelques mots écrits
momens perdus : moyennant quoi je ti
la marquife de toute admiration quelc

J'ai fonné le tocfin mal à propos dar
nière lettre que je vous ai écrite ; vous
bien continuer votre correfpondance
Thiriot. Mon foupçon, après l'avoir
s'eft trouvé mal fondé. J'en fuis plus ai
que cela me procurera d'autant plus
ment vos réponfes.

Vous ne fauriez croire à quel point
vos penfées, et combien j'aime votre
fuis bien fâché d'être le Saturne du mon
taire dont vous êtes le foleil. Qu'y fai
fentimens me rapprochent de vous, et l
que je vous porte n'en eft pas moins
Je joins à cette lettre ce que vous m'
mandé fur la vie de la czarine et du c
Si vous fouhaitez quelque chofe de pl
fujet, je m'offre de vous fatisfaire, étant

Monfieur,

votre très-parfait et très-fic

FÉDER

LETTRE L.

1738.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu de nouveaux bienfaits de votre Altesse royale : des fruits précieux de votre loisir et de votre singulier génie. L'ode à sa majesté la reine votre mère, me paraît votre plus bel ouvrage. Il faut bien, quand votre cœur se joint à votre esprit, qu'il en naisse un chef-d'œuvre. Je n'y trouve à reprendre que quelques expressions qui ne sont pas tout à fait dans notre exactitude française. Nous ne disons pas *des encens* au pluriel : nous ne disons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenser *à* quelqu'un. Cette phrase n'est en usage que parmi quelques ministres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la pureté de la langue française. Voilà, à peu-près, tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poëte, comme serviteur bien tendrement attaché à votre auguste personne.

Que je suis enchanté quand je vois un prince né pour régner, dire :

Ta clémence et ton équité,
Ces limites de ta puissance.

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poëte, et qui me transportent dans un prince.

——— Vous faites comme *Marc-Aurèle* la satire
1738. cours par votre exemple et par vos écrits; vous avez par dessus lui le mérite de dire beaux vers, dans une langue étrangère, ce q disait assez sèchement dans sa langue propre

Si la tendresse respectable qui a dicté ce ode ne m'avait enlevé mon premier suffrage pourrais le donner à l'ode. Enfin il y a plus d'i gination; et le mérite de la difficulté surmon qu'on doit compter dans tous les arts, est b plus grand dans une ode que dans une épître fil

Le printemps est dans un tout autre go c'est un tableau de *Claude Lorrain*. Il y a poëte anglais, homme de mérite, nommé *T son*, qui a fait les quatre saisons dans ce goût en *blank verse*, sans rime. Il semble que le n dieu vous ait inspiré tous deux.

Votre Altesse royale me permettra-t-elle faire sur ce poëme une remarque qui n'est gu poëtique :

> Et dans le vaste cours de ses longs mouvem
> La terre gravitant et roulant sur ses flancs,
> Approchant du soleil, en sa carrière immense.

Voilà des vers philosophiques, par conséqu leur devoir est d'être vrais et d'avoir raison. n'est pas ici *Josué* qui s'accommode à l'en vulgaire, et qui parle en homme très-vulgai c'est un prince copernicien qui parle, un pri dans les Etats de qui *Copernic* est né; car j crois né à Thorn, et je pense que votre ma royale pourrait bien avoir des droits sur Tho mais venons au fait. Ce fait est que la ter

ıtemps à l'été, s'éloigne toujours du foleil,
ın qu'au milieu du cancer, elle eft environ 1738.
ıillion de grands milles germaniques plus
: cet aftre qu'au milieu de l'hiver; et que
vons, moyennant cette inégalité dans fon
huit j u s d'été de plus que d'hiver. Je fais
ı'on a cru long temps qu'en été nous étions
ès du foleil; mais c'eft une grande erreur.
loit pas paraître fingulier qu'un trente-troi-
leg é de proximité de plus ne nous échauffe
ar je n'ai guère plus chaud à tren e-deux
le ma cheminée qu'à trente trois. Ce qui
chaleur, n'eft donc pas la proximité, mais
pendicularité des rayons du foleil, et leur
ande quantité réfractée de l'air fur la terre.
été les rayons font plus approchans de la
dicule et plus réfractés fur notre horizon
rional, comme fait votre Alteffe.

ʼais tout ce verbiage pour excufer mon
critique. D'ailleurs je ne puis trop remer-
tre Alteffe royale de l'honneur qu'elle fait
: Parnaffe français.

voie la quatrième épître par ce paquet; je
: la troifième. J'aurais envoyé les trois
ıux derniers actes de Mérope, mais on
nfcrit.

jue votre Alteffe royale a daigné me mander
r *Pierre I* change bien mes idées. Eft-il pof-
ue tant d'horreurs aient pu fe joindre à des
s qui auraient honoré *Alexandre?* Quoi!
fon peuple et le tuer! être bourreau,
ıable bourreau, et legislateur! quitter le

1738. façon la liberté de DIEU: car, comme DIEU eſt la raiſon même, dire qu'il ſe détermine par la raiſon, c'eſt dire qu'il ſe détermine par ſa volonté; ce qui n'eſt en ce ſens qu'un jeu de mots. De plus, DIEU peut prévoir ſes propres actions, puiſqu'elles ſont aſſervies à l'infini, à l'excellence de ſes attributs. Elles portent toujours le caractère de la perfection. Si donc DIEU eſt lui-même le deſtin, comment en peut-il être l'eſclave? Et ſi ce DIEU qui, ſelon M. *Clarke*, ne peut ſe tromper, ſi ce DIEU prévoit les actions des hommes, il faut donc néceſſairement qu'elles arrivent. M. *Clarke* lui-même l'avoue ſans s'en apercevoir.

Mon raiſonnement ſe réduit à ce que DIEU étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent, et c'eſt ce qu'atteſtent les œuvres de la nature; c'eſt de quoi tous les hommes en général nous ſont un témoignage, et de quoi vous perſuaderiez ſeul, s'il n'y avait que vous dans l'univers.

Cependant il faut ſe garder de juger du monde par parties; ce ſont les membres d'un tout, où l'aſſortiment eſt néceſſaire. Dire, parce qu'il y a quelques hommes malfeſans, que DIEU a tout mal fait, c'eſt perdre de vue la totalité, c'eſt conſidérer un point dans un ouvrage de miniature, et négliger l'effet de l'enſemble. Comptons que tout ce que nous apercevons dans la nature concourt aux vues du créateur. Si nos yeux de taupe ne peuvent apercevoir ces vues, ce défaut eſt dans notre nerf optique, et non pas dans l'objet que nous enviſageons.

Voilà tout ce que mon imagination a pu vous irnir fur le roman de la fatalité abfolue, et 1738.
la préfcience divine. Du refte je refpecte icoup *Cicéron*, protecteur de la liberté, quoi-à dire vrai fes tufculanes font, de tous fes rages, celui qui me convient le mieux.

Vous anobliffez le dieu de M. *Clarke* d'une façon, que je commence déjà à fentir du ct pour cette divinité. Si vous euffiez vécu temps de *Moïfe*, le dieu d'*Abraham*, d'*Ifaac* de *Jacob* n'y aurait rien perdu, et furement it été plus digne de nos hommages que que nous préfente le bègue législateur Juifs.

Je me réferve de vous parler une autre fois votre excellent effai de phyfique. Cet ou-age mérite bien d'occuper une autre lettre iculièrement deftinée à ce fujet. Je remplirai égalemeut mes engagemens touchant le *Siècle de Louis XIV*; et je joindrai à cette lettre quelques nfidérations fur l'état du corps politique de pe, que je vous prierai cependant de ne nmuniquer à perfonne. Mon deffein était de aire imprimer en Angleterre comme l'ouvrage anonyme. Quelques raifons m'en ont fait ·er l'exécution.

J'attends l'épître fur l'amitié comme une pièce qui couronnera les autres. Je fuis auffi aff ...é de vos ouvrages que vous êtes diligent à les compofer.

Je fus tout furpris en vérité lorfque je vi que la marquife *du Châtelet* me trouvait fi admirable. J'en ai cherché la raifon fuffifante avec *Leibnitz*, et je fuis tenté de croire que cette grande admi-

1738. ration de la marquife ne vient que d'un petit grain de pareffe. Elle n'eft pas auffi généreufe que vous de fes momens. Je me déclare incontinent le rival de *Newton*, et fuivant la mode de Paris, je vais compofer un libelle contre lui. Il ne dépend que de la marquife de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à *Newton* la préférence que l'ancienneté de connaiffance et fon mérite perfonnel lui ont acquife, et je ne demande que quelques mots écrits dans des momens perdus : moyennant quoi je tiens quitte la marquife de toute admiration quelconque.

J'ai fonné le tocfin mal à propos dans la dernière lettre que je vous ai écrite ; vous voudrez bien continuer votre correfpondance par M. *Thiriot*. Mon foupçon, après l'avoir éclairci, s'eft trouvé mal fondé. J'en fuis plus aife, parce que cela me procurera d'autant plus promptement vos réponfes.

Vous ne fauriez croire à quel point j'eftime vos penfées, et combien j'aime votre cœur. Je fuis bien fâché d'être le Saturne du monde planétaire dont vous êtes le foleil. Qu'y faire ? mes fentimens me rapprochent de vous, et l'affection que je vous porte n'en eft pas moins fervente. Je joins à cette lettre ce que vous m'avez demandé fur la vie de la czarine et du czarovitz. Si vous fouhaitez quelque chofe de plus fur ce fujet, je m'offre de vous fatisfaire, étant à jamais,

Monfieur,

votre très-parfait et très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE. 1738.

Avril.

MONSEIGNEUR,

AI reçu de nouveaux bienfaits de votre Altesse ale: des fruits précieux de votre loisir et de e singulier génie. L'ode à sa majesté la reine e mère, me paraît votre plus bel ouvrage. faut bien, quand votre cœur se joint à votre t, qu'il en naisse un chef-d'œuvre. Je n'y uve à reprendre que quelques expressions qui sont pas tout à fait dans notre exactitude nçaise. Nous ne disons pas *des encens* au ariel: nous ne disons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenser *à* quelqu'un. Cette phrase n'est en usage que parmi quelques ministres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la pureté de la langue française. Voilà, à peu-près, tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poëte, comme serviteur bien tendrement attaché à votre ;uste personne.

Que je suis enchanté quand je vois un prince pour régner, dire:

Ta clémence et ton équité,
Ces limites de ta puissance.

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poëte, et qui me transportent dans un prince.

1738. Vous faites comme *Marc-Aurèle* la fatire de cours par votre exemple et par vos écrits; et vous avez par dessus lui le mérite de dire en beaux vers, dans une langue étrangère, ce qu'il disait assez séchement dans sa langue propre.

Si la tendresse respectable qui a dicté cette ode ne m'avait enlevé mon premier suffrage, je pourrais le donner à l'ode. Enfin il y a plus d'imagination; et le mérite de la difficulté surmontée qu'on doit compter dans tous les arts, est bien plus grand dans une ode que dans une épître libre.

Le printemps est dans un tout autre genre; c'est un tableau de *Claude Lorrain*. Il y a un poëte anglais, homme de mérite, nommé *Thomson*, qui a fait les quatre saisons dans ce goût-là, en *blank verse*, sans rime. Il semble que le même dieu vous ait inspiré tous deux.

Votre Altesse royale me permettra-t-elle de faire sur ce poëme une remarque qui n'est guère poëtique :

Et dans le vaste cours de ses longs mouvemens,
La terre gravitant et roulant sur ses flancs,
Approchant du soleil, en sa carrière immense....

Voilà des vers philosophiques, par conséquent leur devoir est d'être vrais et d'avoir raison. Ce n'est pas ici *Josué* qui s'accommode à l'erreur vulgaire, et qui parle en homme très-vulgaire; c'est un prince copernicien qui parle, un prince dans les Etats de qui *Copernic* est né; car je le crois né à Thorn, et je pense que votre maison royale pourrait bien avoir des droits sur Thorn; mais venons au fait. Ce fait est que la terre

du printemps à l'été, s'éloigne toujours du soleil, de façon qu'au milieu du cancer, elle est environ 1738.
d'un million de grands milles germaniques plus loin de cet astre qu'au milieu de l'hiver; et que nous avons, moyennant cette inégalité dans son cours, huit jours d'été de plus que d'hiver. Je sais bien qu'on a cru long-temps qu'en été nous étions plus près du soleil; mais c'est une grande erreur. Il ne doit pas paraître singulier qu'un trente-troisième degré de proximité de plus ne nous échauffe pas; car je n'ai guère plus chaud à trente-deux pieds de ma cheminée qu'à trente-trois. Ce qui fait la chaleur, n'est donc pas la proximité, mais la perpendicularité des rayons du soleil, et leur plus grande quantité réfractée de l'air sur la terre. Or en été les rayons sont plus approchans de la perpendicule et plus réfractés sur notre horizon septentrional, comme fait votre Altesse.

Je fais tout ce verbiage pour excuser mon unique critique. D'ailleurs je ne puis trop remercier votre Altesse royale de l'honneur qu'elle fait à notre Parnasse français.

J'envoie la quatrième épître par ce paquet; je corrige la troisième. J'aurais envoyé les trois nouveaux derniers actes de Mérope, mais on les transcrit.

Ce que votre Altesse royale a daigné me mander du czar *Pierre I* change bien mes idées. Est-il possible que tant d'horreurs aient pu se joindre à des desseins qui auraient honoré *Alexandre*? Quoi! policer son peuple et le tuer! être bourreau, abominable bourreau, et législateur! quitter le

1738. trône pour le fouiller ensuite de crimes ! créer des hommes, et déshonorer la nature humaine ! Prince, qui faites l'honneur du genre humain par le cœur et par l'esprit, daignez me développer cette énigme. J'attendrai les mémoires que vos bontés voudront bien me communiquer, et je n'en ferai usage que par vos ordres. Je ne continuerai l'histoire de *Louis XIV*, ou plutôt de son siècle, que quand vous me le commanderez. Je ne veux....

(*Le reste manque.*)

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

De Bruxelles, mai.

MONSEIGNEUR,

En revenant de ces tristes terres, dans le voisinage desquelles votre Altesse royale n'a point été, j'ai l'honneur de lui écrire pour me consoler. J'espère que votre Altesse royale m'enverra long-temps ses ordres à Bruxelles ; je les recevrai beaucoup plus tôt, et plus surement que quand ils fesaient tant de cascades de Paris à Bar-le-duc et à Cirey. Je recevrai au moins vos ordres directement, dans l'espérance qu'un jour, avant de mourir, *videbo dominum meum à facie ad faciem.*

Je prends la liberté d'adresser à votre Altesse royale une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui de M. le baron de *Gangan*. (1) C'est

(1) Cet ouvrage n'a jamais été connu, du moins sous ce titre.

une fadaiſe philoſophique qui ne doit être lue que comme on ſe délaſſe d'un travail ſérieux avec les bouffonneries d'*Arlequin*. Le véritable ennemi de *Machiavel* aura t-il quelques momens pour voyager avec ce baron de *Gangan*? Il y verra au moins un petit article plein de vérité ſur les choſes de la terre. Je compte vous préſenter bientôt un autre tribut de bagatelles poëtiques, car je me tiens comptable de mon temps à mon vrai ſouverain. Les biens des ſujets appartiennent, dit-on, aux autres rois, mon cœur et mes momens appartiennent au mien. Madame *du Châtelet*, ſon autre ſujette, et le plus digne ornement de ſa cour, lui préſente ſes reſpects, ſelon la permiſſion qu'il nous en a donnée. Elle ne fera ici que plaider, elle trouvera peu de perſonnes à qui elle puiſſe parler de philoſophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaiſirs. Une vie retirée et douce eſt ici le partage de preſque tous les particuliers; mais cette vie douce reſſemble ſi fort à l'ennui, qu'on s'y méprend très-aiſément. L'ennui n'approchera point d'une maiſon qu'*Emilie* habite, et qui eſt honorée des lettres de notre prince. Nous ſommes dans le quartier le plus retiré, dans la rue de la groſſe tour. C'eſt là que nous nous entretenons tous les jours de ce prince qui ſera l'amour de la terre, comme il eſt le nôtre; et de M. le baron de *Keiſerling*, ſi digne de lui plaire et de le voir; et du ſavant M. *Jordan*, à qui je porte envie. 1738.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, Monſeigneur, de votre Alteſſe royale, le très-humble, etc.

1738. LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 20 mai.

MONSEIGNEUR,

Vos jours de poste sont comme les jours *Titus* : vous pleureriez si vos lettres n'étaient des bienfaits. Vos deux dernieres, du 31 mars 19 avril, dont votre Altesse royale m'honore, de nouveaux liens qui m'attachent à elle ; et il bien que chacune de mes réponses soit un nouve serment de fidélité que mon ame, votre sujet fait à votre ame, sa souveraine.

La première chose dont je me sens forcé parler, est la manière dont vous pensez sur *M chiavel*. Comment ne seriez-vous point ému cette colère vertueuse où vous êtes presque cont moi, de ce que j'ai loué le style d'un méch homme ? C'était aux *Borgia*, père et fils, et à to ces petits princes qui avaient besoin de crimes po s'élever, à étudier cette politique infernale ; il d'un prince tel que vous de la détester. Cet a qu'on doit mettre à côté de celui des *Locuste* et d *Brinvilliers*, a pu donner à quelques tyrans u puissance passagère, comme le poison peut procu un héritage : mais il n'a jamais fait ni de gran hommes, ni des hommes heureux : cela est bi certain. A quoi peut-on donc parvenir par ce politique affreuse ? au malheur des autres et au même.

même. Voilà les vérités qui font le catéchifme de votre belle ame. 17

Je fuis fi pénétré de ces fentimens, qui font vos idées innées, et dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais prefque de rendre grâce à votre Alteffe royale de la bonté qu'elle a de s'intéreffer à mes maux particuliers. Mais ne faut-il pas que l'amour du bien public marche le premier ? Vous joignez donc, Monfeigneur, à tant de bienfaits, celui de daigner confulter pour moi des médecins. Je ne fais qu'une feule chofe, auffi fingulière que cette bonté, c'eft que les médecins vous ont dit vrai. Il y a long-temps que je fuis perfuadé que ma maladie, s'il eft permis de comparer le mal avec le bien, eft, tout comme mon attachement à votre perfonne, une affaire pour la vie.

Les confolations que je goûte dans ma délicieufe retraite et dans l'honneur de vos lettres, font affez fortes pour me faire fupporter des douleurs encore plus grandes. Je fouffre très-patiemment ; et quoique les douleurs foient quelquefois longues et aiguës, je fuis très-éloigné de me croire malheureux. Ce n'eft pas que je fois ftoïcien, au contraire, c'eft parce que je fuis très-épicurien, parce que je crois la douleur un mal et le plaifir un bien ; et que, tout bien compté et bien pefé, je trouve infiniment plus de douceurs que d'amertumes dans cette vie.

De ce petit chapitre de morale je volerai fur vos pas, fi votre Alteffe royale le permet, dans l'abyme de la métaphyfique. Un efprit auffi jufte que le vôtre ne pouvait affurément regarder la

1738. question de la liberté comme une chose démontrée. Ce goût que vous avez pour l'ordre et l'enchaînement des idées, vous a représenté fortement DIEU comme maître unique et infini de tout: et cette idée, quand elle est regardée seule, sans aucun retour sur nous-mêmes, semble être un principe fondamental d'où découle une fatalité inévitable dans toutes les opérations de la nature. Mais aussi une autre manière de raisonner semble encore donner à DIEU plus de puissance, et en faire un être, si j'ose le dire, plus digne de nos adorations; c'est de lui attribuer le pouvoir de faire des êtres libres. La première méthode semble en faire le Dieu des machines, et la seconde le Dieu des êtres pensans. Or ces deux méthodes ont chacune leur force et leur faiblesse. Vous les pesez dans la balance du sage; et malgré le terrible poids que les *Leibnitz* et les *Wolf* mettent dans cette balance, vous prenez encore ce mot de *Montagne*, *que sais-je?* pour votre devise.

Je vois plus que jamais, par le mémoire sur le czarovitz, que votre Altesse royale daigne m'envoyer, que l'histoire a son pyrrhonisme aussi-bien que la métaphysique. J'ai eu soin, dans celle de *Louis XIV*, de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je régarde les grands événemens de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, sans remonter au premier principe. La cause première n'est guère faite pour le physicien, et les premiers ressorts des intrigues ne sont guère faits pour l'historien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'histoire de l'esprit humain dans ce beau siècle, et sur-tout

l'hiſtoire des arts, voilà mon ſeul objet. Je ſuis bien sûr de dire la vérité quand je parlerai de *Deſcartes*, de *Corneille*, du *Pouſſin*, de *Girardon*, de tant d'établiſſemens utiles aux hommes; je ſerais ſûr de mentir ſi je voulais rendre compte des converſations de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*.

Si vous daignez m'encourager dans cette carrière, je m'y enfoncerai plus avant que jamais; mais en attendant je donnerai le reſte de cette année à la phyſique, et ſur-tout à la phyſique expérimentale. J'apprends, par toutes les nouvelles publiques, qu'on débite mes *élémens de Newton*, mais je ne les ai point encore vus; il eſt plaiſant que l'auteur et la perſonne à qui ils ſon dédiés ſoient les ſeuls qui n'aient point l'ouvrage. Les libraires de Hollande ſe ſont précipités, ſans me conſulter, ſans attendre les changemens que je préparais; ils ne m'ont ni envoyé le livre, ni averti qu'ils le débitaient. C'eſt ce qui fait que je ne peux avoir moi-même l'honneur de l'adreſſer à votre Alteſſe royale; mais on en fait une nouvelle édition plus correcte, que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

Il me ſemble, Monſeigneur, que ce petit *commercium epiſtolicum* embraſſe tous les arts. J'ai eu l'honneur de vous parler de morale, de métaphyſique, d'hiſtoire, de phyſique; je ſerais bien ingrat ſi j'oubliais les vers. Et comment oublier les derniers que votre Alteſſe royale vient de m'envoyer? Il eſt bien étrange que vous puiſſiez écrire avec tant de facilité dans une langue

1738. étrangère. Des vers français sont très-difficiles à faire en France, et vous en composez à Remusberg comme si *Chaulieu*, *Chapelle*, *Gresset*, avaient l'honneur de souper avec votre Altesse royale.

(*Le reste manque.*)

LETTRE LIII.

DU PRINCE ROYAL.

Mai.

MON CHER AMI,

Ce titre vous est dû, et par votre rare mérite, et par la sincerité avec laquelle vous me faites apercevoir mes fautes. Je suis charmé de votre critique ; je corrigerai tous les endroits que vous avez marqués ; je travaillerai comme sous vos yeux. Vos lumières et vos censures seront comme les canaux qui forment les jets d'eau : elles régleront l'essor de mon esprit ; et plus vous mettrez de sévérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations.

Votre quatrième épître est un chef-d'œuvre. *Césarion* et moi nous l'avons lue, relue et admirée plus d'une fois. Je ne saurais vous dire à quel point j'estime vos ouvrages. La noble hardiesse avec laquelle vous débitez de grandes vérités, m'enchante.

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.

Ce vers est peut-être le plus philosophique qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plupart des savans n'est pas capable de se ployer sous cette vérité. Il faut avoir épuisé la philosophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour expri-
r les grands sentimens et les grandes vérités. 17
e suis charmé de ces deux vers :

O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis!

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans
e cœur de tous mes compatriotes et de tous les
iommes. Si le genre humain pensait ainsi, nous
retrions une république plus parfaite et plus
ıreuse que celle de *Platon.*

Cette saison, qui est pour moi le semestre de
, m'a tant fourni d'occupation qu'il m'a été
ɔossible de vous répondre plutôt. J'ai reçu en-
: la cinquième épître sur le bonheur, et je
ɔonds à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchise ordinaire,
vous avouerai naturellement que tout ce qui
re| de l'*homme dieu* ne me plaît point dans la
boucne d'un philosophe ; d'un homme qui doit (1)
e au-dessus des erreurs populaires. Laissez au
and *Corneille*, vieux radoteur et tombé dans
nfance, le travail insipide de rimer l'imitation
JESUS-CHRIST, et ne tirez que de votre fonds
: que vous avez à nous dire. On peut parler de
bles, mais seulement comme fables ; et je crois
l'il vaut mieux garder un silence profond sur les
bles chrétiennes, canonisées par leur ancienneté
et par la crédulité des gens absurdes et stupides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de
représenter quelque fragment de l'histoire de ce

(1) Il s'agit de ces vers du Discours sur la vertu : *Quand l'ennemi divin des scribes et des prêtres, etc.*

1738. étrangère. Des vers français sont très-difficiles à faire en France, et vous en composez à Remusberg comme si *Chaulieu*, *Chapelle*, *Gresset*, avaient l'honneur de souper avec votre Altesse royale.

(*Le reste manque.*)

LETTRE LIII.

DU PRINCE ROYAL.

Mai.

MON CHER AMI,

Ce titre vous est dû, et par votre rare mérite, et par la sincérité avec laquelle vous me faites apercevoir mes fautes. Je suis charmé de votre critique; je corrigerai tous les endroits que vous avez marqués; je travaillerai comme sous vos yeux. Vos lumières et vos censures seront comme les canaux qui forment les jets d'eau: elles régleront l'essor de mon esprit; et plus vous mettrez de sévérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations.

Votre quatrième épître est un chef-d'œu[vre]. *Césarion* et moi nous l'avons lue, relue et a[dmi]rée plus d'une fois. Je ne saurais vous dire [à quel] point j'estime vos ouvrages. La noble har[diesse] avec laquelle vous débitez de grandes véri[tés] m'enchante.

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.

Ce vers est peut-être le plus philosoph[ique] qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plu[part des] savans n'est pas capable de se ployer sous cette vérité. Il faut avoir épuisé la philosophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour expri-
r les grands sentimens et les grandes vérités. 17
je suis charmé de ces deux vers :

O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis !

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans e cœur de tous mes compatriotes et de tous les iommes. Si le genre humain pensait ainsi, nous rerrions une république plus parfaite et plus reuse que celle de *Platon.*

Cette saison, qui est pour moi le semestre de , m'a tant fourni d'occupation qu'il m'a été nossible de vous répondre plutôt. J'ai reçu en- : la cinquième épître sur le bonheur, et je onds à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchise ordinaire, vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde l'*homme dieu* ne me plaît point dans la bouche d'un philosophe ; d'un homme qui doit (1) être au-dessus des erreurs populaires. Laissez au and *Corneille*, vieux radoteur et tombé dans ance, le travail insipide de rimer l'imitation JESUS-CHRIST, et ne tirez que de votre fonds ce que vous avez à nous dire. On peut parler de fables, mais seulement comme fables ; et je crois qu'il vaut mieux garder un silence profond sur les fables chrétiennes, canonisées par leur ancienneté et par la crédulité des gens absurdes et stupides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de représenter quelque fragment de l'histoire de ce

(1) Il s'agit de ces vers du Discours sur la vertu : *Quand l'ennemi divin des scribes et des prêtres*, etc.

1738. prétendu *sauveur*; mais dans votre cinquième épitre il paraît que trop de condescendance pour les jésuites ou la prêtraille, vous a déterminé à parler de ce ton.

Vous voyez, Monsieur, que je suis sincère. Je puis me tromper, mais je ne saurais vous déguiser mes sentimens.

Césarion a reçu avec joie et avec transport la lettre que vous lui avez écrite. Vous recevrez sa réponse sous ce même couvert. Nous allons nous séparer pour un temps, puisque je suivrai le roi au pays de Clèves. Je compte y être le mois prochain. Ayez la bonté d'adresser vos lettres, vers ce temps, au colonel *Bork* à Vésel. J'espère en recevoir quelques-unes pendant le séjour que j'y ferai, vu la proximité de la France. Je tournerai le visage vers Cirey; je ferai comme les Juifs captifs à Babylone, qui se tournaient vers le côté du temple pour faire leurs prières, et pour implorer l'assistance divine.

Voici quelques pièces de ma façon que j'expose au creuset. (*a*) Je crains fort qu'elles ne soutiennent pas l'épreuve. C'est, comme vous voyez, toujours le démon des vers qui me domine. Bientôt celui des combats pourra influer sur moi. Si le sort ou le démon de la guerre me rend ennemi des Français, soyez bien persuadé que la haine n'aura jamais d'empire sur mon esprit, et que mon cœur démentira toujours mon bras. Vous seul, Monsieur, me faites aimer votre nation. Je chérirai

(*a*) *Le philosophe guerrier*, épître à M. *Jordan*, une autre à *Césarion*.

:ement les habitans de Cirey, tandis que je 1738
i la guerre aux Français ; et je dirai :

. . . . Mon épée
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.....

Je vous prie de me donner de vos nouvelles
ıs souvent qu'il vous sera possible : je suis
inquiétude extrême sur tout ce qui regarde
'e santé. Nous venons de perdre ici un des
grands hommes d'Allemagne. C'est le fameux
de *Beausobre*, homme d'honneur et de pro-
:, grand génie, d'un esprit fin et délié,
orateur, savant dans l'histoire de l'Eglise
la littérature, ennemi implacable des
es, la meilleure plume de Berlin, un homme
n de feu et de vivacité, que quatre-vingts
ıées de vie n'avaient pu glacer ; d'ailleurs sen-
t quelque faible pour la superstition, défaut
:z commun chez les gens de son métier, et
aissant assez la valeur de ses talens pour
e sensible aux applaudissemens et à la louange.
:tte perte m'est d'autant plus sensible qu'elle est
éparable. Nous n'avons personne qui puisse
lacer M. de *Beausobre*. Les hommes de son
rite sont rares, et quand la nature les sème,
ne parviennent pas tous à la maturité.

Il m'est parvenu une lettre qu'une dame de
pays-ci vous a écrite. Vous aurez bien vu
son style qu'elle est brouillée avec le sens
nun. Ne jugez pas de toutes nos dames par
echantillon, et croyez qu'il en est dont l'esprit
la figure ne vous paraîtraient pas réprouvables.
: leur dois bien quelque mot en leur faveur, car

elles répandent des charmes inexprimables dan
1728. le commerce de la vie ; en fesant même abstrac
tion de la galanterie, elles sont d'une nécessi
indispensable dans la société ; sans elles tout
conversation est languissante.

J'attends la Mérope, j'attends quelque
veille fraîchement éclose ; j'attends des nouv
de mon ami, une réponse sur quelq
que j'ai fait partir pour le petit paradis
et toute cette attente me fait bien ir. J'a
oublié de vous dire que j'ai reçu v e Ne
j'entends l'édition de Hollande. Je v ai
de vous communiquer toutes mes r tions
le moyen ? Je n'ai pas eu depuis quatre s
le moment de me reconnaître, et à pei
vous écrire ces deux mots.

Mille amitiés à la marquise, et à
qui sont assemblés à Cirey au nom de *vou*
Je vous prie, ne m'oubliez point ; et soyez
ment persuadé de l'estime et de l'amitié
laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-fidèle ami,
FÉDÉRIC.

LETT

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Louvain, ce 30 mai.

MONSEIGNEUR,

En partant de Bruxelles, j'ai reçu tout ce qui peut flatter mon ame et guérir mon corps; et c'eſt à votre Alteſſe royale que je le dois. *Deus nobis hæc munera fecit.* Vous voulez que je vive, Monſeigneur; j'oſe dire que vous avez quelque raiſon de ne pas vouloir que le plus tendre de vos admirateurs, le fidèle témoin de ce qui ſe paſſe dans votre belle ame, périſſe ſi tôt. La Henriade et moi nous vous devons la vie. Je ſuis bien plus honoré que ne le fut *Virgile*. *Auguſte* ne fit des vers pour lui qu'après la mort de ſon poëte, et votre Alteſſe royale fait vivre le ſien et daigne honorer la Henriade d'un avertiſſement de ſa main. Ah! Monſeigneur, qu'ai-je à faire de la miſérable bienveillance d'un cardinal, que la fortune a rendu puiſſant? qu'ai-je beſoin des autres hommes? Plût à Dieu que je reſtaſſe dans l'hermitage du comte de *Loo*, où je vais ſuivre *Emilie*! Nous arrivâmes avant-hier à Bruxelles. Nous voici en route; je ne commencerai que dans quelques jours à jouir d'un peu de loiſir; dès que j'en aurai, je mettrai en ordre de quoi amuſer quelques quarts d'heure mon protecteur, tandis qu'il s'occupera à ce bel ouvrage, ſi digne d'un prince comme lui;

1738. s'il daigne écrire contre *Machiavel*, ce fera *Apollon* qui écrafera le ferpent *Python*. Vous êtes certainement mon Apollon, Monfeigneur, vous êtes pour moi le dieu de la médecine et celui des vers; vous êtes encore *Bacchus*, car votre Alteffe royale daigne envoyer de bon vin à *Emilie* et à fon malade; ayez donc la bonté d'ordonner, Monfeigneur, que ce préfent de *Bacchus* foit voituré à l'adreffe d'un de fes plus dignes favoris; c'eft M. le duc d'*Aremberg*; tout vin doit lui être adreffé, comme tout ouvrage vous doit hommage. Il y a certaines cérémonies à Bruxelles, pour le vin, dont il nous fauvera; j'efpère que je boirai avec lui à la fanté de mon cher fouverain, du vrai maître de mon ame, dont je fuis plus réellement le fujet que du roi fous lequel je fuis né. Il faut partir; je finis une lettre que mon cœur très-bavard ne m'eût point permis de finir fi tôt; quand je ferai arrivé, je donnerai une libre carrière à mes remercimens, et la digne *Emilie* aura l'honneur d'y joindre le fien. Je ferai ferment de docilité au médecin dont votre Alteffe royale a eu la bonté de m'envoyer la confultation. J'écrirai à votre aimable favori, M. de *Keiferling*; je remplirai tous les devoirs de mon cœur; je fuis à vos pieds, grand Prince, *O et præfidium et dulce decus meum*. Je fuis en courant, mais avec les fentimens les plus inébranlables de refpect, d'admiration, de tendre reconnaiffance,

Monfeigneur, etc.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

MONSEIGNEUR,

AI reçu une partie des nouvelles faveurs dont tre Altesse royale me comble : M. *Thiriot* m'a t tenir le paquet où je trouve *le philosophe guer-r* et les épîtres à MM. de *Keiserling* et *Jordan*. us allez à pas de géant, et moi je me traîne ec faiblesse. Je n'ai l'honneur d'envoyer une pauvre épître : *oportet illum crescere*, *autem minui*.

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les sentiers de la gloire!
Seigneur, lorsque vous vous battrez,
Il est clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire;
Et même vous les chanterez.
Vous serez l'Achille et l'Homère :
Votre esprit, votre ardeur guerrière
Des Français se feront chérir;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

e demande en grâce à votre Altesse royale, une des premières expéditions de ses campa-s soit de venir reprendre Cirey, qui a été s-injustement détaché de Remusberg, au-l il appartient de droit. Mais à la paix, ne dez jamais Cirey : je vous en conjure, Mon-

1738. de grandes terres, si vous le voulez, Strasbourg et Metz, mais gardez votre Cirey, et surtout que le canon n'endommage point les lambris dorés et vernis, et les niches et les ent sols à Emilie. Je me doute qu'il y a en chemin une écritoire pour elle. Celle dont vous avez honoré M. Jordan, va faire éclore d'excellens ouvrages. Si c'était un autre que *Jordan*, je dirais sur cette écritoire venue de votre main, ce que je ne sais quel turc disait à *Scanderberg* : Vous m'avez envoyé votre sabre, mais vous ne m'avez pas envoyé votre bras.

Votre épître à *Jordan* est de la très-bonne plaisanterie : celle à *Césarion* est digne de votre cœur et de votre esprit : *le philosophe guerrier* répond très-bien à son titre ; cela est plein d'imagination et de raison. Remarquez, je vous en supplie, Monseigneur, que vous ne faites que de légères fautes contre la langue et contre notre versification. Par exemple, dans ce beau commencement :

Loin de ce séjour solitaire
Où sous les auspices charmans
De l'amitié tendre et sincère, etc.

Vous mettez *la science nous d'orgueil enfle.*

Vous ne pouvez deviner que *science* est là de trois syllabes, et que ce *nous* est un pé après *science*. Voilà ce qu'un grammairien de l'académie française vous dirait ; mais vous a te que n'a nul académicien de nos jours, je veux dire du génie.

Je vous demande pardon, Monseigneur, — ris ſavez-vous combien ces vers ſont beaux? I'

Et le trépas qui nous pourſuit
Sous nos pas creuſe notre tombe:
L'homme eſt une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui ſe fane et tombe.
Mille chemins nous ſont ouverts
Pour quitter ce triſte univers;
Mais la nature ſi féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Elle n'a fait qu'un *Fréderic*: puiſſe-t-il reſter :n ce monde auſſi long-temps que ſon nom.

Je jure à votre Alteſſe royale que dès que vous ıurez repris poſſeſſion du château de Cirey, il ıe ſera plus queſtion de la capucinade que vous ne reprochez ſi héroïquement. Mais, Monſei-meur, *Socrate* ſacrifiait quelquefois avec les Grecs. Il eſt vrai que cela ne le ſauva pas; mais :ela peut ſauver les petits *ſocratins* d'aujour-l'hui: *felix quem faciunt aliena pericula cautum.* I y avait une fois un beau jeune lion qui paſſait ıardiment auprès d'un ânon que ſon maître :hargeait et battait: N'as-tu pas de honte, dit :e lion à l'ânon, de te laiſſer mettre ainſi deux ›aniers ſur le dos? Monſeigneur, lui répondit 'ânon, quand j'aurai l'honneur d'être lion, ce ſera mon maître qui portera mes paniers.

Tout ânon que je ſuis, voici une épître aſſez ferme que j'ai l'honneur de joindre à ce paquet. Je ferais curieux de ſavoir ce qu'un *Wolf* en pen-ſerait, ſi *ſapientiſſimus Wolfius* pouvait lire des vers français. Je voudrais bien avoir l'avis d'un

Jordan, qui sera je crois un digne successeur de
1738. M. de *Beausobre*; sur-tout d'un *Césarion*, mais
sur tout, sur-tout de votre Altesse royale, de vous,
grand Prince et grand homme, qui réunissez tous
les talens de ceux dont je parle.

Votre Altesse royale a lu, sans doute, l'excellent livre de M. de *Maupertuis*. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occasion) une académie des sciences qui serait au-dessus de celle de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. de *Keiserling*, de l'*Ephestion* de Remusberg: vous avez, grand Prince, ce qui manque à ceux qui sont ce que vous serez un jour, vous avez de vrais amis.

Je suis étonné de voir par la lettre de votre Altesse royale, non datée, qu'elle n'a point reçu les quatre actes de la Mérope, accompagnés d'une assez longue lettre. Cependant il y a six semaines que M. *Thiriot* m'accusa la réception du paquet, et dut le mettre à la poste. Il y a eu quelquefois de petits dérangemens arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à votre Altesse royale un exemplaire d'une édition plus correcte des *élémens de Newton*. Il n'y a que vous au monde, Monseigneur, qui puissiez allier tout cela avec la foule de vos occupations et de vos devoirs.

Madame *du Châtelet* ne cesse d'être pénétrée pour votre personne d'admiration... et de regrets. Vous m'avez donné un grand titre; je ne pourrai jamais le mériter, quoique mon cœur

faſſe tout ce qu'il faut pour cela. Un homme que le fameux chevalier *Sidney* avait aimé, ordonna qu'après ſa mort on mît ſur ſa tombe, au lieu de ſon nom : *Ci gît l'ami de Sidney.* Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur : il n'y a pas moyen de ſe dire l'ami de....

Je ſuis, avec la plus profonde vénération et le dévouement tendre que vous daignez permettre, etc.

LETTRE LVI.

DU PRINCE ROYAL.

A Amatte, le 17 juin.

MON CHER AMI,

C'EST la marque d'un génie bien ſupérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propoſe ſur vos ouvrages. Voilà donc *Machiavel* rayé de la liſte des grands hommes, et votre plume regrette de s'être ſouillée de ſon nom. L'abbé *Dubos*, dans ſon parallèle de la poéſie et de la peinture, cite cet italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits : il s'eſt trompé aſſurément, et je voudrais que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie inſtamment de continuer *le Siècle de Louis XIV.* Jamais l'Europe n'aura vu de pareille hiſtoire ; et j'oſe vous aſſurer qu'on n'a pas même l'idée d'un ouvrage auſſi parfait

1738. que celui que vous avez commencé. J'ai même des raifons qui me paraiffent plus preffantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage.

Cette phyfique expérimentale me fait trembler. Je crains le vif argent, et tout ce que ces expériences entrainent après elles de nuifible à la fanté. Je ne faurais me perfuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, fi vous ne voulez vous ménager. En vérité, madame la marquife devrait y avoir l'œil. Si j'étais à fa place, je vous donnerais des occupations fi agréables, qu'elles vous feraient oublier toutes vos expériences.

Vous fupportez vos douleurs en véritable philofophe. Pourvu qu'on voulût ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à fouffrir, nous trouverions que nous ne fommes point fi malheureux. Une grande partie de nos maux ne confifte que dans la trop grande fertilité de notre imagination mêlée avec un peu de rate.

Je fuis fi bien au bout de ma métaphyfique, qu'il me ferait impoffible d'en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner les refforts cachés de la nature : ne fe pourrait-il pas que les philofophes fe trompaffent tous? Je connai autant de fyftêmes qu'il y a de philofophes. Tous ces fyftêmes ont un degré de probabilité : cependant ils fe contredifent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes céleftes fur le principe que le foleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays, et ils ont calculé jufte.

Après cela qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raifon humaine, et la profondeur

de nos vastes connaissances. Nous ne savons réellement que peu de choses, mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser.

La métaphysique me parut autrefois comme un pays propre à faire de grandes découvertes : à présent elle ne me présente qu'une mer immense, et fameuse en naufrages.

Jeune, j'aimais Ovide, à présent c'est Horace.

La métaphysique ressemble à un charlatan : elle promet beaucoup, et l'expérience seule nous fait connaître qu'elle ne tient rien. Après avoir bien étudié les sciences, et observé l'esprit des hommes, on devient naturellement enclin au scepticisme :

Vouloir beaucoup connaître est apprendre à douter.

La philosophie de Newton, à ce que je vois, m'est parvenu plutôt qu'à son auteur. On vous a donc refusé la permission de l'imprimer à Paris! Il paraît que je tiens ce livre de la libéralité du libraire de Hollande. Un habile algébriste de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calculs, mais d'ailleurs les vrais connaisseurs en sont charmés. Pour moi, qui juge sans beaucoup de connaissance, j'aurai un jour quelques éclaircissemens à vous demander sur ce vide qui me paraît fort merveilleux, et sur le flux et reflux de la mer causé par l'attraction, sur la raison des couleurs, etc. etc. Je vous demanderai ce que *Pierrot* et *Lucas* vous demanderaient si vous vouliez les instruire sur de pareils sujets ; et il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre.

Je ne disconviens point d'avoir aperçu quel-

1733. ques vérités frappantes dans *Newton*; mais n'y aurait-il point des principes trop etendus ? du filigramme mêlé dans des colonnes d'ordre toscan ? Dès que je serai de retour de mon voyage, je vous exposerai tous mes doutes. Souvenez-vous que

... *Vers la vérité le doute les conduit.*

A propos de doute, je viens de lire les trois derniers actes de la Mérope. La haine associée avec la plus noire envie ne pourront à présent trouver rien à redire contre cette admirable pièce. Ce n'est point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'est point que l'amitié m'aveugle, mais c'est la vérité; c'est parce que la Mérope est sans reproches. Toutes les règles de la vraisemblance y sont observées; tous les événemens y sont bien amenés; le caractère d'une tendre mère que son amour trahit, vaut tous les originaux de *Vandyck*. *Polyphonte* conserve à présent l'unité de son caractère; tout ce qu'il dit sort de l'ame d'un tyran soupçonneux. *Narbas* a dans ses conseils la timidité ordinaire des vieillards; il reste naturellement sur le théâtre. *Egiste* parle comme parlerait *Voltaire*, s'il était à sa place. Il a le cœur trop noble pour commettre une bassesse; il a du courage, il venge les manes de son père; il est modeste après le succès, et reconnaissant envers ses bienfaiteurs.

Voilà ma pièce politique telle que j'ai eu le dessein de la faire imprimer. J'espère qu'elle ne sortira point de vos mains, vous en comprendrez aisément les conséquences. Je vous prie de m'en

dire votre ſentiment en gros, ſans entrer dans aucun détail des faits. Il y manque un mémoire que j'aurai dans peu, et que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les mémoires de l'académie que je fais venir feront ma tâche pour cet été et pour l'automne. Je vous ſuis, quoique de loin, dans mes occupations, et comme une tortue ſe traine ſur les traces d'un cerf.

Le paquet dont on vous a donné avis, et que le ſubſtitut de M. *Trenchin* ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles pour la marquiſe. C'eſt un meuble pour ſon boudoir. Je vous prie de l'aſſurer de l'eſtime que m'inſpirent tous ceux qui ſavent vous aimer. *Céſarion* me paraît un peu touché de la marquiſe; il me dit: *Quand elle parlait j'étais amoureux de ſon eſprit; et quand elle ne parlait pas, je l'étais de ſon corps.*

Heureux ſont les yeux qui l'ont vue, et les oreilles qui l'ont entendue! mais plus heureux ceux qui connaiſſent *Voltaire*, et qui le poſſèdent tous les jours!

Vous ne ſauriez croire à quel point je m'impatiente de vous voir. Je me laſſe horriblement de ne vous connaître que par les yeux de la foi. Je voudrais bien que ceux de la chair euſſent auſſi leur tour. Si jamais on vous enlève, ſoyez sûr que ce ſera moi qui ferai le rôle de *Pâris*. Je ſuis à jamais,

Monſieur,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

[illegible]

LETTRE [illegible]

DE M. DE VOLTAIRE [illegible]

A [illegible].

Quand j'ai reçu le nouveau bienfait dont votre Altesse royale m'honore, j'ai songé aussitôt à payer quelques nouveaux impôts. Car quand le prince augmente les sujets, il faut bien que leurs taxes augmentent. Mais, Monseigneur, je ne pourrai jamais vous rendre ce que je dois à vos bontés. Le dernier fruit de votre loisir est l'ouvrage d'un vrai sage, qui est fort au-dessus des philosophes; votre esprit fait d'autant mieux sentir qu'il a mieux approfondi. Rien n'est plus vrai, Monseigneur, que nous sommes dans ce monde sous la direction d'une puissance aussi invisible que forte, à peu près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un certain temps, pour les mettre à la broche ensuite, et qui ne comprendront jamais par quel caprice le cuisinier les fait ainsi encager; je parie que si ces poulets raisonnent, et font un système sur leur cage, aucun ne devinera que c'est pour être mangé qu'on les a mis là. Votre Altesse royale se moque avec raison des animaux à deux pieds qui pensent savoir tout; il n'y a qu'un bonnet d'âne à mettre sur la tête d'un savant qui croit savoir bien ce que c'est que la dureté, la cohérence, le ressort, l'électricité,

ce qui produit les germes, les ſentimens, la faim, ce qui fait digérer, enfin qui croit connaître la matière, et qui pis eſt l'eſprit : il y a certainement des connaiſſances accordées à l'homme ; nous ſavons meſurer, calculer, peſer juſqu'à un certain point. Les vérités géométriques ſont indubitables, et c'eſt déjà beaucoup ; nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que la lune eſt beaucoup plus petite que la terre, que les planètes font leur cours ſuivant une proportion réglée, qu'il ne ſauroit y avoir moins de trente millions de lieues de trois mille pas, d'ici au ſoleil ; nous prédiſons les éclipſes, etc. Aller plus loin eſt un peu hardi, et le deſſous des cartes n'eſt pas fait pour être aperçu. J'imagine les philoſophes à ſyſtêmes comme des voyageurs curieux, qui auraient pris les dimenſions du ſérail du grand turc, qui feraient même entrés dans quelques appartemens, et qui prétendraient ſur cela deviner combien de fois ſa hauteſſe a embraſſé ſa ſultane favorite, ou ſon icoglan, la nuit précédente.

Mais, Monſeigneur, pour un prince allemand, qui doit protéger le ſyſtême de *Copernic*, votre Alteſſe royale me paraît bien ſceptique ; c'eſt céder un de vos Etats pour l'amour de la paix ; ce ſont des choſes, s'il vous plaît, que l'on ne fait qu'à la dernière extrémité ; je mets le ſyſtême planétaire de *Copernic*, moi petit français, au rang des vérités géométriques, et je ne crois point que la *montagne de Malabar* puiſſe jamais le détruire.

J'honore fort meſſieurs du Malabar, mais je

Et qu'il retranche, pour nous plaire,
1738. Les monts, les plaines et les eaux
Qui séparent nos deux hameaux.

Je souhaiterais beaucoup que M. de *Maupertuis* pût me rendre ce fervice. Je lui en faurais meilleur gré que de fes découvertes fur la figure de la terre, et de tout ce que lui ont appris les Lapons.

A propos de voyage, je viens de paffer dans un pays où affurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles et les contrées les plus riantes du monde; mais il femble qu'elle fe foit épuifée en fefant les arbres, les haies, les ruiffeaux qui embelliffent ces campagnes, car affurément elle a manqué de force pour y perfectionner notre efpèce.

Je m'entretiens de votre réputation avec tous ceux qui viennent ici de Hollande, et je trouve des gens qui penfent comme moi, ou je fais des profélytes. J'ai combattu pour vous à Brunfvick contre un certain *Bonnar*, bel efprit manqué, vif, étourdi, et qui décide de tout en dernier reffort. Ma caufe a été triomphante, comme vous pouvez le croire; et l'autre, confondu par la puiffance de votre mérite, s'eft avoué vaincu.

Ce font en partie les libelles infames dont vos compatriotes fe piquent de vous affubler, qui préviennent le public, juge pour l'ordinaire injufte et mal inftruit. Il fuffit qu'un homme foit blâmé par quelqu'un qui écrit contre lui, pour que les trois quarts du monde renouvellent fans ceffe les accufations d'un rival. Le vulgaire

n'examine

n'examine jamais, et il aime à répéter tout ce que les autres ont dit contre un homme de grand nom.

Votre nation eſt bien ingrate et bien légère de ſouffrir que des médiſans, des plumes inconnues oſent entreprendre de flétrir vos lauriers. Eſt-ce que le nombre des grands hommes eſt ſi commun? Serait-ce parce que vous ne donnez point de l'encenſoir à travers le viſage des dieux de la terre ? Quelques raiſons qu'ils puiſſent alléguer, il n'y en aura que de mauvaiſes. Si *Auguſte* eût ſouffert qu'on eût couvert *Virgile* d'opprobre ; ſi *Louis XIV* eût laiſſé enlever à *Deſpréaux* ſon mérite, ils auraient été moins grands princes, et le monarque romain et le monarque français auraient peut-être été obligés de renoncer à une partie de leur réputation.

C'eſt une eſpèce de barbarie que d'obſcurcir, ou de laiſſer étouffer le génie et les grands talens. Les Français, en ne vous eſtimant pas aſſez, ſemblent ſe trouver indignes d'être les compatriotes de l'auteur de la Henriade et de tant d'autres chefs-d'œuvre. On ſent trop, pour peu qu'on y faſſe attention, que la plume de vos ennemis eſt trempée dans le fiel de l'envie. Ce ne ſont point des raiſons qu'ils allèguent contre vous, ce ſont des traits de malignité et de méchanceté. Tant il eſt vrai que la jalouſie et l'envie ſont un brouillard qui obſcurcit aux yeux du jaloux le mérite de ſon adverſaire.

M. *Thiriot* m'a envoyé les deux lettres que vous avez écrites, l'une ſur les ouvrages de

1738. M *Dutot*, et l'autre fur Mérope. Ce font des chefs-d'œuvre chacune dans leur genre Vous jugez de la poéfie en *Horace*, et de l'art de rendre les hommes heureux en *Agrippa* et en *Amboife*

N'oubliez pas d'affurer la marquife de tous les fentimens d'admiration que fon mérite m'infpire; je ne parle point de fa beauté, car il parait qu'elle eft ineffable.

Je mène depuis quelque temps une vie active et très-active. Dans quelques femaines, la contemplative aura fon tour. On peut être heureux et dans l'une et dans l'autre : et comment peut-on être malheureux lorfqu'on peut fe flatter d'avoir de vrais amis? Soyez toujours le mien, Monfieur, et ne doutez jamais de l'eftime parfaite avec laquelle je fuis,

Monfieur,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Circy, le 5 d'augufte.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la plus belle et la plus folide des faveurs de votre Alteffe royale. L'ouvrage politique m'eft enfin parvenu. Je me doutais bien que celui qui réuffit fi bien dans nos arts, excellerait dans le fien. J'étais étonné de voir en votre perfonne un métaphyficien fi fublime et fi fage,

un poëte si aimable. Je ne suis point étonné que vous écriviez en grand prince, en vrai politique ; n'est-il pas juste que votre Altesse royale fasse bien son métier ? malheur à ceux qui entendent mieux les autres professions que la leur. Je m'en vais dire une impertinence : Je crois que si ces *considérations sur l'état présent de l'Europe* avaient été imprimées sous le nom d'un membre du parlement d'Angleterre, j'aurais reconnu votre Altesse royale ; j'aurais dit : Voilà le grand prince caché sous le grand citoyen. 1738

Il règne dans cet ouvrage, digne de son auteur, un style qui vous décèle, et j'y vois je ne sais quel air de membre de l'empire qu'un citoyen anglais n'a guère. Un homme de la chambre des seigneurs, ou des communes, prend moins de part aux libertés germaniques ; il y a encore un petit trait de bonne philosophie leibnitzienne qui est bien votre cachet ; comme il n'y a rien, dites-vous qui n'ait une cause suffisante de son existence, je crois que j'aurais dit à ce seul mot : Voilà mon prince philosophe, c'est lui, il n'y en a point d'autre ; mais où je vous aurais encore plus reconnu, c'est dans cette grandeur d'ame pleine d'humanité, qui est la couleur dominante de tous vos tableaux.

Madame la marquise *du Châtelet* et moi nous avons relu plusieurs fois l'excellent et instructif ouvrage dont votre Altesse royale a daigné honorer Cirey, et que d'autres yeux n'auront point le bonheur de lire. Madame *du Châtelet* dit sans hésiter, que c'est ce qui est sorti de vos mains

1733. de plus digne de vous. J'ose le croire aussi; mais la plus recente de vos faveurs est toujours la plus chère, et je crains de me tromper sur le choix.

Serait-il permis à moi, chétif atome rampant dans un coin de ce monde, dont vos semblables, rois ou autres, font mouvoir les ressorts; serait-il permis, dis-je, de demander à votre Altesse royale quelques instructions? Je suis de ces gens qui interrogent la Providence. Votre providence m'a trop enhardi.

Est ce plaisanterie ou tout de bon que votre Altesse royale dit qu'on a suivi le projet de M. le maréchal de *Villars*, d'unir l'empereur avec la France. Il me semble qu'il y a là un air de vérité qu'on démêle au milieu de la fine ironie dont cet endroit est assaisonné.

En effet, qui résisterait si l'empereur était uni avec la France et l'Espagne? alors les Anglais et les Hollandais ne se serviraient plus de leur balance avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peser les ballots qui leur viennent des Indes.

Voici des expressions du respectable auteur de cet ouvrage, qui m'ont bien frappé: *La fortune qui préside au bonheur de la France*; cela me persuade plus que jamais que la France a joué bien heureusement à un jeu où je crois qu'elle ignorait qu'elle dût s'intéresser, un moment avant de prendre les cartes.

J'ai ouï dire à feu M. le maréchal de *Villars*, qu'il avait fallu forcer la France à prendre les armes; que l'on avait même manqué deux fois

de parole au miniſtre d'Eſpagne, et qu'enfin on avait été entraîné par les circonſtances, piqué par le mépris que tout le conſeil de l'empereur, excepté le grand prince *Eugène*, feſait ouvertement du miniſtère français, et encouragé en partie par l'eſpérance de voir le roi *Stanislas*, qui vous aime de tout ſon cœur, ſur le trône de la Pologne, où il ſerait ſi les vœux de la nation polonaiſe et les lois euſſent prévalu.

Votre Alteſſe royale ſait que la France deſtinait d'abord au roi *Stanislas* un ſecours un peu plus honnête que celui de quinze cents fantaſſins contre cinquante mille ruſſes; mais les menaces des Anglais, et leur flotte, toute prête à nous fermer le paſſage, retinrent dans le port le fameux *du Gué-Trouin*, qui comptait bien ſe meſurer avec les maîtres des mers. On donna donc au roi *Stanislas* le ſecours d'un pion contre une dame et une tour; et le roi, qu'on n'oſait ni ſecourir ni abandonner, fut échec et mat. Depuis ce temps, la force des événemens, dont la prudence du miniſtère français a profité, a donné la Lorraine à la France, ſelon l'ancienne vue qui avait été propoſée du temps de *Louis XIV*. Il paraît que ce qu'on appelle la fortune a fait beaucoup à ce jeu-là. Les joueurs n'ont pas mal écarté, et la rentrée a fait gagner la partie.

Le miniſtère français avait d'abord, ce ſemble, ſi peu d'envie de faire la guerre, qu'un an avant la déclaration, on avait ceſſé de payer les ſubſides à la Suède et au Danemark.

J'oſerais comparer la France à un homme fort

1738. riche, entouré de gens qui se ruinent petit à petit; il achète leurs biens à vil prix; voilà à peu-près comme ce grand corps, réuni sous un chef despotique, a englouti le Roussillon, l'Alsace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, la Lorraine, etc. Votre Altesse royale se souvient du serpent à plusieurs têtes et du serpent à plusieurs queues: celui-ci passa où l'autre ne put passer.

Oserai-je prendre la liberté de supplier votre Altesse royale de daigner me dire si c'est un sentiment reçu unanimement dans l'Empire que la Lorraine en soit une province; car il me semble que les ducs de Lorraine ne le croyaient pas, et que même ce n'était pas en qualité de ducs de Lorraine qu'ils avaient séance aux diètes. Votre Altesse royale sait que la jurisprudence germanique est partagée sur bien des articles, mais votre sentiment sera mon code. Plût à Dieu qu'il n'y eût que des ames comme la vôtre qui fissent des lois, on n'aurait pas besoin d'interprète: en réfléchissant sur tous les événemens qui se sont passés de nos jours, je commence à croire que tout s'est fait entre les couronnes, à peu-près comme je vois se traiter toutes les affaires entre les particuliers. Chacun a reçu de la nature l'envie de s'agrandir; une occasion paraît s'offrir, un intrigant la fait valoir, une femme gagnée par de l'argent, ou par quelque chose qui doit être plus fort, s'oppose à la négociation, une autre la renoue, les circonstances, l'humeur, un caprice, une méprise, un rien

ide. Si la duchesse de *Marlborough* n'avait

pas jeté une jatte d'eau au nez de miladi *Masham*, et quelques gouttes sur la reine *Anne*, la reine *Anne* ne se fût point jetée entre les bras des Toris, et n'eût point donné à la France une paix sans laquelle la France ne pouvait plus se soutenir.

M. de *Torcy* m'a juré qu'il ne savait rien du testament du roi d'Espagne *Charles II*, que quand la chose fut faite, on assembla un conseil extraordinaire à Versailles, pour savoir si on accepterait le testament qui allait changer la face de l'Europe, et agrandir la maison de Bourbon, sans agrandir la France, où si l'on s'en tiendrait à un traité de partage qui démembrerait la monarchie espagnole, et qui donnerait à la France toute la Flandre et la Lorraine. Le chancelier de *Pontchartrain* fut de ce dernier avis, et le soutint avec force. *Louis XIV* et son fils, le grand dauphin, pensèrent en pères plus qu'en rois; le testament fut accepté, et de-là suivit cette funeste guerre qui ébranla la monarchie espagnole et la monarchie française.

Il semble qu'il y ait un génie malin qui se plaise à confondre toutes les espérances des hommes, et à jouer avec la fortune des empires. Qui aurait dit, il y a quatre ans, aux Florentins: Ce sera un homme de l'Austrasie qui sera votre prince, les eût bien étonnés.

On croit dans l'Europe que le systême de *Law* en France avait fait couler dans les coffres du régent tout l'argent du royaume; et je vois que cette opinion a passé jusqu'à votre Altesse royale; assurément elle est bien vraisemblable.

1738. Mais le fait eſt que *Law*, qui était venu en France avec cinquante mille livres de bien, eſt mort ruiné, et que feu M. le duc d'Orléans eſt mort avec ſept millions de dettes exigibles, que ſon fils a eu bien de la peine à payer.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Ce n'eſt pas que je croie que le génie plaiſant, qui bouleverſe tout dans ce monde, et qui ſe moque de nous, faſſe toute la beſogne. Les puiſſances qui, par la ſuite des temps, par la guerre, par les mariages, etc. ſont devenues plus fortes que leurs voiſins, feront tout ce qu'il faudra pour les engloutir, comme le riche ſeigneur accable ſon pauvre voiſin; et c'eſt-là ce qu'on appelle grande politique: c'eſt-là ce que votre ame adorable appelle grande injuſtice, grande horreur. Votre politique conſiſte à empêcher l'oppreſſion. Tous les princes devraient avoir gravés ſur la table de leur conſeil et ſur la lame de leurs épées, ces mots par leſquels votre Alteſſe royale finit: *C'eſt un opprobre de perdre ſes Etats, c'eſt une rapacité puniſſable d'envahir ceux ſur leſquels on n'a point de droit.* Ce ſont-là les paroles d'un grand homme, et le gage de la félicité de tout un peuple.

Il faut que votre Alteſſe royale pardonne une idée qui m'a paſſé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maiſon d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même: Pourquoi les princes de la communion oppoſée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? ne pourrait-il ſe trouver parmi eux un prince aſſez puiſſant pour ſe

faire

faire élire ? la Suède et le Danemarck ne pourraient-ils pas l'aider ? et ſi ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui ? ne pourrait-on pas rendre l'Empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain ? Je prie votre Alteſſe royale de me pardonner ce tome de mille et une nuits. 17

Cùm canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit et admonuit.

Votre Alteſſe royale eſt peut-être à préſent à Clèves ou à Véſel ; pourquoi faut-il que je ne ſois ſur la frontière ? Madame *du Châtelet* en avait u grande envie : elle avait même imaginé d'aller vers Trèves, pour tâcher de voir le *Salomon* du Nord. Un homme de la maiſon *du Châtelet* a une petite principauté entre Trèves et Juliers, que l'on pourrait vendre, et qui peut-être conviendrait à ſa Majeſté. Madame *du Châtelet* ſerait aſſez la maîtreſſe de cette vente ; ce ſerait une belle occaſion pour rendre ſes reſpects au plus reſpectable prince de l'Europe. La reine de Saba viendrait avec un grand plaiſir conſulter le jeune *Salomon*, mais j'ai bien peur que cette idée ſi flatteuſe ne ſoit encore pour les mille et une nuits.

Le ſieur *Thiriot* nous a fait la galanterie de faire parvenir à Cirey un petit mot de votre Alteſſe royale, par lequel elle lui marquait que ſes bontés pour moi ne ſont point ébranlées par je ne ſais quelles mépriſables brochures qui paraiſſent quelquefois dans Paris contre moi, auſſi-bien que contre des gens qui valent beaucoup mieux que

1738. moi. Ces brochures que le sieur *Thiriot* envoie à votre Altesse royale lui donneraient mauvaise opinion de l'Esprit des Français, si elle ne savait d'ailleurs que ces misérables ouvrages sont le partage de la lie du Parnasse, qui compose ces misères encore plus pour gagner de l'argent que par envie. C'est l'intérêt qui les écrit, mais c'est quelqu fois une secrète jalousie qui les distribue et qui les fait valoir.

Il est très-vrai que madame la marquise *du Châtelet* avait composé un *Essai sur la nature du feu*, pour le prix de l'académie des sciences. Il est très-vrai qu'elle méritait d'avoir part au prix, et qu'elle en aurait eu à tout autre tribunal qu'à celui qui reçoit encore les lois de *Descartes*, et qui a de la foi pour les tourbillons.

Elle ne manquera pas d'avoir l'honneur d'envoyer à votre Altesse royale ce mémoire que vous daignez demander; elle est digne d'un tel juge; elle joint ses respects et ses sentimens aux miens.

Je suis avec la vénération, la reconnaissance et l'attachement que je vous dois,

Monseigneur,

de votre Altesse royale, etc.

17

LETTRE LX.

DU PRINCE ROYAL.

A Loo en Hollande, le 6 d'augufte.

MON CHER AMI,

Je vous reconnais, je reconnais mon fang dans la belle *épître fur l'homme* que je viens de recevoir, et dont je vous remercie mille fois C'eft ainfi que doit penfer un grand homme; et ces penfées font auffi digne de vous que la conquête de l'univers l'était d'*Alexandre.* Vous recherchez modeftement la vérité, et vous la publiez avec hardieffe lorfqu'elle vous eft connue. Non, il ne peut y avoir qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans la nature. Il eft impoffible que cette nature, fi féconde d'ailleurs, recopie fon ouvrage pour reproduire votre femblable.

Il n'y a que de grandes vérités dans votre épître fur l'homme. Vous n'êtes jamais plus grand ni plus fublime que lorfque vous reftez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne faurait bien être que ce que l'on eft: et vous avez tant de raifons d'être fatisfait de votre façon de penfer, que vous ne devriez jamais vous rabaiffer en empruntant celle des autres.

Que les moines obfcurément encloîtrés, enfeveliffent dans leur craffeufe baffeffe leur miférable théologie; que nos defcendans ignorent à jamais les puériles fottifes de la foi, du culte et des cérémonies des prêtres et des religieux. Les

brillantes fleurs de la poéſie ſont proſtituées
1738. lorſqu'on les fait ſervir de parure et d'ornement à l'erreur ; et le pinceau qui vient de peindre les hommes doit effacer la Loyolade.

Je vous ſuis très-obligé, et redevable à l'infini de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'ai une attention extrême ſur toutes celles que vous me faites apercevoir, et j'eſpère de me rendre de plus en plus digne de mon ami et de mon maître dans l'art de penſer et d'écrire.

Point de comparaiſon, je vous prie, de vos ouvrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, et moi je rampe par des ſentiers battus. Dès que je ſerai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, *Céſarion* et *Jordan* voleront ſur votre épître ſur l'homme, et je vous garantis d'avance de leurs ſuffrages. Quant à *ſapientiſſimus Wolfius*, je ne le connais en aucune matière, ne lui ayant jamais parlé ni écrit ; et je crois, comme vous, que la langue françaiſe n'eſt pas ſon fort.

Votre imagination, mon cher ami, nous rend conquérans à bon marché ; auſſi ſoyez perſuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre générofité. Je ſais bien que ſi de ma vie j'allais à Cirey, ce ne ſerait pas pour l'aſſiéger. Votre éloquence, plus forte que les inſtrumens deſtructeurs de Jéricho, ferait tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits ſur Cirey que ceux que doit payer la reconnaiſſance à une amitié déſintéreſſée. Nouveau *Jaſon*, j'enlèverais la toiſon d'or ; mais j'enlèverais en même temps le dragon qui garde ce tréſor : gare madame la marquiſe !

Au moins, Madame, vous ne tomberiez pas entre les mains des corsaires. En généreux vainqueur, je partagerais avec vous, ne vous en déplaise, ce M. de *Voltaire* que vous voulez posséder toute seule.

Je reviens à vous, mon cher ami. De retour de mes conquêtes, il est juste que je jouisse du quartier d'hiver ; ce sera M. de *Maupertuis* qui me le préparera. Vos idées sont excellentes sur son sujet ; j'aurais souhaité que vous eussiez ajouté à ce que vous m'écrivez : *Et nous partagerons ce soin entre nous deux.* (1)

M. *Thiriot* m'annonce une nouvelle édition de votre philosophie de *Newton*. Je me réserve de vous en remercier lorsque je l'aurai reçue. Je ne sais ce que font mes lettres ; elles doivent s'ennuyer cruellement en chemin. Il y a assurément quelque anicroche, car il y a plus de deux mois que l'encrier pour *Emilie* est parti. Le gros paquet devait vous être remis par la voie de Lunéville : je me flatte que vous l'avez à présent.

Je vous écris d'un endroit où résidait jadis un grand homme, et qu'habite maintenant le prince d'*Orange*. Le démon de l'ambition verse sur ses jours ses malheureux poisons. Ce prince, q[illegible] pourrait être le plus fortuné des hommes, est [illegible] voré de chagrins dans son beau palais, au mi[illegible] de ses jardins et d'une cour brillante. C'est d[illegible] mage, en vérité ; car ce prince a d'ailleurs in[illegible]

(1) Ce passage et celui de la lettre .... prouvent que M. de *Voltaire* avait donné au prince la première idée de l'établissement d'une académie à Berlin, et d'en faire président M. de *Maupertuis*. On sait combien celui-ci en a été reconnaissant.

1738. ment d'esprit, et des qualités respectables. J'ai beaucoup parlé de *Newton* avec la princesse ; de *Newton* nous avons passé à *Leibnitz*, et de *Leibnitz* à la feue reine d'Angleterre, qui, suivant ce que m'a dit le prince, était du sentiment de *Clarke*.

J'ai appris à cette cour que *s'Gravesande* n'avait point parlé de votre traduction de *Newton* de la manière dont je l'aurais souhaité. Mon dieu ! les sentimens du cœur ne seront-ils donc jamais unis avec la grandeur, la richesse, l'esprit et les sciences ?

Je n'ai point eu de lettres pendant tout mon voyage, quelques soins que je me sois donnés ; et je ne sais ce que fait notre pauvre Parnasse délabré de Berlin.

Jordan grandira de deux doigts quand il apprendra la place dont vous le jugez digne : votre lettre sera du bonbon que je lui donnerai à mon retour. Si ma plume pouvait vous dire tout ce que mon cœur pense, ma lettre n'aurait point de fin.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Je ne vous dirai que très-peu, mon cher ami ; pensez quelquefois à moi, lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire : il ne faut point que je déplace quelque bonne pensée de votre esprit. Mes complimens à la marquise. Mon Dieu ! on est si distrait ici, qu'on n'est point à soi-même. Aimez-moi un peu, car j'y suis très-sensible ; et ne doutez point des sentimens d'estime avec lesquels je suis,

Monsieur,

votre très-fidèle ami,
FÉDERIC.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

Je vois toujours, Monseigneur, avec une satisfaction qui approche de l'orgueil, que les petites contradictions que j'essuie dans ma patrie indignent le grand cœur de votre Altesse royale. Elle ne doute pas que son suffrage ne me récompense bien amplement de toutes ces peines : elles sont communes à tous ceux qui ont cultivé les sciences ; et parmi les gens de lettres, ceux qui ont le plus aimé la vérité ont toujours été les plus persécutés.

La calomnie a voulu faire périr *Descartes* et *Bayle* ; *Racine* et *Boileau* seraient morts de chagrin s'ils n'avaient eu un protecteur dans *Louis XIV*. Il nous reste encore des vers qu'on a faits contre *Virgile*. Je suis bien loin de pouvoir être comparé à ces grands hommes ; mais je suis bien plus heureux qu'eux ; je jouis de la paix ; j'ai une fortune convenable à un particulier, et plus grande qu'il ne la faut à un philosophe ; je vis da une retraite délicieuse, auprès de la femme la pl respectable, dont la société me fournit toujou de nouvelles leçons. Enfin, Monseigneur, vo daignez m'aimer ; le plus vertueux, le plus a mable prince de l'Europe daigne m'ouvrir s cœur, me confier ses ouvrages et ses pensées corriger les miennes. Que me faut-il de plus La santé seule me manque ; mais il n'y a po de malade plus heureux que moi.

1738. qui, au lieu de me parler de *Voltaire* et d'*Emilie*, m'aurait entretenu d'arpens de terre, de droits feigneuriaux, de priviléges, et de tout le jargon des fectateurs de *Plutus*.

Je crois que fi la marquife voulait attendre jufqu'à la mort de l'électeur Palatin, dont la fanté et l'âge menacent ruine, elle trouverait plus de facilité alors à fe défaire de cette terre qu'à préfent.

J'ai dans l'efprit, fans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la fucceffion viendra à exifter le printemps prochain. Notre marche au pays de Bergue et de Juliers en fera une fuite immanquable; la marquife ne pourrait-elle point, fi cela arrivait, fe rendre fur cette feigneurie voifine de ces duchés? et le digne *Voltaire* ne pourrait-il point faire une petite incurfion jufqu'au camp pruffien? J'aurais foin de toutes vos commodités; on vous préparerait une bonne maifon dans un village prochain du camp, où je ferais à portée de vous aller voir, et d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps, et felon que votre fanté le permettrait. Je vous prie d'y avifer, et de me dire naturellement ce que vous pourrez faire en ma faveur. Ne hafardez rien toutefois qui puiffe vous caufer le moindre chagrin de la part de votre cour. Je ne veux pas payer au prix de vos défagrémens, les momens de ma félicité.

La marquife, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle fe flattait de ma difcrétion à l'égard de toutes les pièces manufcrites que je tiens de votre amitié. Je ne penfe pas que vous ayez la moindre inquiétude fur ce fujet;

vous ſavez ce que je vous ai promis, et d'ailleurs l'indiſcrétion n'eſt point du tout mon défaut. 173

Lorſque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en préſence de M. *Keiſerling* et de M. *Jordan*, après quoi je les confie à ma mémoire, et je les retiens comme les paroles de *Moïſe*, que les rois d'Iſraël étaient obligés de ſe rendre familières. Ces pièces ſont enſuite ſerrées dans l'arrière cabinet de mes archives, d'où je ne les retire que pour les lire moi ſeul. Vos lettres ont
ı même ſort, et quoiqu'on ſe doute de notre commerce, perſonne ne ſait rien de poſitif làdeſſus. Je ne borne point à cela mes précautions. J'ai pourvu plus loin, et mes domeſtiques ont
dre de brûler un certain paquet, en cas que
fuſſe en danger, et que je me trouvaſſe à
'extrémité.

Ma vie n'a été qu'un tiſſu de chagrins, et 'école de l'adverſité rend circonſpect, diſcret et compatiſſant. On eſt attentif aux moindres dé-
arches lorſqu'on réfléchit ſur les conſéquences
ı'elles peuvent avoir, et l'on épargne volontiers
ıx autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail et votre aſſiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obli-
tion, bien loin de vous blâmer; vous travaillez
ur ma ſatisfaction, pour mon bonheur; et
nd la maladie interrompt notre correſpon-
nce, j'en accuſe le deſtin, et je ſouffre avec vous.
L'ode philoſophique que je viens de recevoir
parfaite, les penſées ſont foncièrement vraies,
qui eſt le principal; elles ont cet air de

nouveauté qui frappe, et la poésie du style, flatte si agréablement l'oreille et l'esprit, y brille; je dois mes suffrages à cette lente. Il ne faut point être flatteur, il être que sincère pour y applaudir.

1738.

Cette strophe, qui commence: *Tandis des humains*, (*) etc. contient en elle un infini. A Paris ce serait le sujet d'une comédie; à Londres, *Pope* en ferait un poëme épique; et en Allemagne, mes bons compatriotes trouveraient de la matière suffisante pour en forger un in-folio bien conditionné et bien épais.

Je vous estimerai toujours également, mon cher Protée, soit que vous paraissiez en philosophe, en politique, en historien, en poëte, ou sous quelle forme il vous plaira de vous produire. Votre esprit paraît dans des sujets si différens d'une égale force, c'est un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs, qui éblouissent également.

Je vous recommande plus que jamais le soin de votre santé, beaucoup de diète et peu d'expériences physiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorsque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure. Il me semble que j'ai une espèce d'hypothèque sur vous, relativement à l'estime que je vous porte. Il faut que j'aie des nouvelles de mon bien, sans quoi mon imagination est fertile à m'offrir des monstres et des fantômes pour les combattre.

(*) Ode V, vol. d'*Epîtres*.

N'oubliez

Noubliez pas de faire reſſouvenir la marquiſe 1738.
e ſes adorateurs tudeſques. Soyez perſuadé des
ntimens avec leſquels je ſuis,

Mon cher ami,

votre très-affectionné,

FÉDERIC.

LETTRE LXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 30 de Septembre.

QUOI! des bords du ſombre Elyſée,
Ta débile et mourante voix,
Par les ſouffrances épuiſée,
S'élève encor, chantant pour moi!
Juſque ſur la fatale rade
J'entends tes ſons harmonieux:
Voltaire, ta muſe malade
Vaut cent poëtes vigoureux.
De notre moderne Permeſſe
Et le Virgile et le Lucrèce,
Et l'Euclide et le Varignon,
Reviens briller ſur l'horizon;
Et, par ta ſcience profonde,
Eclairer les yeux éblouis
Des ignorans peuples du monde,
Lâchement aux erreurs ſoumis.
C'eſt l'humanité qui t'inſpire;
Elle préſide à tes écrits.
Puiſſe-t-elle ſous ſon empire
Ranger enfin tous les eſprits!

1738. Au moins ne vous imaginez point que j'écris ces vers pour entrer en lice avez vous. Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux Dieux et aux *Voltaire* de parler. Vous augmentez tous les jours mes appréhenſions par l'état chancelant de votre ſanté. Si le deſtin qui gouverne le monde n'a pas pu unir tous les talens de l'eſprit que vous poſſédez à un corps robuſte et ſain, comment ne nous arriverait-il point, à nous autres mortels, de commettre des fautes?

J'ai reçu de Paris l'*épître ſur la modération*, changée et augmentée. Ce qui m'a beaucoup plu entre autres, c'eſt la deſcription allégorique de Cirey. La pièce a beaucoup gagné à la correction, et je vous avouerai que ce médecin qui vient, s'aſſied et s'endort, ne me plaiſait point. Ce chien qui meurt en léchant la main de ſon maitre, n'eſt-il pas un peu trop bas? n'y a-t-il pas là quelque choſe qui eſt au-deſſous des beautés dont cette épître fourmille d'ailleurs? Je vous expoſe mes ſentimens, moins pour être critique que pour me former le goût; ayez la bonté d'y répondre, et de me dire les vôtres.

Mérope, à en juger par les corrections que vous y avez faites, doit être une pièce achevée. Je n'y ai d'autre part que celle qu'avait le peuple d'Athènes aux ouvrages de *Phidias*, et la ſervante de *Molière* à ſes comédies. J'ai deviné les endroits que vous corrigeriez. Vous les avez non-ſeulement retouchés, mais vous en avez encore réformé que je n'ai pu apercevoir.

suis infiniment obligé de ce que vous
ttre mon nom à la tête de ce bel 17
rage; j'aurai le sort d'*Atticus* qui fut immor-
ar les lettres que *Cicéron* lui adressait.

ot m'a envoyé la *Philosophie de Newton*,
'édition de Londres: je l'ai parcourue, mais
relirai encore à tête reposée. De la manière
nt vous m'expliquez le négoce des libraires
Hollande, il n'est pas étonnant que *s'Grave-de* se soit gendarmé contre votre traduction.
Ne vous paraît-il pas qu'il y ait tout autant
ncertitudes en physique qu'en métaphysique?
me vois environné de doutes de tous les côtés,
croyant tenir des vérités, je les examine et
onnais le fondement frivole de mon juge-
nt. Les vérités mathématiques n'en sont
int exemptes, ne vous en déplaise; et
usqu'on examine bien le pour et le contre des
propositions, on trouve même incertitude à se
déterminer: en un mot, je crois qu'il n'y a que
très-peu de vérités évidentes.

Ces considérations m'ont mené à exposi
mes sentimens sur l'erreur; je l'ai fait o
de dialogue. Mon but est de mon que
sentimens différens des hommes, soit i
phie ou en religion, ne doivent ja is alier
en eux les liens de l'amitié et de l'hu é.
m'a fallu prouver que l'erreur était innoc e;
c'est ce que j'ai fait. J'ai même ,
j'ai fait apercevoir qu'une erreur vi
de ce qu'on cherche la
ne peut pas l'apercevoir, doit e lo

1738. Vous en jugerez mieux vous-même quand vous l'aurez lu ; c'eft pour cet effet que je l'expofe à votre critique.

Je crois qu'il ne ferait point féant d'entamer à préfent l'affaire de Béringhen. Nous fommes ici de jour à autre en attente de ce qui doit arriver. Vous comprenez bien que, lorfqu'on s'occupe de préparatifs d'une guerre très ferieufe, on ne penfe guère à autre chofe. Je ferais donc d'avis qu'il faut attendre que cette fileffe foit débrouillée ; cela ne durera que peu de temps, vu la fituation des affaires ; et lorfque nous ferons en poffeffion de ces duchés, il fera bien plus naturel de chercher à s'arrondir et à faire des acquifitions, comme celle de la feigneurie de Béringhen : alors mes projets pourraient avoir lieu, à caufe que le roi, fe trouvant dans fon pays, pourrait aller lui-même pour voir fi une acquifition pareille ferait à fa bienféance. Je m'en rapporte d'ailleurs à ma dernière lettre, où je vous ai détaillé plus au long jufqu'où allaient mes efpérances, et de quelle manière je me flattais de vous voir.

Thiriot doit être à préfent à Ci[illegible] ; [illegible] n'y aura donc que moi qui n'y ferai j[illegible] ! Ma curiofité eft bien grande pour fav[illegible] v[illegible] aurez répondu à madame de *Br*[illegible] ; [illegible] t que j'en fais, c'eft qu'il y a des vers [illegible] dans votre réponfe ; je vous prie [illegible] communiquer.

La marquife aura autant de plumes (*) qu'elle

(*) Il s'agit d'une plume d'ambre envoyée à madame du *Châtelet*, et qu'elle avait caffée.

en cassera ; je me fais fort de les lui fournir. J'ai déjà fait écrire en Prusse pour en avoir, et pour ajouter ce qui pourrait être omis à l'encrier. Assurez cette unique marquise de mes attentions et de mon estime.

Je suis à jamais, et plus que vous ne pouvez le croire,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIG.

LETTRE LXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 9 de novembre.

MON CHER AMI,

Je viens de recevoir une lettre et des vers que personne n'est capable de faire que vous. Mais si j'ai l'avantage de recevoir des lettres et des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai aussi l'embarras de ne savoir souvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potose, et je ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers assez vifs et aimables que vous m'adressez, j'ai balancé pl d'une fois avant que de vous envoyer l'*épître sur l'humanité*, que vous recevrez avec cet lettre : mais je me suis dit ensuite, il faut rendre nos hommages à Cirey, et il faut y chercher des instructions et de sages corrections. Ces motifs, à ce que j'espère, vous feront recevoir avec quelque support les mauvais vers que je vous envoie.

1738. *Thiriot* vient de m'envoyer l'ouvrage de la marquife, fur le feu; je puis dire que j'ai été étonné en le lifant; on ne dirait point qu'une pareille pièce pût être produite par une femme. De plus, le ftyle eft mâle et tout à fait convenable au fujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables et uniques dans votre efpèce, et qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connaiffent. Je penfe fur ce fujet des chofes que votre feule modeftie m'oblige de vous céler. Les païens ont fait des dieux qui affurément reftaient bien au-deffous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, fi vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que lorfqu'on compare la manière dont l'antiquité traitait les grands hommes, et celle dont les traite notre fiècle.

La magnanimité, la grandeur d'ame, la fermeté paffent pour des vertus chimériques. On dit: oh! vous vous piquez de faire le romain: cela eft hors de faifon; on eft revenu de ces affectations dans le fiècle d'à préfent. Tant pis. Les romains, qui fe piquaient de vertus, étaient des grands hommes; pourquoi ne point les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable?

La Gréce était fi charmée d'avoir produit *Homère* que plus de dix villes fe difputaient l'honneur d'être fa patrie; et l'*Homère* de la France, l'homme le plus refpectable de toute la nation eft expofé aux traits de l'envie! *Virgile*,

malgré les vers de quelques rimailleurs obſcurs, jouiſſait paiſiblement de la protection de *Mécène* et d'*Auguſte*, comme' *Boileau*, *Racine* et *Cor*-*ille*, de celle de *Louis le grand*. Vous n'avez oint ces avantages, et je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le ſuffrage d'un ſage, d'une *Emilie*, doit être préférable à celui du trône, pour tout homme né avec un bon jugement.

Votre eſprit n'eſt point eſclave, et votre muſe n'eſt point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, et c'eſt un témoignage irrévocable de votre ſincérité; car on ſait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la baſſe flatterie qui règne dans les cours.

L'hiſtoire de *Louis XIV*, que je viens de relire, ſe reſſent bien de votre ſéjour à Cirey; c'eſt un ouvrage excellent, et dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande inſtamment de m'en procurer la continuation; mais je vous conſeille en ami de ne point le livrer à l'impreſ-ſion. La poſtérité de tous ceux dont vous d la vérité ſe liguerait contre vous. Les uns trouve raient que vous en avez trop dit, les autres vous n'avez pas aſſez exagéré les vertus de ancêtres; et les prêtres, cette race implacable vous pardonneraient point des petits traits vous leur lancez. J'oſe même dire q toire, écrite avec vérité et dans un e phique, ne doit point ſortir de la ſphère philoſophes. Non, elle n'eſt point faite p gens qui ne ſavent point penſer.

1738. Vos deux lettres ont produit un effet bien différent sur ceux à qui je les ai rendues. *Césarion*, qui avait la goutte, l'en a perdue de joie; et *Jordan*, qui se portait bien, pensa en prendre l'apoplexie, tant une même cause peut produire des effets différens. C'est à eux à vous marquer tout ce que vous leur inspirez; ils s'en acquitteront aussi bien et mieux que je ne pourrais le faire.

Il ne nous manque à Remusberg qu'un *Voltaire*, pour être parfaitement heureux; indépendamment de votre absence, votre personne est pour ainsi dire innée dans nos ames. Vous êtes toujours avec nous. Votre portrait préside dans ma bibliothéque; il pend au-dessus de l'armoire qui conserve notre toison d'or; il est immédiatement placé au-dessus de vos ouvrages, et vis-à vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours présent à mes yeux. J'ai pensé dire que ce portrait était comme la statue de *Memnon*, qui donnnait un son harmonieux lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil; que votre portrait animait de même l'esprit de ceux qui le regardent; pour moi il me semble toujours qu'il paraît me dire :

O vous donc qui brûlant d'une ardeur périlleuse, etc. (*)

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Remusberg, et souvenez vous-en pour lui adresser de vos lettres pastorales. Ce sont les consolations qui deviennent nécessaires dans votre absence; vous les devez

(*) BOILEAU, Art. poët.

à vos amis. J'efpère bien que vous me compterez à leur tête. On ne faurait du moins être plus ardemment que je fuis et que je ferai toujours,

votre très-affectionné et fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

MONSEIGNEUR,

Que votre Alteffe royale pardonne à ce pauvre malade, enrichi de vos bienfaits, s'il tarde trop à vous payer fes tributs de reconnaiffance.

Ce que vous avez compofé fur l'humanité vous affure, fans doute, le fuffrage et l'eftime de madame *du Châtelet*, et vous me forceriez à l'admiration, fi vous ne m'y aviez pas déjà tout difpofé. Non-feulement Cirey remercie votre Alteffe royale, mais il n'y a perfonne fur la ter qui ne doive vous être obligé. Ne connût-on cet ouvrage que le titre, c'en eft affez pour v rendre maître des cœurs. Un prince qui p aux hommes, qui fait fon bonheur de leur fe cité! on demandera dans quel roman cela trouve, et fi ce prince s'appelle *Alcimédon* *Almanfor*, s'il eft fils d'une fée et de quelq génie? Non, Meffieurs, c'eft un être réel; c' lui que le ciel donne à la terre fous le n *Frédéric*; il habite d'ordinaire la folitu Remusberg; mais fon nom, fes vertus, fon

1738. esprit, ses talens sont déjà connus dans tout le monde; si vous saviez ce qu'il a écrit sur l'humanité, le genre humain députerait vers lui pour le remercier: mais ces détails heureux sont réservés à Cirey, et ces faveurs sont tenues secrètes. Les gens qui se mêlaient autrefois de consulter les demi-dieux, se vantaient d'en recevoir des oracles : nous en recevons, mais nous ne nous en vantons pas.

Il y a, Monseigneur, une secrète sympathie qui assujettit mon ame à votre Altesse royale; c'est quelque chose de plus fort que l'harmonie préétablie. Je roulais dans ma tête une épître sur l'humanité, quand je reçus celle de votre Altesse royale. Voilà ma tâche faite. Il y a eu, à ce que conte l'antiquité, des gens qui avaient un génie qui les aidait dans leurs grandes entreprises. Mon génie est à Remusberg. Eh! à qui appartenait-il de parler de l'humanité, qu'à vous, grand Prince, à votre ame généreuse et tendre; à vous, Monseigneur, qui avez daigné consulter des médecins pour la maladie d'un de vos serviteurs, qui demeure à près de trois cents lieues de vous? Ah! Monseigneur, malgré ces trois cents lieues, je sens mon cœur lié à votre Altesse royale de bien près.

Je me flatte même avec assez d'apparence que cet intervalle disparaîtra bientôt. Monseigneur, l'électeur Palatin mourra s'il veut, mais les confins de Clèves et de Juliers verront au printemps prochain madame la marquise *du Châtelet*. Nous arrangerons tout pour nous trouver près

de vos Etats. Je sais bien qu'en fait d'affaires, il ne faut jamais répondre de rien ; mais l'espérance de faire notre cour à votre Altesse royale, de voir de près ce que nous admirons, ce que nous aimons de loin, applanira bien des difficultés. N'est-il pas vrai, Monseigneur, que votre Altesse royale donnera des sauf-conduits à madame *du Châtelet* ? mais qui voudrait l'arrêter, quand on saura qu'elle sera là pour voir votre Altesse royale, et qui m'osera faire du mal à moi quand j'aurai l'*épître de l'humanité* à la main ?

Que je suis enchanté que votre Altesse royale ait été contente de cet *essai sur le feu* que madame *du Châtelet* s'amusa de composer, et qui, en vérité, est plutôt un chef-d'œuvre qu'un essai. Sans les maudits tourbillons de *Descartes*, qui tournent encore dans les vieilles têtes de l'académie, il est bien sûr que madame *du Châtelet* aurait eu le prix, et cette justice eût fait l'honneur de son sexe et de ses juges : mais les préjugés dominent par-tout. En vain *Newton* a montré aux yeux les secrets de la lumière ; il y a de vieux romanciers physiciens qui sont pour les chimères de *Mallebranche*. L'acadé[mie] rougira un jour de s'être rendue si tard à la [vé]rité ; et il demeurera constant qu'une jeu[ne] dame osait embrasser la bonne philosophie qua[nd] la plupart de ses juges l'étudiaient faiblement pour la combattre opiniâtrement.

M. de *Maupertuis*, homme qui ose aimer et dire la vérité, quoique persécuté, a mandé hardiment, mais secrètement, que les discours

1738. français couronnés étaient pitoyables. Son suffrage, joint à celui de Remusberg, font le plus beau prix qu'on puisse jamais recevoir.

Madame *du Châtelet* sera très-flattée que votre Altesse royale fasse lire à M. *Jordan* ce qui a plu à votre Altesse royale. Elle estime avec raison un homme que vous estimez.

Je suis, etc.

LETTRE LXX.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 22 de novembre.

MON CHER AMI,

Il faut avouer que vous êtes un débiteur admirable; vous ne restez point en arrière dans vos payemens, et l'on gagne considérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'*épître sur le plaisir*: ce systême de théologie me paraît très-conforme à la divinité, et s'accorde parfaitement avec ma manière de penser. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable?

Les Dieux que nous chantait Homère
Etaient forts, robustes, puissans;
Celui que l'on nous prêche en chaire
Est l'original des tyrans;
Mais le Plaisir, Dieu de Voltaire,
Est le vrai Dieu, le tendre père
De tous les esprits bienfesans.

On ne peut mieux connaître la différence des génies, qu'en examinant la manière dont des personnes différentes expriment les mêmes pensées. La comtesse de *Plate*, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un *eunuque* le périphrasait *un homme brillanté.* L'idée était prise d'une pierre fine qu'on taille et qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer portait bien en soi le caractère de femme, je veux dire de cet esprit inviolablement attaché aux ajustemens et aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poëte se manifeste bien differemment par cette noble et belle périphrase :

Que le fer a privé des sources de la vie.

Outre que la pensée d'un DIEU, servi par des eunuques, a quelque chose de frappant par elle-même, elle exprime encore, avec une force merveilleuse, l'idée du poëte. Cette manière de toucher avec modestie et avec clarté une matière aussi délicate que l'est celle de la mutilation, contribue beaucoup au plaisir du lecteur. Ce n'est point parce que cette pièce m'est adressée; ce n'est point parce qu'il vous a plu de dire bien de moi, mais c'est par sa bonté intrinsèq que je lui dois mon approbation entière. , doutais bien que le dieu des écoles ne que gagner en passant par vos mains.

Ne croyez pas, je vous prie, que je pous mon scepticisme à outrance. Il y a des vérités que je crois démontrées, et dont ma raison ne me permet pas de douter. Je crois, par exemple,

38. qu'il n'y a qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans le monde ; je crois encore que ce DIEU avait beſoin dans ce ſiècle d'un *Voltaire* pour le rendre aimable. Vous avez lavé, nettoyé et retouché un vieux tableau de *Raphaël*, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avait rendu méconnaiſſable.

Le but principal que je m'étais propoſé dans ma *diſſertation ſur l'erreur*, était d'en prouver l'innocence. Je n'ai point oſé m'expliquer ſur le ſujet de la religion, c'eſt pourquoi j'ai employé plutôt un ſujet philoſophique. Je reſpecte d'ailleurs *Copernic*, *Deſcartes*, *Leibnitz*, *Newton* ; mais je ne ſuis point encore d'âge à prendre parti. Les ſentimens de l'académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt et quelques années que le ton déciſif et doctoral. Il faut commencer par connaître pour apprendre à juger. C'eſt ce que je fais ; je lis tout avec un eſprit impartial et dans le deſſein de m'inſtruire, en ſuivant votre excellente leçon :

Et vers la vérité le doute les conduit.

J'ai lu avec admiration et avec étonnement l'ouvrage de la marquiſe ſur le feu. Cet eſſai m'a donné une idée de ſon vaſte génie, de ſes connaiſſances et de votre bonheur. Vous le méritez trop bien pour que je vous l'envie. Jouiſſez-en dans votre paradis, et qu'il ſoit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur.

Vous pouvez aſſurer *Emilie* qu'elle a mis chez

moi le feu en une particulière vénération, favoir, non le feu qu'elle décompofe avec tant de fagacité, mais celui de fon puiffant génie.

Serait-il permis à un fceptique de propofer quelques doutes qui lui font venus ? Peut-on, dans un ouvrage de phyfique, où l'on recherche la vérité fcrupuleufement, peut-on y faire entrer des reftes de vifions de l'antiquité ? J'appelle ainfi ce qui parait être échappé à la marquife touchant l'embràfement excité dans les forêts par le mouvement des branches.

J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des caufes de la congélation de l'eau ; on rapporte qu'en Suiffe il fe trouvait des étangs qui gelaient pendant l'été aux mois de juin et de juillet Mon ignorance peut caufer mes doutes. J'y profiterai à coup sûr, car vos éclairciffemens m'inftruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages et de ceux de la marquife, il n'eft guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu que je fiffe. Le plus grand plaifir que vous puiffiez me faire, après celui de m'envoyer de vos productions, eft de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir fur la fin de l'ouvrage. Lorfqu'on peu de génie, qu'on n'eft point fecondé d'un cenfeur éclairé, et qu'on écrit en langue étrangère, on ne peut guère fe promettre de faire des progrès. Rimer malgré ces obftacles, c'eft, ce

1736. me semble, être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains.

Je vous fais confidence de toutes mes folies. C'est la marque la plus grande de ma confiance et de l'estime avec laquelle je suis inviolablement,

Mon cher ami,

votre, etc.
FÉDERIC.

P. S. J'ai quelque bagatelle d'ambre pour Cirey, et j'ai du vin de Hongrie que l'on me dit être un baume pour la santé de mon ami. Je voudrais envoyer cet emballage par Hambourg à Rouen, et de là à Paris, sous l'adresse de *Thiriot*, car je ne crois pas qu'on trouvât aisément quelque voiturier qui voulût s'en charger.

LETTRE LXXI.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 25 de décembre.

MON CHER AMI,

J'AI lu ces jours passés avec beaucoup de plaisir la lettre que vous adressez à vos infidèles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation m'a fait participer vivement à l'approbation dont le public ne saurait manquer de couronner votre modération.

C'est cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les

sciences;

sciences; la philosophie, qui éclaire l'esprit, fait faire des progrès dans la connaissance du cœur humain; et le fruit le plus solide qui en revient doit être un support plein d'humanité pour les faiblesses, les défauts et les vices des hommes. Il serait à souhaiter que les savans dans leurs disputes, les théologiens dans leurs querelles, et les princes dans leurs différends, voulussent imiter votre modération. Le savoir, la véritable religion, les caractères respectables parmi les hommes devraient élever ceux qui en sont revêtus au dessus de certaines passions qui ne
raient être que le partage des ames basses. D'ailleurs le mérite reconnu est comme dans un fort à l'abri des traits de l'envie. Tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

Tel, cachant dans les airs son front audacieux,
Le fier Atlas paraît joindre la terre aux cieux;
Il voit sans s'ébranler la foudre et le tonnerre,
Brisés contre ses pieds, leur faire en vain la guerre;
Tel du sage éclairé le repos précieux
N'est point troublé des cris d'infames envieux;
Il méprise les traits qui contre lui s'émoussent;
Son silence prudent, ses vertus les repoussent;
Et contre ces Titans le public outragé
Du soin de les punir doit être seul chargé.

L'art de rendre injure pour i[illegible] le [illegible] tage des crocheteurs. Quand [illegible] feraient des vérités, quand [illegible] elles

1738. échauffées par le feu d'une belle poésie, elles restent toujours ce qu'elles sont. Ce sont des armes bien placées dans les mains de ceux qui se battent à coups de bâton, mais qui s'accordent mal avec ceux qui savent faire usage de l'épée.

Votre mérite vous a si fort élevé au-dessus de la satire et des envieux, qu'assurément vous n'avez pas besoin de repousser leurs coups. Leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel.

L'histoire, qui a consacré la mémoire d'*Aristide*, n'a pas daigné conserver les noms de ses envieux. On les connait aussi peu que les persécuteurs d'*Ovide*.

En un mot, la vengeance est la passion tout homme offensé; mais la générosité n'est la passion que des belles ames. C'est la vôtre, c elle assurément qui vous a dicté cette belle lettre, que je ne saurais assez admirer, que vous adressez à vos libraires.

Je suis charmé que le monde soit obligé de convenir que votre philosophie est aussi sublime dans la pratique qu'elle l'est dans la spéculation.

Mes tributs accompagneront cette lettre. Les dissipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey et à Remusberg, de devoir, de respects, de cour, mais d'une efficacité très-incommode dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps. Vous vous en apercevrez, sans doute, car je n'ai pas seulement pu abréger ma lettre. A propos, comment se porte *Louis XIV*?

Vous allez dire : quel importun ! cet *Apicius* n'eſt i ais raſſaſié de mes ouvrages.

A z, je vous prie, cette déeſſe qui trans- Newton en *Vénus*, de mes adorations ; et ſi vous voyez un certain poëte philoſophe, iteur de la Henriade et de l'épître à *Uranie*, irez-le que je l'eſtime et le conſidère on ne ut pas davantage.

FÉDERIC.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MONSEIGNEUR,

Il nous arrive dans le moment une écritoire, que madame *du Châtelet* et moi indigne comptions avoir l'honneur de préſenter à votre Alteſſe royale pour ſes étrennes. Le miniſtre qui, ſel votre très-bonne plaiſanterie, eſt prêt à vo prendre ſouvent pour un baſtion ou pour u contreſcarpe, vous offrirait une coulevrine un mortier, mais nous autres êtres penſan nous préſentons en toute humilité à notre che l'inſtrument avec lequel on communique ſ penſées. Je l'ai adreſſée à Anvers ; elle pa aujourd'hui, et d'Anvers elle doit aller à Vé à l'adreſſe de M. le baron de *Borck*, ou, à ſon défaut, au commandant de la place, p être remiſe à votre Alteſſe royale. Ce

m'encourage à prendre cette liberté, c'est que
1738. ce petit hommage de votre sujet, ayant été fait à Paris, imite et surpasse le laque de la Chine; c'est un art tout nouveau en Europe, et tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc, Monseigneur, cet excès de témérité.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, l'estime et l'attachement le plus inviolable et le plus profond respect,

Monseigneur,

de votre Altesse royale, le très-humble, etc.

Fin du Tome premier.

